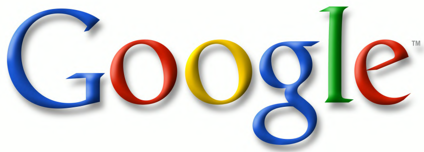



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

POGGIANA,

OU

LA VIE, LE CARACTERE, LES SENTENCES, ET LES BONS MOTS

DE

POGGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

DE LA

REPUBLIQUE DE FLORENCE,

ET

Un SUPLEMENT de diverses Pieces importantes.

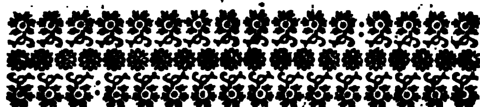
TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT.

MDCCXX.





AVIS

SUR CET ABREGE' DE L'HISTOIRE DE FLORENCE.

ON avoit résolu d'abord de ne marquer que les principaux traits de l'Histoire Florentine de Pogge, mais après l'avoir luë toute entiére on a crû faire plaisir au Public de l'abreger en faveur de ceux qui n'aiment pas le Latin, ou qui ne sont pas d'humeur de lire l'original d'un bout à l'autre. On y a joint les éclaircissemens qu'on

a pû trouver dans *Leonard Aretin*, dans *Nicolas Machiavel*, Citoyen & Secretaire de Florence, & dans les Notes de M. *Recanati* qui a consulté plusieurs Historiens de Florence peu connus hors de l'Italie. On a pris plaisir à confronter les divers caractéres de ces trois Historiens de Florence. Leonard Aretin a plus de détails, son stile est plus simple, & plus naturel, il tient plus du Journal que de l'Histoire. Pogge s'étend davantage, son stile est plus soutenu, il fait parler ses personnages, à la maniére de *Tite Live* & de *Saluste*. Machiavel écrit en Politique, déve-

velope les évenemens avec beaucoup de pénétration, mais souvent il soupçonne, & il devine à l'imitation de *Tacite*, dont il n'a pourtant pas suivi le stile *concis*, & *serré*. A l'égard de Monsieur *Recanati*, en bon Venitien, il prend, dans ses notes, le parti de sa Patrie, quand il arrive à Pogge de décharger sa bile contre elle, comme il fait souvent.

Les guerres que se font les Villes, & les petits Etats sont en petit, ce que sont en grand les guerres des Nations entiéres. On y voit mêmes intrigues, mêmes stratagêmes, mêmes passions, mêmes ca-

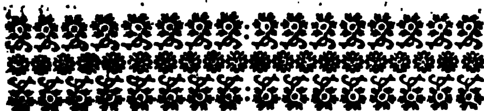
racteres, mêmes révolutions en un mot des événemens tout semblables. La raison en est bien claire, c'est qu'on y voit l'Homme par tout, blanc, ou noir, selon le climat, habillé, & armé differemment, selon les divers usages des Nations, plus feroce, ou plus doux, plus brutal, ou plus civilisé suivant le caractere des siècles, mais toujours l'Homme, quant à l'intérieur. On y trouve encore les mêmes exemples, ou de valeur, & de fidélité, ou de lâcheté, d'inconstance, & de perfidie. Les guerres y sont conduites, pour la plûpart, comme les nôtres, sui-

vant l'interêt, l'ambition, & quelquefois les intrigues galantes dès Généraux, qui ont l'art de pousser, ou de prolonger une guerre; de reculer, ou d'avancer une paix, au gré de ces passions. On y est surpris, & confus de se voir la dupe des apparences, en découvrant que souvent ces grands événemens qui occupent tout l'Univers, sont amenez, par les plus petites causes, & par les ressorts les moins importans en eux-mêmes. Mais sur tout on est frappé d'admiration à la vuë de ce qu'on appelle vulgairement le sort des armes, & l'inconstance de la fortune,

mais qu'on doit appeller la conduite secrete, & profonde, les ressorts impénétrables de l'Arbitre souverain de l'Univers. On a cru que le Lecteur ne seroit pas fâché de voir la preuve de cette reflexion dans cet Abrégé, où l'on a réduit en deux les huit Livres de Pogge.



HIS-



POGGIANA.



TROISIEME PARTIE,

Histoire abregée de l'Origine, du Gouvernement & des Guerres de la République de FLORENCE, *tirée de l'Histoire de* LEONARD ARETIN, *de* POGGE, *& d'autres Auteurs.*

LIVRE PREMIER.

LES Historiens ne manquent gueres de donner une origine fort ancienne aux Peuples & aux Etats dont ils font l'Histoire. Ceux qui ont écrit celle de Florence ont pû faire remonter fort haut

Origine de Florence.

haut l'origine de cette Ville, ſans avoir recours à la chimere, puis qu'il eſt certain qu'elle fut bâtie avant l'Empire d'Auguſte. Leonard Aretin & Pogge prétendent, ſur l'autorité de Ciceron, que c'eſt une de ces Colonies, que le Dictateur Sylla établit à *Fieſole* *, au voiſinage de Florence (a). *Hi ſunt homines ex iis Coloniis quas Feſulis Sylla conſtituit.* Mais comme dans cet endroit de Ciceron, il n'eſt point parlé de Florence, & que d'ailleurs il paroît par l'Hiſtoire (b) que la Colonie de Fieſole fut venduë & *ſubhaſtée* par Sylla lui-même, *Ange Politien* (c) a reculé l'origine de Florence quelques années plus bas, ſous le Triumvirat de Céſar, d'Antoine & de Lepidus, environ quarante ans avant l'Ere Chrétienne, fondé ſur un paſſage de Jules Frontin †. C'eſt le ſentiment qu'embraſſe Mr. Recanati.

(a) *Cic. contr. Catil. II. 9.*

(b) *Flor. III. 21.*

(c) *L. I. Ep. ad Petr. Medic. 2.*

Son Gouvernement.

Florence s'étoit beaucoup accruë en Citoyens & en richeſſes ſous la domination des Romains lors qu'elle fut priſe &

* Fieſole Ville du Florentin à quelques milles de Florence.

† *Jul. Front. de agror. menſur. Pogg. Hiſt. Florent. p. 2.*

& ruinée par *Totila* Roi des Goths vers le milieu du ſixième ſiècle. Elle fut repriſe & reparée par Charlemagne environ trois cens ans après. Ayant acquis de nouvelles forces ſous cet Empereur, elle ſe fit une forme de Gouvernement, qui conſiſta d'abord en deux Conſuls & en cent Senateurs. Les Florentins eurent beaucoup de guerres à eſſuier de la part de leurs voiſins jaloux de leur aggrandiſſement, juſqu'à ce qu'Othon I. étendit conſiderablement leurs limites environ quarante ans après leur rétabliſſement. Mais ſe trouvant opprimez ſous les Empereurs qui ſuccederent à Othon I. ils réſolurent ſur la fin de l'onzième ſiècle de reprendre leur liberté, ſous la protection de Gregoire VII. dont ils tenoient le parti contre l'Empereur Henri IV. * ne penſant pas que par

* Mr. Recanati reprend ici fort mal à propos Pogge dans ſa note, quand il dit qu'il s'agit non de l'Empereur Henri IV. mais de l'Empereur Henri III. Ce dernier mourut en 1053. avant l'élection de Gregoire VII. qui n'arriva qu'en 1073. *Struvius Syntagm. Hiſt. Germanica Diſſ. XV.* Cet habile homme ne ſe trompe pas moins quand il dit que l'Empereur Henri III. étoit Henri IV. Roi de France. Celui qui regnoit alors en France étoit Henri I. qui mourut en 1060. & laiſſa pour

par là, ils ne faisoient que changer d'esclavage.

Les conquêtes qu'ils firent sur leurs voisins ayant rendu leur Ville & plus puissante & plus peuplée, ils la partagerent en quatre Tribus, & puis en six, dont chacune avoit son Consul. Cependant comme la Justice étoit mal administrée par ces Magistrats, & que tout se faisoit par la faveur & par la brigue, ils appellerent des Magistrats de dehors, qu'ils nommoient *Podestats* *, dont le premier fut un Milanois. Peu de tems après le Peuple se trouvant opprimé par la Noblesse, on créa un *Capitaine* (a) avec douze des plus notables, qu'ils appelloient *Seigneurs* (b), & vingt *Gonfaloniers* (c), dont chacun avoit son drapeau sous lequel il assembloit le Peuple. Ce Gouvernement ne réussit pas mieux que les autres. La Ville fut remplie de Factions & de Guerres intestines, de meurtres, de pillage, & de proscriptions de Citoyens. Il fallut donc avoir recours à une autre forme de

(a) *Capitaneum.*

(b) *Seniores.*

(c) *Vexilliferos.*

pour Successeur son fils Philippe I. Tout le monde sait quand a regné Henri IV.

* *Potestas.* Cela se pratiquoit en plusieurs Villes d'Italie. *Pogg. Hist. Flor.* p. 4. 5.

de Gouvernement. On créa sur la fin du treizième siècle six Magistrats sous le nom de *Prieurs des Arts*, ou, des Métiers, ou, *Prieurs de la Liberté* (a). Cet ordre duroit encore du tems de Pogge, qui mourut dans cette Charge, comme on l'a vu ailleurs (b), mais on y fit de tems en tems divers changemens, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Il y a parmi les Anecdotes des PP. Dom Martene & Dom Durant (c) une Lettre de l'Empereur Robert aux Prieurs des Arts de Florence, avec cette Inscription : *Honorabilibus & circumspectis viris Prioribus Artium & Vexillifero Justitiæ Populi & communis Florentiæ, nec non decem Officialibus Baliæ dicti communis nostris & sacri Imperii fidelibus prædilectis.* La Lettre est datée de Heidelberg du 14. Juillet 1407. L'Empereur leur promet du secours contre le Duc de Milan, comme en effet il leur en donna la même année.

(a) *Priores Artium aut Libertatis.*

(b) Part. I. p. 51.

(c) T. I. p. 1668.

Il est mal aisé qu'un petit Etat populaire se puisse soûtenir long-tems contre des ennemis puissans. La liberté dont les peuples sont si jaloux leur est souvent funeste, parce qu'il n'est pas facile de prendre de bons conseils lors que

tout le monde veut dominer, ou lors que plusieurs Maîtres ne sont pas d'accord. Les Florentins fatiguez de guerres où souvent ils n'avoient pas le dessus, resolurent dans le treizième siècle d'appeller Charles Duc de Calabre fils de Robert Roi de Sicile pour les commander en chef pendant dix ans. Après les avoir gouvernez quelques années, il fit place, on ne dit pas comment, à Gaultier Duc d'Athenes, qu'ils chasserent au bout d'un an, à cause de sa tyrannie, pour reprendre leur liberté.

En 1343.

Guerre de Florence avec l'Archevêque de Milan.

En 1350.

Les choses étoient en cet état, lors que les Florentins affoiblis par des Guerres & des Factions, furent attaquez par Jean Viscomti * Archevêque de Milan. Ce Prélat puissant & ambitieux s'étoit emparé de plusieurs Places, & entre autres de Bologne qu'il acheta à beaux deniers comptans, pour être plus à portée

* Les Historiens ne sont pas bien d'accord si Viscomti est un nom de famille ou de dignité. C'est ainsi que s'appellerent pendant long tems les Princes ou Ducs de Milan. *Viscomti* signifie *Vicomte*, ou qui tient la place du Comte. Les Empereurs & les Archevêques de Milan avoient le droit de les élire, quoique quelquefois le Peuple les élût, *Recan. Hist. Flor. p.* 1. *not.*

tée de ſe rendre maître de la Toſcane, diviſée par les factions des Guelphes & des Gibelins. On prétend que ces deux Factions, dont la premiere étoit pour les Papes & l'autre pour les Empereurs ſe formerent au commencement du douzième ſiècle ſous l'Empereur Conrad III. Quoiqu'il en ſoit, comme l'Archevêque tenoit pour les Gibelins, qui étoient en grand nombre dans la Toſcane, il crut pouvoir réuſſir par leur moyen à attaquer Florence où dominoit le parti des Guelphes, qui en avoit chaſſé les Gibelins. Il prit pour prétexte que les Florentins avoient ſollicité Bologne à ſe revolter contre lui. Il aſſembla donc ſes troupes Gibelines à Bologne & mit à leur tête Jean Aulege * Viſcomti, ennemi juré des Florentins. Un ſi grand appareil jetta l'allarme & la conſternation dans toute la ville. D'un côté l'ennemi avoit déja mis tout à feu & à ſang juſques à leurs portes, de l'autre les Citoyens effrayez du danger, menaçoient d'un ſoûlevement. Cependant on vint à bout de les appaiſer, & tout le monde d'un commun accord ſe mit en p. 9.

* Il paſſoit pour le fils de cet Archevêque. p. 12.

en état de se bien défendre. On leva des troupes, on amassa de l'argent & on pratiqua du secours de toutes parts. Ce qui se fit d'abord avec un si prompt & si merveilleux succès que les Florentins jetterent la terreur parmi les ennemis, & réduisirent le Duc de Milan à chercher du secours. Il envoya deux fois inutilement des Ambassadeurs à Pise pour engager cette République à se déclarer contre les Florentins. Les *Gambacurta* qui dominoient à Pise, se trouvant de la faction des Guelphes, détournerent les Pisans de se joindre au Duc de Milan par deux raisons; l'une qu'il ne cherchoit leur amitié que pour devenir leur Tyran, l'autre que leur commerce ne permettoit pas, qu'ils rompissent avec la République de Florence. Cependant les Milanois réduits aux dernieres extremitez furent honteusement repoussez, d'une petite place appellée *Scarparia*, après lui avoir donné trois assauts consecutifs pendant deux mois.
En 1351. pag. 20. Cette place fut défendue par la valeur de *Jean* & de *Sylvestre de Medicis*, qui en recompense furent faits Chevaliers. L'Archevêque de Milan au desespoir d'un si mauvais succès, mais ne pouvant

vant se résoudre à abandonner un dessein qui lui tenoit au cœur, fatigua ses Sujets de tant d'impôts extraordinaires pour lever une nouvelle armée, que la plûpart des Nobles & des Negotiants deserterent. Cet Archevêque fit à cette occasion une action qui n'est pas plus digne d'un Prince que d'un Prelat. Un Gentilhomme de ses amis, lui conseillant de renoncer à la guerre de Florence plûtôt que de charger ses Sujets, il s'en mit tellement en colere, qu'il fit couper la tête à celui qui lui avoit donné un conseil si salutaire. En 1352. P. 21.

Les Florentins & leurs Alliez * de leur côté ne s'endormoient pas. Ils envoyerent une Ambassade à Charles IV. Roi de Boheme & désigné Empereur pour lui demander du secours. Cette nouvelle obligea le Duc à faire la paix avec les Florentins par l'entremise de Gambacurta. Mais peu de tems après se trouvant appuïé des Genois il se preparoit à recommencer la Guerre, lors que ses projets ambitieux furent arrêtez par En 1353. P. 22. 23.

* C'étoit ceux de Sienne, d'Arezzo & de Perouse. Les Pisans étoient neutres & même ils se joignirent au Duc de Milan dans la suite.

par sa mort *, qui arriva fort à propos pour Florence. Il laissa le Gouvernement de ses Etats à trois de ses neveux, *Maffée*, *Bernabo*, & *Galeasse*.

Guerre de Florence avec Bernabo Visconti de Milan & les Pisans.

(a) En 1360. p. 25.

Depuis la mort de l'Archevêque la République de Florence après avoir goûté pendant quelques années les douceurs de la paix (a), fut attaquée par *Bernabo*, qui marchant sur les traces de son oncle, portoit une envie secrete à la prosperité des Florentins, qu'il regardoit comme un obstacle à celles des Gibelins. Les Pisans de leur côté, animez par ce Prince, ne cessoient de chercher querelle aux Florentins leurs anciens amis. Ils leur firent tant de chicanes sur le sujet du commerce qu'ils les obligerent à en établir ailleurs le siége (b). Après s'être inquieté mutuellement par plusieurs voyes indirectes on en vint à une guerre ouverte. Les Florentins se rendirent maîtres d'abord d'un grand nombre de villes des Pisans, sous la conduite du Général *Boniface Loup* de Parme, à qui ils ôterent depuis le commandement par une espece d'*Ostracisme* pour le donner à Rodolphe de

(b) En 1362. p. 26.

* Il mourut de la peste en 1354. p. 24.

de Varane *, qui ſe rendit maître du port de Piſe. On prétend que ce Général auroit pu prendre la Ville même ſans le commerce des femmes avec qui il perdoit ſon tems, & les occaſions d'agir. Le ſoin de la guerre fut donc donné à *Pierre Farneſe*, qui remporta une victoire conſiderable ſur les Piſans †. Ce Général étant mort de la peſte, on mit par reconnoiſſance en ſa place *Regnier* ſon frere, qui ne fit pas la guerre avec le même ſuccès..

Ceux de Piſe reprirent le deſſus ſous ce Général. Ils avoient pris à leur ſolde trois mille Anglois, qui joints avec d'autres troupes faiſoient un aſſez bon Corps d'armée: avec ce renfort ils pillerent tout le territoire de *Piſtoye* ‡, s'approcherent d'un mille de Florence, mettant le feu partout ſur leur paſſage; Quand ils eurent paſſé l'*Arno* (a), ils prirent la ville d'*Empoli* ſituée ſur cette riviere entre Piſe & Florence, & s'en re-

(a) Riviere qui baigne Florence.

* Il eſt ſouvent parlé de ce Général dans les bons mots de Pogge.

† Il mourut de la peſte en 1362. On lui érigea une ſtatue équeſtre. p. 27.

‡ Ville du Florentin à quelques milles de Florence.

retournerent à Pise avec quantité de prisonniers & un grand butin. Les Pisans voulant profiter de leur avantage, renvoyerent une armée contre les Florentins, qui furent défaits dans un combat où leur Général fut pris prisonnier. On mit en sa place *Rodolphe Malatesta* dont la fidelité fut suspecte dans la suite. Cet échec obligea les Florentins à rappeller un grand nombre de leurs Citoyens qui avoient été bannis dans des seditions; Leur retour fut fort
En 1364. avantageux à la République. *Bondelmont* Chef des bannis remporta une victoire sur les Pisans & sur les Anglois; mais ils furent vangez l'année suivante par
p. 30. Jean *Augut* Général Anglois.

Victoire des Florentins sur les Pisans. En 1364.

Cependant Bernabo envoya trois mille hommes de renfort aux Pisans qui pourtant faisoient semblant de vouloir faire la paix pour endormir Florence. En effet Urbain V. envoya un Légat à Florence pour en traiter; Mais les propositions des Pisans parurent si déraisonnables, qu'il ne fut rien conclu, de sorte qu'il falut reprendre les armes. On se battit une partie de cette année avec un avantage à peu près égal de part & d'autre. Enfin il y eut un com-

combat décisif où les Florentins remporterent une victoire signalée, les Pisans y furent entierement defaits après une action de trois heures, sous le commandement de *Mannus Donat* Florentin. On croit que si les Florentins eussent voulu profiter de leur victoire ils auroient pû se rendre maîtres de Pise, mais l'incertitude des armes jointe à la crainte qu'on avoit que Bernabo ne fournît de nouveaux secours aux Pisans, engagea les plus prudens à écouter des propositions de paix: Elle fut conclue vers le mois de Septembre de cette année, sous des conditions assez avantageuses aux Florentins (a).

p. 33.

(a) 1364.
p. 34.

Le Patriarche d'Aquilée inquiéte les Florentins de concert avec l'Empereur, le Pape, & Bernabo.

Bientôt après il leur survint un nouvel orage de la part de la Ville de Lucques * où étoit alors l'Empereur Charles IV. Ce Prince allant à Rome pour se faire couronner avoit laissé le commandement de Lucques à *Nicolas* Patriarche d'Aquilée, son frere. Comme l'Empereur avoit grand besoin d'argent, le Patriarche s'avisa d'un expedient assez étrange pour lui en faire trou-

* Capitale de la petite République de Lucques sur le Serchio à quelques milles de Pise.

trouver. Il alla à main armée attaquer à l'improviste les Florentins & leur déclara la guerre de la part de l'Empereur; On ne dit pas sous quel prétexte, mais la veritable raison étoit de les forcer à racheter la paix par une bonne somme d'argent; ce qui lui réüssit. Mais les Florentins ne furent pas quittes pour cela des persécutions du Patriarche: ne pouvant plus après la paix les attaquer au nom de l'Empereur, il le fit au nom du Pape; Il avoit d'autant plus de facilité à inquieter les Florentins, qu'il étoit maître de *San Miniato* petite ville du Florentin entre Pise & Florence, qui s'étoit rendue à l'Empereur, & y avoit reçû ses troupes en garnison. C'est ce qui obligea les Florentins à assieger cette place qui leur appartenoit, afin d'éloigner de leurs frontieres des Ennemis si redoutables. Le Pape de son côté donnoit du secours aux assiegez par le moyen de son Légat qui demeuroit à Lucques & qui disoit avoir ordre de l'Empereur de secourir San Miniato. Bernabo se joignit à cette Ligue sous ce même prétexte, quoi qu'on fût convenu de part & d'autre dans le Traité de paix, que les

En 1368. p. 36.

Les Florentins assiegent San Miniato & prenent cette place.

les Viſcomti n'exerceroient aucune hoſtilité contre la Toſcane, ni les Florentins contre le Milanois.

Pour ſe tirer d'un ſi grand embarras, les Florentins prirent le parti d'envoyer des Ambaſſadeurs au Pape, avec qui ils firent un Traité contre le Milanois: Ceux de Bologne, de Lucques, de Piſe, de Padoue, de Mantoue, & de Ferrare, s'y joignirent. Cependant les aſſiegeans ayant livré combat aux Anglois qui étoient hors de la place, furent battus; Les vainqueurs allerent auſſi-tôt du côté de Florence, faiſant mine de vouloir l'aſſieger, pour obliger les Florentins à lever le ſiége de San Miniato; Cette place fut enfin priſe par ſtratageme. Les Florentins, n'ayant plus rien à craindre pour eux, envoyerent de leurs troupes au ſecours du Pape, contre Bernabo, qui voyant ſon païs en proye à leurs hoſtilitez, fut obligé de faire la paix.

Traité des Florentins avec le Pape & avec plusieurs villes d'Italie contre le Milanois.

En 1370. p. 40.

Urbain V. mourut la même année: Gregoire XI. ſon Succeſſeur renouvella la confédération avec les Florentins & leurs Alliez. Bernabo craignant de ſuccomber ſous une ſi puiſſante Ligue envoya des Ambaſſadeurs à Avignon pour

Treve entre le Pape & Bernabo.

pour demander la paix, à quelque prix que ce fût. On lui accorda une treve dont il fut d'autant plus content, qu'il ne doutoit point que le Pape, pour occuper ses troupes ne les envoyât contre les Florentins qui se croyoient en sureté de ce côté-là. Il ne se trompa pas dans ses vuës. Les troupes du Pape allerent ravager le Païs des Florentins d'ailleurs pressez par la famine; pendant que son Légat * leur coupoit les vivres de tous côtez, quoi qu'il promît en public de leur en envoyer. Mais la prudence des Florentins trompa l'attente du Légat, en gagnant par argent le Général Augut, qui commandoit les troupes que le Cardinal avoit envoyées sous main dans le Florentin.

1375. p. 42. 43.

Cruautez & perfidies du Legat de Gregoire XI. envers les Florentins.

Ce Général ayant été commandé secretement pour surprendre *Prato* petite ville entre Pistoye & Florence découvrit toute l'intrigue aux Florentins, & les traîtres furent severement punis. Pendant ce tems-là les troupes du Pape desolant tout le païs précisement dans le tems de la moisson, réduisoient Floren-

* C'étoit Guillaume de Nouillet, François, Cardinal de S. Ange.

rence à la derniere disette. C'est ce qui engagea les Florentins à s'addresser au Légat lui-même par des Ambassadeurs, pour lui en faire des plaintes. Ils en eurent pour toute reponse, que c'étoit 1375.
des troupes congediées, qu'il n'avoit plus p. 46.
aucune autorité sur elles, que le Général Augut n'agissoit pas par ses ordres, & qu'il ne s'opposoit pas à ce qu'ils prissent les mesures qu'ils jugeroient à propos, pour leur conservation. Ils porterent cette reponse au Général, qui se regardant comme libre, se joignit encore plus fortement d'interêt avec les Florentins; Mais le Légat qui ne savoit point qu'Augut avoit été gagné, fut bien surpris d'apprendre, que prenant à la lettre le congé simulé qu'il lui avoit donné, il avoit cessé ses hostilitez dans le Florentin. Il lui récrivit donc pour l'engager à reprendre l'expédition dont il avoit été chargé contre Florence; mais ce fut inutilement; Augut mecontent des Légats & des autres Agents du Pape, & trouvant mieux son compte à servir les Florentins, avoit déja pris son parti. Ceux-ci instruits par Augut ne pouvoient plus douter que le Pape n'eût juré leur perte; Gregoi-

Les Florentins déclarent la guerre au Pape.

re XI. comptoit même si fort là-dessus, que par son ordre le Legat avoit envoyé secretement un Ingenieur à Florence, pour y construire une Forteresse. On assembla donc un grand Conseil fortifié des plus notables de la Ville pour déliberer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans une situation aussi épineuse. Aprés plusieurs déliberations
p. 48. 49. un * homme d'autorité & d'ailleurs fort éloquent, conclut à déclarer la guerre à Gregoire XI. non comme au Pape, mais comme à un Tyran, qui vouloit
p. 51. 52. les engloutir; & à faire alliance avec Bernabo, non comme avec un Prince à qui l'on put se fier, mais comme avec un ennemi du Pape & de ses Ministres, & qui d'ailleurs étoit las de la domination des François † en Italie. Cet avis ayant été suivi presqu'unanimement on créa un Octovirat ‡ pour avoir la conduite de la guerre avec un pouvoir illimité. On fit en même tems une alliance avec Ber-

* Aloyse Aldobrandin Gonfalonier.

† Le Pape étant à Avignon, n'envoyoit presque que des François, pour Légats & pour Gouverneurs des places.

‡ C'est ce qu'ils appellent *Officiales di Balia*, ou *Otto Santi*. Recan. not. p. 52.

Bernabo; qui promit quatre mille hommes pour joindre ces troupes à celles des Florentins & de leurs autres Alliez.

Au bruit de cette Ligue contre le Pape plusieurs des Villes où il y avoit garnison reprirent leur premiere liberté, se créant elles-mêmes des Commandans, comme, *Castelli*, *Viterbe*, *Montefiascone*, *Foligno*, *Perouse*, toutes Villes de l'Etat Ecclesiastique. Leur exemple fut suivi de celui de plusieurs autres. Les Villes de *Gubio*, de *Spolete*, de *Todi*, de *Forli*, d'*Ascoli* secouerent le joug du Pape, & massacrerent leurs garnisons. Comme Bologne, place fort importante au Pape par rapport aux Florentins, ne s'étoit pas encore rendue; Gregoire prit à sa solde dix mille Bretons * qu'il envoya en Italie pour retenir les Bolonois dans son obeïssance. Ces troupes avoient à leur tête le Cardinal Robert de Geneve, qui depuis fut Pape sous le nom de Clement V. On les représente d'une fierté, qui n'auroit pas été soufferte dans celles d'Alexan-

p. 53.

* La paix étant faite alors entre la France & l'Angleterre il y avoit beaucoup de troupes licentiées.

Rodomontade des troupes Bretonnes. p. 54.

d'Alexandre, & de Cesar. Comme on demandoit aux Generaux s'ils esperoient entrer dans Florence, ils répondirent superbement, qu'ils entreroient par tout où entre le Soleil: Cependant l'Histoire marque, qu'après avoir passé les Alpes ils ne mirent pas même le pied dans le Florentin. Bologne s'étoit déja soulevée contre le Pape & avoit repris sa liberté par le secours des Florentins *. C'est ce qui obligea le Pape, presque dépouillé de tout ce qu'il possedoit en Italie, à rechercher la paix avec les Florentins, & à leur envoyer des Ambassadeurs pour en traiter. Mais après avoir été amusez par de longs delais ils furent obligez de s'en retourner à Avignon sans rien faire. Le Pape fut tellement irrité de ce mépris qu'il resolut de mettre Florence à l'interdit †, & cita les Florentins à comparoître devant son Tribunal pour rendre raison de leur con-

Le Pape excommunie les Florentins.

* Une Relation porte même que les Bolonois mirent en prison le Cardinal Légat & qu'ensuite ils le chasserent ignominieusement, après lui avoir confisqué tout son bien. *Vit. Greg. XI.* Baluz. T. 1. p. 435.

† Voyez dans l'Histoire de Pogge p. 56. les formalitez que le Pape observoit alors avant que de mettre un Etat à l'interdit.

conduite. Ils envoyerent donc à Avignon trois Ambaſſadeurs pour défendre la cauſe de la République, ce qu'ils firent avec beaucoup de vigueur.

Harangue des Deputez de Florence au Pape.

Le deſſein qu'on a d'abreger ne permet pas de mettre ici en ſon entier le Diſcours que fit le Chef de l'Ambaſſade (a) au Pape en préſence des Cardinaux & de tout le Peuple. Il eſt d'une grande beauté. On en donnera le precis *. Il dit d'abord 1. qu'il ne défendroit pas la cauſe de ſa Patrie par ſon diſcours avec moins d'avantage, qu'elle avoit défendu elle-même ſa liberté par ſa prudence & par ſa valeur, s'il ne parloit pas devant un Juge déja prévenu, & ſi ceux qui l'écoutoient faiſoient moins d'attention à leurs interêts & à leurs préjugez qu'à ſes raiſons. 2. Qu'on ne devoit pas être ſurpris que les Florentins fuſſent jaloux d'une liberté dont ils jouïſſoient depuis quatre cens ans, puis qu'il n'y a point de guerres plus

(a) Il s'apelloit Donato Barbadoro.

* On ne doit pas croire que ce ſoit le Diſcours même de l'Orateur, puis que Leonard Aretin lui en met un tout autre dans la bouche, quoi qu'ils tendent tous deux au même but. Celui de Leonard Aretin eſt fort, mais plus moderé que celui de Pogge.

plus justes que celles qu'on entreprend pour défendre ou pour recouvrer la liberté de sa Patrie, & qu'au reste bien loin d'avoir été les aggresseurs ils n'ont pris les armes qu'à la derniere extremité & poussés par des hostilitez inouïes & par tous les excès de la plus insupportable Tyrannie. Il raconte à cette occasion la cruelle perfidie du Cardinal de Saint Ange Légat de Bologne, qui pendant qu'il promettoit d'envoyer du bled aux Florentins extremement pressez de la famine, non content de défendre secretement de leur en fournir, détacha ses troupes pour fourrager tous leurs grains, dans l'esperance de les réduire par la faim. 3. Que comme les soûlevemens dont le Pape se plaignoit & tous les malheurs de l'Italie ne venoient que de la faute de ses Légats & de ses autres Officiers, à qui il reproche avec beaucoup de force & de vivacité leurs cruautez plus que barbares, leur ambition effrenée, & leur insatiable avarice, c'étoit ces Ministres qui en devoient porter la peine & non les Florentins & les autres Peuples qui avoient été mis dans une necessité indispensable de secouer un joug qu'ils ne

ne pouvoient plus supporter. 4. Que c'étoit au Pape & à ses Légats une ingratitude & une infidélité manifeste d'opprimer une République qui avoit été toujours si fidele au siege de Rome & aux Papes, & qui les avoient si courageusement & si constamment soûtenus contre plusieurs Empereurs *. *C'est donc à vous, ô S. Pere,* conclut-il en s'adressant au Pape, *c'est à vous à reprimer les fureurs de cupidité & d'ambition de votre Légat, à éteindre le feu qu'il a allumé, à prendre en main la cause de vos enfans & à vous souvenir de nos bienfaits envers vos Prédecesseurs. Pour nous qui combattons pour notre Patrie, pour nos enfans, pour notre vie, & pour notre liberté, on ne sauroit nous reprocher justement aucun crime. Que si malgré notre innocence vous lancez vos anathemes contre nous nous tâcherons de les supporter en patience, & nous aurons notre recours à celui qui n'abandonne jamais ceux*

* On peut lire avec plaisir & avec fruit l'Histoire abregée que fait Leonard Aretin des grands services que la République de Florence avoit rendu à divers Papes contre Frederic I. Henri son fils, Frederic II. Mainfroi Roi de Sicile, Louis de Baviere &c. Liv. VIII. p. 183.

ceux qui esperent en lui & qui est le Protecteur des innocens opprimez.

Ce Discours fit des impressions bien differentes dans les esprits. Quelques-uns, sur tout les Italiens, fondoient en larmes au recit des miseres de Florence & de toute l'Italie. Les autres, principalement les François, irritez de la liberté de l'Orateur animoient le Pape contre les Florentins, Enfin le Pape * après avoir répondu foiblement aux griefs des Florentins, & à leur Apologie, déclara qu'il étoit résolu de les pousser par les voyes de la justice, sur quoi Donat se
Pag. 63. tournant vers un Crucifix qui étoit là, *J'en appelle à vous*, dit-il, *Seigneur, qui êtes le Juste Juge, je vous prens à temoin de notre innocence, & je suis persuadé que vous la vangerez au dernier jour.* Quelques jours après la sentence d'excommunication fut publiée. On interdit le feu & l'eau † aux Florentins. On livra leur Etat & leurs biens au premier occupant, leurs personnes furent condamnées à l'esclavage. Ceux qui étoient

* On peut voir sa reponse dans Leonard Aretin Liv. VIII. 184. 185.

† Ce sont les paroles de l'Auteur.

étoient à Avignon en furent chassez, aussi bien que tous ceux qui negocioient ailleurs.

Cependant les Florentins ne demeuroient pas dans l'inaction. Comme ils savoient que le dessein du Légat étoit d'assieger Bologne, ils y envoyerent un promt secours sous le commandement de *Rodolphe Varane de Cammert* qu'ils avoient repris à leur service. Ce Général qui connoissoit la légereté des Bolonois, & leur penchant à la sedition, content de faire faire quelques sorties demeura constamment dans la place, malgré les défis que lui faisoit le Légat d'en sortir *. D'autre côté les Florentins firent si bien fortifier & garder leurs frontieres que le Légat desesperant d'y pénétrer fut obligé de se retirer en quartier d'hyver à *Cesene* ville de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne, où par sa permission ses troupes Bretonnes exercerent de si grandes cruautés & commirent de si horribles insolences que les habitans ne pouvant plus supporter leur Ty-

Le Pape fait assieger Bologne inutilement.

Perfidie du Legat envers les Cesenois.

* Voyez là-dessus un mot de ce Général dans les bons mots de Pogge. Part. IV. de cette piece.

Tyrannie en taillerent en pieces le plus grand nombre & chasserent les autres. Le Legat pour se venger d'une violence dont il ne devoit se prendre qu'à lui, usa de la plus cruelle trahison du monde. Afin d'obliger les habitans de Cesene à mettre bas les armes, il leur jura qu'il pardonnoit tout le passé, en rejettant même la faute sur ses Soldats. Ils ne furent pas plûtôt desarmez qu'il y fit rentrer des troupes Angloises qui firent de cette malheureuse ville un fleuve de sang. On n'épargna ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans au berceau & à la mammelle, ni les vieillards, ni même les Religieuses. Les Temples & les Autels furent des Asyles inutiles, & il n'échapa que ceux que la fuite put derober à la fureur du Soldat. Comme il étoit impossible que les Florentins soutinssent seuls, un si furieux orage, ils envoyerent des Ambassadeurs à *Charles V*. Roi de France, à *Louïs* Roi de Hongrie, & à *Jeanne* Reine de Sicile pour implorer leurs secours. Ils continuerent l'Octovirat dans son autorité, & le Général Rodolphe Varane dans le commandement de

[r] Pogg. p. 68. Leon. Are. VIII. 186. S. Anton. P. III. Tit. 22.

de leur armée *. Pendant ces entrefaites Gregoire XI. étant venu rétablir le Siege Pontifical à Rome, les Florentins lui envoyerent de nouveau des Ambassadeurs pour lui demander la paix. Il ne voulut pas y entendre d'abord, mais dans la suite, il leur envoya deux Moines, moins dans la vuë de negocier une bonne paix, que d'exciter quelque sedition dans la Ville par leurs offres specieuses, & leurs discours artificieux. Les Florentins n'en furent pas la dupe. Comme les Moines ne leur faisoient aucune proposition, ils les renvoyerent en les assurant qu'ils étoient tous disposez à une paix équitable, En 1376.

Le Pape irrité du mauvais succès de cette tentavive redoubla ses hostilitez contre les Florentins. Après avoir repris & brûlé Bolsene †, qui avoit secoué le joug l'année précedente, il envoya contre eux, *Raimond* son neveu avec une partie de son armée, qui prit sa route par la campagne maritime de Sienne. Cet Officier tint pendant long-tems assie-

Hostilitez du Pape contre les Florentins.

* Ce Général se rangea l'année suivante dans le parti du Pape. On en a parlé ailleurs.

† Ville de l'Etat de l'Eglise sur le Lac Bolseno.

assiegée la Ville de Grossete place forte du Sienois; mais ayant appris que le Général Augut venoit au secours de cette place, il fut obligé de lever le siege.

Les Florentins cependant envoyerent pour la troisième fois des Ambassadeurs pour traiter de la paix avec Gregoire XI. Mais comme ils l'en virent entierement éloigné, ils prirent de nouvelles mesures contre lui. Ils avoient jusqu'alors religieusement observé l'interdit, & presque pendant un an il n'y avoit point eu d'exercices sacrez dans
1377. le Florentin. Mais enfin resolus de n'a-
p. 73. 74. voir plus d'égard à cette injuste excommunication, ils ordonnerent de célebrer par tout le service Divin. Cette vigueur leur réussit. Le Pape desesperant de les réduire tourna enfin ses pensées du côté de la paix. Il leur envoya pour en traiter l'Évêque d'Urbin, & leur proposa même Bernabo leur allié pour Médiateur. Quoique cette Médiation fut justement suspecte aux Florentins parce que Bernabo avoit été leur ennemi, ils ne laisserent pas de l'accepter dans l'extrême besoin qu'ils avoient d'une promte paix. Le rendez-vous fut à Sarsane ville de la Ligurie qui appartenoit

à

à Bernabo. Le Cardinal d'Amboise s'y trouva comme Legat du Pape, aussi bien que les Ambassadeurs du Roi de France, de la Reine de Sicile, & des Venitiens, sans compter ceux de Florence. Bernabo proposa d'abord des conditions si dures pour les Florentins, qu'ils avoient une repugnance infinie à les accepter, lorsque la nouvelle de la mort de Gregoire XI. (a) les tira d'embarras & leur donna la paix sans traité. Urbain VI. son successeur leva leur excommunication, & les reconcilia avec l'Eglise, moyennant une bonne somme d'argent. Mais leurs discordes civiles ne leur permirent pas de jouïr des fruits de cette paix *. Et même dès l'année suivante ils eurent à soûtenir une espece de guerre contre des Bandits qui s'étoient attroupez au nombre de six mille dans l'Ombrie & dans la Marche d'Ancone, entre lesquels étoit *Charles* fils de Berna-

(a) En 1378. p. 75.

Urbain VI. levé l'excommunication des Florentins, après la mort de Gregoire XI. p. 79.

* Cette guerre intestine arriva par la jalousie des Grands contre l'Octovirat qui n'étoit presque composé que de personnes du Peuple; & par la fureur du Peuple à soutenir ses Magistrats. On peut voir la description de ces guerres intestines dans Leonard Aretin, Hist. Flor. L. IX. p. 190. 191.

nabo & *Antoine de la Scala* qui avoient été bannis l'un de Milan ; l'autre de Verone. Cette armée de brigands avoit infesté les terres de Perouse, de Sienne, de Cortone ; & le Florentin. Ce fut pour se délivrer de ces brigandages que ceux de Bologne ; de Luques, de Perouse ; de Sienne, & les Florentins firent alliance avec *Jean Galeasse* Viscomti de Milan qui fit bientôt après à ces derniers une cruelle guerre dont on va raconter l'occasion.

1385. p. 79. 80.

Jean Galeasse Visconti de Milan fait emprisonner Bernabo.

Ce fut l'ambition de Jean Galeasse * qui troubla le repos dont jouïssoit alors l'Italie & en particulier la République de Florence. Ce Prince aussi fourbe qu'ambitieux, cacha pendant quelque tems ses projets Tyranniques sous le voile de la dévotion & de la retraite. Regardant Bernabo son oncle, avec qui il gouvernoit le Milanois, comme un obstacle à la fortune qu'il méditoit, il résolut de se defaire d'un si fâcheux rival. Mais afin de mieux couvrir son jeu il épousa la fille de Bernabo, & se retira avec elle à Pavie †. Lorsqu'il crut avoir amené son def-

1386. p. 84.

* On l'appelloit aussi Comte de Vertuë.
† A vingt milles de Milan.

dessein à maturité, il invita son Oncle à le venir voir dans quelque endroit voisin de Milan où il feignoit de s'être rendu pour accomplir un vœu qu'il avoit fait à la Vierge. Bernabo ne se doutant de rien y alla avec deux de ses fils & une nombreuse escorte. Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il se vit entouré d'un gros de Cavalerie qui l'emmena prisonnier avec un de ses fils. On prétend que Galeasse fit empoisonner Bernabo dans la suite. Si cela est, un Tyran perit par les mains d'un autre Tyran. Galeasse pour appaiser le peuple lui fit present de tous les biens de Bernabo & de ses fils qui s'étoient exilez-eux mêmes.

Se voyant Maître du Milanois il ne pensa plus qu'à pousser plus loin ses conquêtes. Il pratiqua fort bien la détestable maxime que pour regner, il faut semer la division. Les Seigneurs de Padoüe (a) & de Verone * étoient en parfaite intelligence : mais il les brouilla tellement qu'ils en vinrent à une guerre ouverte dont il profita pour les opprimer. Antoine de la Scala se re-

(a) François Carraria.

* Antoine de la Scala. On parlera des Princes de la Scala dans la quatrième partie de cet Ouvrage.

refugia à Venise avec sa femme & ses enfans. *François Carraria* fut mis en prison à *Ast*, qui relevoit alors du Milanois.

Guerres entre les Florentins & les Siennois.

De tous les Etats d'Italie il n'y en avoit point qui amorçât davantage la cupidité de Galeasse, que la Toscane & la République de Florence. En attendant l'occasion de s'en rendre maître, il endormoit les Florentins par mille marques d'amitié. Il leur donna *Jean Maria* son fils aîné à tenir sur les fonts du baptême. La guerre, qui s'alluma entre les Florentins & les Siennois à l'occasion de quelques places qu'ils avoient prises les uns sur les autres, sembloit être une ouverture favorable pour les desseins de Galeasse; les Siennois qui se trouvoient trop foibles
1387. p. 88. pour resister aux Florentins ayant imploré son secours, & l'ayant fait arbitre de la paix & de la guerre. Mais les Siennois & les Florentins firent bientôt la paix par l'entremise des Bolonois
1389. p. 89. & des Pisans; de sorte qu'il fallut que Galeasse cherchât un autre prétexte pour attaquer les Florentins. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver un. Les derniers avoient favorisé l'évasion de François Carraria & lui avoient donné re-

retraite dans leur Ville. Galeasse regardant cette demarche comme une rupture chassa tous les Florentins de ses Etats comme des espions & des traîtres qui favorisoient ses ennemis. Les Florentins au contraire publierent un Edit par lequel ils offroient retraite & des privileges à tous les Milanois, qui voudroient s'établir chez eux. Ces brouilleries n'aboutirent pourtant à aucun éclat, parce qu'elles furent assoupies par la prudence de *Pierre Gambacurta* qui commandoit à Pise.

Guerres des Florentins avec Jean Galeasse.

Mais il étoit impossible que Galeasse demeurât en repos. Malgré la paix qui venoit d'être conclue, il s'empara de Perouse, détacha les Siennois du parti des Florentins, & fit irruption dans la campagne de *Monte Pulciano* *. Ces entreprises & beaucoup d'autres donnant de l'ombrage aux Florentins, il fut résolu d'une commune voix de resister à ce torrent, avant qu'il grossît davantage †. On crea aussi-tôt dix Magistrats à qui l'on donna la souveraine administration de la guerre. Ils le-

* Par son Général Jean Actius Ubaldin.

† Par le conseil de Jean Riccius Jurisconsulte.

leverent une armée avec une diligence prodigieuse. En même tems les Florentins envoyerent des Ambassadeurs à Charles VI. Roi de France pour lui demander du secours. Cependant Galeasse continuoit ses hostilités, & n'épargnoit ni tromperies, ni stratagêmes, ni argent pour corrompre les amis des Florentins. Il publioit dans le monde qu'ils étoient les auteurs de la guerre, qu'ils l'avoient voulu faire empoisonner *, qu'ils avoient soulevé ses fils contre lui †, que leur Orateur (a) l'avoit traduit dans un discours public comme un fourbe & un perfide. Il écrivit aussi aux Florentins que c'étoit malgré lui qu'il leur déclaroit la guerre ‡, & qu'il n'avoit rien plus desiré que de vivre en bonne intelligence avec eux. Il fit en même tems tout ce qu'il put, mais inutilement, pour débaucher les Pi-

(a) Riccius.

* Ce n'étoit pas les Florentins, mais Antoine de la Scala qui avoit fait préparer un poison pour jetter dans le puits de Galeasse, comme l'avoua l'empoisonneur à qui l'on donna la question.

† Il avoit deux fils au service des Florentins. *p. 95. not.*

‡ On peut voir cette déclaration de guerre dans Leonard Aretin, & la reponse des Florentins. L. X. fin.

Pisans. Les Florentins non contens de se tenir sur la défensive envoyerent le Général Augut avec six mille hommes dans la Gaule citerieure *, pour y mettre tout à feu & à sang. D'autre côté, ils détacherent des troupes contre le Général Ubaldin, qui étoit dans le païs des Siennois sous prétexte de les soûtenir, mais dans le fond pour trouver moyen de s'approcher de Florence. Quoique les Florentins n'eussent dans leur parti que les Boulonois & ceux de Cortone, ils ne laissérent pas de faire peur à Galeasse, ce qui l'obligea de donner ordre à Ubaldin de les presser si vigoureusement dans leur propre païs que forcés de se rendre, ils abandonnassent le dessein de porter la guerre dans la Gaule citerieure, pendant que les Siennois de leur côté feroient des courses aux environs. Cependant les Florentins reçurent un renfort considérable par la reddition de Monte Pulciano Ville dans le Siennois, & par consequent à portée de les incommoder beaucoup. Ubaldin pour executer ses ordres ravageoit le Florentin, & mê-

1390. p. 96.

* Galeasse l'avoit presque toute usurpée.

même s'empara par ſurpriſe de plusieurs places importantes par rapport à ſes vuës. Ce Général, qui a paſſé pour un des plus grands Capitaines de ſon tems, mourut occupé au ſiége de quelcune de ces places. Pendant que les Generaux Milanois inquiétoient ainſi les Florentins, Augut leur Général de ſon côté faiſoit ailleurs des progrès conſiderables. D'autre part François de Carraria recouvra par le ſecours des Florentins Padoue, dont Galeaſſe avoit depouillé ſon Pere. Verone avoit auſſi ſecoué le joug, mais les factions qui s'éleverent dans la Ville donnerent à Galeaſſe occaſion de la reprendre.

Etienne de Baviere arrive en Italie au ſecours des Florentins.

Voyez Leonard Aretin. L. X. 211. 212. 214. En 1390. p. 102.

L'arrivée d'*Etienne* Duc de Baviere que les Florentins avoient appellé à leur ſecours releva beaucoup leurs eſperances. Ce fut pour eux un ſi grand coup de partie que Galeaſſe fut contraint de quitter la Toſcane pour venir défendre ſon propre païs; mais ces heureux commencemens furent mal ſoûtenus. Le Bavarois agiſſoit fort mollement, & on l'accuſa même d'intelligence avec l'ennemi. Quoi qu'il en ſoit, il s'en retourna en Allemagne, laiſſant en Italie Henri Comte de Montfort à qui

qui l'on confia la garde de Padoue. Les Florentins avoient alors trois armées sur pié. François de Carraria occupoit tout le territoire de Verone. Augut étoit dans le cœur du Milanois, où il fatiguoit extremement l'ennemi, non seulement par des courses, mais en lui enlevant quantité de places, & le provoquant sans cesse au combat, pendant que *Louïs de Capoue* réduisoit les Siennois aux dernieres extremitez. On apprit en ce tems-là que les Ambassadeurs qui étoient allez en France n'avoient pas réüssi auprès de Charles VI. Ce Prince leur ayant proposé de reconnoître Clement VII. (a) & de les rendre tributaires, ils aimerent mieux soûtenir seuls le poids d'une guerre très-onereuse que de manquer de foi à Urbain VI. & de vendre leur liberté. Leur negociation n'eût pourtant pas été tout-à-fait inutile sans la mauvaise conduite de *Jaques* Comte d'*Armagnac*. Ce Seigneur qui avoit une bonne armée dans la province de Narbonne, ne demandoit pas mieux que de l'occuper. Il s'engagea à passer les Alpes à la tête de ses troupes pour les joindre à celles d'Augut contre Galeasse. Quand on eut la nou-

(a) Concurrent d'Urbain VI.

Le Comte d'Armagnac est batu par les Milanois.

velle de ce Traité à Florence on envoya Augut dans la Gaule citerieure avec son armée pour être plus à portée de se joindre à celle d'Armagnac. Augut ayant passé l'*Adige* campa dans le Vicentin où il prit plusieurs places sans grande opposition. De là, il alla camper dans le païs de Bergame où il ne perdoit aucune occasion d'agir contre l'ennemi. D'ailleurs les troupes Florentines agissoient avec vigueur. Celles qui étoient à Volterra faisoient des courses continuelles sur la côte maritime de Sienne, pendant que d'un autre côté on reprit dans le Casentin une place (a) qui s'étoit revoltée l'année précedente.

(a) Regiolus sur l'Arne.

Leonard Aretin L. X. p. 216.

Augut connoissant le naturel bouillant des François, avoit instamment prié le Comte d'Armagnac de ne hazarder aucune action avant leur jonction. Mais ce jeune Seigneur ne fut pas plûtôt entré dans le païs ennemi qu'il crut devoir se signaler par quelque action d'éclat sans attendre Augut. Après avoir pris d'abord plusieurs Forts autour d'Alexandrie de la Paille qui étoit au Milanois, il entreprit le Siege de cette place, sans savoir quel monde il y avoit dedans & sans

Sur la fin de Juillet de 1391. p. 108.

ſans être ſoûtenu par aucune Cavalerie. Il avoit même eu l'imprudence de laiſſer à l'écart les chevaux fatiguez du chemin & des courſes qu'il leur avoit fait faire en arrivant. Le Général *Vermio* qui en étoit inſtruit avoit fait entrer ſecretement dans la place quelques regimens de Cavalerie pour fondre ſur les aſſiegeants. C'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver. Le Siege ne fut pas plûtôt formé que la Cavalerie ſortant de la ville avec impetuoſité s'empara d'abord des chevaux qui furent trouvez ſans Cavaliers. Après cette capture on attaqua l'Infanterie de front & par derriere. Quoi que le combat fût inégal, il ne laiſſa pas de durer long tems avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Mais les François accablez de laſſitude & de chaleur, & tout couverts de bleſſures furent obligez de ceder la victoire. Le malheureux Armagnac y fut legerement bleſſé, mais ayant été conduit dans la place il y mourut, quelques-uns diſent de poiſon, plus vraiſemblablement de chaud, de laſſitude, & de deſeſpoir du mauvais ſuccès de ſa témérité. p. 108.

Galeaſſe enflé de cette victoire impre- Victoire d'Augut

Général Florentin sur Galeasse.

prevuë alla en diligence attaquer Augut qui s'étoit retiré vers Cremone au bruit de la défaite des François. Les Milanois camperent à un mille des Florentins. Il y avoit entre les deux armées un grand pré au milieu duquel couloit un ruisseau tout bordé de hayes d'où les ennemis ne cessoient de defier les Florentins. Mais Augut, voyant bien que la ruse étoit alors plus de saison que la force, défendit à ses gens de sortir de leurs tranchées, & laissa pendant long-tems aller & venir en confusion & comme à la debandade les ennemis qui par des reproches sanglants tâchoient inutilement de l'attirer au combat. Ce manége dura quatre jours, enfin le cinquième jugeant bien qu'ils reviendroient encore l'insulter avec aussi peu de précaution que les jours précédens, il mit ses gens en ordre de bataille; Les ennemis ne manquerent pas de venir avec leurs rodomontades ordinaires; mais il fondit sur eux si à propos, qu'il les mit en deroute, & les poursuivit jusques dans leur camp. Il y en eut grand nombre de tuez, seize cens Cavaliers furent pris prisonniers, avec plusieurs de leurs Officiers.

Ce-

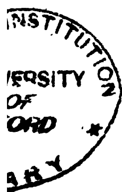
Cependant August étoit réduit à de grandes extremitez. D'un côté la retraite étoit difficile, parce que l'ennemi avoit coupé les chemins de toutes parts. De l'autre il falloit repasser l'Oglio, ce qu'il ne pouvoit faire sans exposer son armée à un très-grand danger. De sorte qu'il ne pouvoit ni se retirer sans peril, ni demeurer là plus longtems parce qu'il manquoit de vivres. Il prit donc le parti de défier les ennemis au combat. Pour les y animer davantage, il fit mettre sur de grands arbres les étendarts qu'il avoit remporté sur eux. En même tems il faisoit entendre nuit & jour les tambours & les trompetes, comme si l'armée eût été en présence. Et afin d'amuser l'ennemi au pillage il laissa dans le camp beaucoup de bagage, comme des hardes, des sacs pleins de paille, & autres amorces au butin. Après ces précautions il leva le camp la nuit, & alla gagner l'Oglio sans courir aucun risque. Comme il craignoit d'être poursuivi, il fortifia son arrieregarde de ce qu'il avoit de meilleure Cavalerie. Une partie de l'armée avoit déja passé le fleuve, lorsque les ennemis arriverent. Le Géné-

Belle retraite d'August.

ral avoit poſté ſur le bord de la riviere quatre cens Arbalêtiers à cheval pour les bien recevoir. Enfin l'arrieregarde, après avoir ſoûtenu un aſſez long combat, paſſa le fleuve & rejoignit le reſte de l'armée. Augut ayant heureuſement paſſé le *Menzo*, alla camper ſur les bords de l'Adige où il courut riſque d'être ſubmergé la nuit, parce que l'ennemi avoit rompu les digues de cette riviere. Il perdit une grande partie de ſon armée par cette inondation.

Quand il fut hors du païs ennemi il penſa à retablir ſon armée afin de la mettre en état de chaſſer l'ennemi des places qu'il occupoit en deça du Pô; & en même tems de faire des courſes dans le Plaiſantin, pour affoiblir de plus en plus Galeaſſe & le réduire à faire la paix. Pour y réüſſir il fit conſtruire ſur ce fleuve un grand pont à *Borgo-forte*, afin d'être en état de ſecourir le Duc de Mantouë qui avoit quitté le parti de Galeaſſe pour prendre celui des Florentins *. Cependant Galeaſſe réſolut de

* Galeaſſe voulant ſe défaire de ſa ſœur, qui avoit épouſé François de Gonzague Duc de Mantoue, avertit ce Prince de ſe deffier de ſa femme, lui faiſant croire qu'elle étoit ſollicitée à le tuer par Char-



de ſon côté de preſſer ſi vivement les Florentins qu'ils fuſſent contraints eux-mêmes à en venir à un accommodement ; C'eſt dans cette vuë qu'il aſſembla ſon armée à Lucques pour faire une irruption dans le Florentin, & porter l'allarme juſqu'aux portes de Florence. Après avoir fait ces préparatifs il fit parler de paix aux Florentins par le Doge de Genes, qui étoit dans ſes interêts. Les Florentins, les Boulonois, & les autres Confederez reſolurent donc d'envoyer des Ambaſſadeurs à Genes pour traiter de la paix. Mais comme chacun de ſon côté eſperoit de l'avoir meilleure les armes à la main, on agiſſoit de part & d'autre avec plus de vigueur que jamais. Les Florentins voyant l'appareil que Galeaſſe faiſoit contre eux à Lucques, firent venir Augut avec ſon armée. Ce Général campa d'abord à *San Miniato*, petite ville de l'Etat de Flo-

Charles Viſcomti ſon frere. Pour l'en mieux perſuader il ſuppoſa des Lettres de Charles à ſa ſœur, & les fit mettre dans le lit de Gonzague qui ne doutant point de la ſincerité de l'avis de Galeaſſe, fit mourir ſa femme. Gonzague ayant ſu depuis l'inſigne fourberie de Galeaſſe l'abandonna pour s'en venger.

Florence ſur l'Arno pour obſerver les mouvemens des ennemis, qui étoient dans le Piſan, attendant quelque renfort des Siennois. Le Général Milanois voyant que cette attente étoit inutile, s'avança lui-même ſur les terres des Siennois, & après s'être fortifié de leurs troupes, il s'approcha de San Miniato. Dès qu'Augut eut appris la marche des Milanois il alla du côté de *Poggibonzi* fortereſſe de la Toſcane près de la riviere d'*Elſa*, à quelques milles de Sienne, afin de leur couper le chemin de Florence. Ce Général ſe voyant renforcé par des troupes qu'on lui envoyoit de Florence, garnit bien toutes les places par où les ennemis pouvoient paſſer. Cependant le Milanois ayant appris qu'Augut avoit reçû un renfort de dix-mille hommes s'en retourna à Lucques avec ſon armée parce qu'elle periſſoit de faim. Augut la pourſuivit, en tailla une bonne partie en pieces, & prit quantité de priſonniers entre leſquels il y avoit pluſieurs Officiers de marque. Après avoir remporté ſur eux pluſieurs avantages, les jours ſuivans, il s'en retourna à San-Miniato & en fortifia ſi bien toutes les avenuës qu'il étoit diffi-

Autre Victoire d'Augut ſur le Milanois.

difficile aux ennemis d'y pouvoir penetrer.

Galeaſſe confus & deſeſperé de tant de mauvais ſuccès, ordonna à ſon Général d'aller avec ſon armée, inveſtir les chemins de Piſe à Florence, afin d'obliger les Florentins à faire la paix par le beſoin qu'ils avoient du port de Piſe pour leur commerce. Il s'en alla donc aux environs de Spolete, s'attendant qu'Augut viendroit l'y attaquer; Mais le Florentin aima mieux garder un poſte qui lui étoit avantageux que de hazarder un combat dans une conjoncture auſſi déciſive; de ſorte que le Milanois las d'obſeder des chemins ſans rien faire, offrit aux Piſans de ſe retirer de leurs frontieres, pourvû qu'ils n'envoyaſſent rien par mer à Florence: ce que Gambacurta promit pour quinze jours. Quand les Florentins lui en firent des reproches il répondit, qu'il l'avoit autant fait pour leur avantage que pour celui de Piſe, puiſque par là il avoit éloigné l'ennemi du voiſinage des uns & des autres. p. 117.

On traite de la paix à Genes.

Pendant qu'on traitoit de la paix à Genes, les Genois amis de Galeaſſe firent bien paroître leur partialité, en mettant des

des vaisseaux en mer pour enlever tout ce qui pouvoit appartenir aux Florentins. Ceux-ci de leur côté firent équiper des Galeres, pour se mettre à couvert de ces insultes maritimes qu'ils repousserent fort vigoureusement. En même tems ils envoyerent six cens Chevaux auprès de Pise pour la sureté de ce qui leur venoit par terre sur des mulets: mais le Milanois en ayant eu avis leur dressa une embuscade de deux mille chevaux, battit la Cavalerie Florentine, prit près de cinq cens mulets chargez de marchandises & de provisions, & remporta un très grand butin. *Louïs de Capouë* Général Florentin apprenant que les Siennois se divertissoient de cette avanture, alla pour s'en venger, jusques aux portes de Sienne, mettre tout au pillage dans leur païs. D'autre côté le Prince de Cortone * allié des Florentins désoloit tout le Perousin, avec une petite armée qu'il avoit levée lui-même dans cette vuë. C'est par ces hostilitez reciproques qu'on se préparoit à faire la paix qui fut enfin concluë en 1392. par l'en-

La paix est concluë à Genes. 1392. Leon. Aret. L. X. fin. Pogg. 118.

* Petite Ville du Florentin entre le Perousin & Arezzo.

remise du Grand Maître de Rhode,
at du Pape, par le Doge de Veni-
omme particulier ; Le peuple de
es y entra aussi par honneur. Les
litions furent entr'autres : 1. Que
ouë seroit renduë à François de Car-
a, fils de François de Carraria que
easse tenoit en prison, à condition
rtant que le fils payeroit aux Mila-
une certaine somme d'argent par an
lant l'espace de cinquante ans. A
ard de la liberté du Pere on la fit
rer, mais on la laissa à la discretion
Galeasse. 2. Que tous les proscrits
lant la guerre rentreroient dans leur
ie, avec le consentement néanmoins
eurs Citoyens. 3. Qu'on rendroit
art & d'autre les places qui avoient
prises pendant la guerre. 4. Que
easse n'envoyeroit point de troupes
la Toscane, à moins qu'elles n'y
nt appellées par les Siennois ou par
Peroussins en cas qu'ils fussent oppri-
par les Florentins, ou par leurs
ez. 5. On convint de part & d'au-
qu'on ne congedieroit pas toutes les
pes à la fois, mais peu à peu, de
qu'il ne s'en formât des societez
brigands & que chacun en retien-
droit

droit ce qu'il jugeroit necessaire pour sa sûreté, & de même des Generaux & des Officiers. Lors qu'on parla de choisir des garants de ce Traité un des Plenipotentiaires (a) de Florence tirant son Epée, *Voila* dit-il, *le garant*; *nous avons éprouvé les uns & les autres ce qu'il sait faire.*

(a) Thomas Gui.

Parole Genereuse d'un des Plenipotentiaires de Florence.

Florence jouïssoit à peine de la paix au dehors qu'elle se vit agitée par des troubles intestins qui ne purent être appaisez que par des executions sanglantes, des proscriptions, & d'autres peines. Mais elle n'avoit pas moins de sujets d'inquietude au dehors; la conduite artificieuse & les sourdes menées de Galeasse donnoient toujours de grands soupçons aux Florentins *. On étoit convenu, comme on l'a dit, de ne congedier que peu à peu les Officiers & les troupes pour éviter les brigandages. Cependant quelques Officiers de Galeasse s'étant attroupez avec quelque Cavalerie allerent demander passage à Boulogne & à Ferrare avec menace de se

Intrigues & hostilitez de Galeasse contre les Florentins.

1393.

* Cette année (1393.) mourut le Général Augut regretté de tout le monde, on lui fit des obseques magnifiques. Les premiers de la ville porterent son cercueil qui étoit enrichi d'or & de pierreries. Le Peuple lui érigea une Statuë. Pogg. p. 123.

se le faire par force si on le leur refusoit (a). Cette demarche paroissant fort suspecte les Bolonois (b) ne voulurent point leur accorder le passage, craignant de recevoir des espions dans leur Ville. Les Florentins de leur côté envoyerent du secours aux Bolonois pour les mettre à couvert d'insulte. Cependant ces Cavaliers gagnerent la Toscane par le Parmesan. Ils allerent de là dans le Sienois & puis dans la Marche d'Ancone, où s'étant fortifiez ils revinrent en Toscane, menaçant les Villes de les piller, si elles ne leur payoient une rançon. Ce qui augmentoit encore les soupçons contre Galeasse, c'est que nonobstant la paix on remarquoit toûjours dans les Sienois un esprit d'hostilité. D'ailleurs les Ambassadeurs des Florentins, qui avoient été arrêtez à *Alexandrie de la Paille*, étoient traitez depuis la paix avec plus de dureté qu'auparavant. On ne mettoit point non plus en liberté François Carrare comme Galeasse l'avoit fait esperer. Tant de violents indices obligerent les Florentins à renouveller alliance avec les Bolonois, les Princes de Ferrare, de Mantoue, de Padoue, de Ravenne, de Fayence, d'Imo-

(a) *Arti. L. XI. p. 221.*

(b) On ne dit point ce que fit Ferrare.

d'Imola, auxquels se joignirent les Seigneurs de Forli, & de Malatesta.

Assassinat de Gambacurta Gouverneur de Pise.

(a) Leon. Ar. L. XI. 223. 224. Pogg. 122.

Les ombrages contre Galeasse augmenterent beaucoup par l'indigne assassinat de Pierre Gambacurta Gouverneur ou plûtôt Seigneur de Pise (a). Il avoit pour Secretaire & pour confident de ses plus secretes affaires un certain *Jaques Appien* devoué à Galeasse & mortel ennemi des Florentins. Cet homme qui aspiroit à la domination de Pise s'y étoit fait un grand parti, surtout parmi les Gibelins. Mais comme Gambacurta étoit fort aimé à cause de sa douceur & de son esprit pacifique, Appien ne trouvoit point d'autre moyen de satisfaire son ambition qu'en le faisant mourir, non content de l'avoir assassiné en traître, & massacré deux de ses fils avec plusieurs de ses amis. Après ce detestable coup il chassa les Guelphes de la Ville, pour être plus en état d'en usurper la domination. Dans le tumulte que causa cette horrible action, les marchandises & tous les effets des Florentins furent pillez par le peuple de Pise, malgré l'alliance qu'il y avoit entre eux. On ne douta point à Florence que cet assassinat ne partît de la tê-

tête de Galeasse pour avoir à Pise un homme tout à sa dévotion. Et en effet Appien n'agissoit que par les vuës de Galeasse, même depuis son élevation.

Ce Prince toûjours plein d'ambition & de vastes projets ne rouloit dans sa tête que les moyens de les executer. Comme il avoit usurpé plusieurs Païs & plusieurs Villes sur l'Eglise & sur l'Empire, il chercha pour se maintenir dans leur possession la protection de l'Empereur Wenceslas. Connoissant l'avarice de ce Prince il lui envoya une Ambassade avec de riches présens lui demander le titre de Duc & plusieurs Villes qui fussent attachées au Duché. Ce qu'il obtint moyennant la somme de cent mille écus d'or, malgré les Electeurs qui mirent l'alienation du Milanois entre les causes de la déposition de cet Empereur (a).

Galeasse est fait Duc par l'Empereur Wenceslas. 1396. p. 124.

L'aggrandissement de Galeasse augmenta encore son avidité. (b) Comme il souhaitoit passionément de s'emparer de Mantoue qui étoit dans le cœur de ses Etats, il voyoit avec beaucoup de jalousie l'alliance que le Prince de Mantoue avoit faite avec la République de Florence & les autres Confederez. Aussi

(a) Il fut deposé à Francfort en 1400.

(b) p. 124.

 n'ou-

n'oublia-t-il rien pour l'en degager. De plus il se donna mille mouvemens pour rompre une confederation qui mettoit un si grand obstacle à ses desseins. Il avoit renforcé les troupes de Perouse, de Sienne, de Pise pour mettre ces Villes en état d'agir en sa faveur à la premiere occasion. Les Florentins pour se tenir prêts à tout évenement créerent un Decemvirat, & leverent des troupes dont ils donnerent le commandement à un Capitaine François que Gregoire XI. avoit amené avec lui d'Avignon (a). Ils firent en même tems une alliance avec la France, à condition que ce qui se prendroit dans la Toscane appartiendroit aux Confederez, & que le Roi seroit mis en possession de ce qui seroit conquis dans le reste de l'Italie. Cependant Galeasse envoya cinq mille hommes à Pise pour soutenir Jaques Appien contre quelques Seigneurs qui avoient levé de la Cavalerie pour tenir les Pisans en bride. Ces étincelles d'incendie furent éteintes par la prudence des Florentins. Mais comme les troupes que le Duc de Milan avoit autour de Pise avoient passé dans le Luquois, les Florentins craignant qu'el-

(a) Bernard de Serre d'Aquitaine. p. 125.

Montis Sondarii Comites. p. 126.

qu'elles ne s'emparassent de *Pistoye* dans leur voisinage, envoyerent Bernard leur Général aux environs de cette place pour la défendre en cas d'attaque, lui faisant quitter le poste qu'il occupoit à San Miniato qui manqua d'être pris par trahison.

Le Duc de Milan n'ayant pu gagner le Mantouan ni par prieres ni par promesses se resolut enfin à assieger Mantouë par terre & par mer. Afin d'empêcher les Florentins de la secourir, il assembla dans le Sienois quatorze mille chevaux, qui sans aucune déclaration de guerre pilloient & brûloient impitoyablement les Florentins jusques aux portes de Florence. *Alberic* qui commandoit cette Cavalerie tint pendant deux jours le siege devant la petite ville de *Segni* de l'Etat de l'Eglise à quelques milles de Florence, & en fut repoussé avec perte. Les femmes firent merveille dans cette occasion, soûtenant avec un courage intrepide leurs maris accablez de fatigue, & couverts de blessures. Au bout de quatre jours ces incendiaires se retirerent à Sienne faute de vivres. Les Florentins pour se venger de cette irruption inopinée se jette-

Galeasse assiege Mantouë, & y est défait avec son armée.

1397. p. 127.

 rent

rent avec fureur sur les terres des Siennois & leur prirent plusieurs places importantes comme *Volterre* & *Grosseto*. Galeasse voyant que ses troupes ne faisoient que s'affoiblir dans la Toscane les rappella pour le siege de Mantouë. On a parlé ailleurs d'un Pont, que les Florentins avoient fait faire à grands frais sur le Pô pour pouvoir secourir cette ville, le Duc entreprit de le brûler par le moyen de quantité de bateaux pleins de sarments & d'autres matieres combustibles, mais la diligence & l'intrepidité de *Charles Malatesta* que les Florentins y envoyerent avec quatre mille chevaux, sauva le Pont, non sans que ce Général y courût risque de la vie. Le Duc de Milan ne se rebuta pas de ce mauvais succès. Il fit assieger le Pont dans toutes les formes, en élevant des travaux dans la riviere sur des navires chargez d'hommes, d'armes & de machines de guerre comme devant une ville ; Ces navires à tours furent fort bien reçus des Mantouans qui se battirent comme des Lions. Le combat fut furieux parce que de part & d'autre il falloit vaincre ou mourir, n'y ayant point de lieu à la retraite.

Voyez le récit de cette action *Pogg. Hist. Flor.* p. 129. 130.

En

Enfin après une action de plusieurs heures la victoire demeura aux Mantouans à qui les Venitiens avoient fourni un secours de trentes galeres.

Galeasse plus confus que rebuté de cet affront rassembla comme il pût ses troupes pour presser le siege de la Ville. Charles de Malatesta de son côté étant allé attaquer le Général *Vermius* qui commandoit l'armée de terre en deça du Pô, le batit à plate couture, fit plus de six milles prisonniers, & enleva toutes les munitions de guerre. Alberic qui commandoit l'armée navale fut un peu plus heureux, mais ne se trouvant pas soûtenu il fut obligé de lever le siege. Il sembloit que Galeasse dût penser à la paix après une deroute si générale. Les Florentins eux-mêmes y paroissoient disposez ; les Venitiens les y sollicitoient même fortement, craignant que si dans la suite ils venoient à avoir du dessous l'orage ne tombât sur eux. On envoya donc de part & d'autre des Ambassadeurs à Venise, pour en traiter par la médiation de cette République. Mais comme le Duc de Milan ne faisoit que tergiverser, les Venitiens s'unirent avec les Florentins & leurs Alliez à con-

 di-

1398. dition que les premiers feroient les arbitres de la paix & de la guerre. Le Duc intimidé par une si puissante confederation fit une treve de dix ans, à condition de rendre les places qu'il avoit prises dans le Mantouan.

p. 134.

Treve de Galeasse avec les Florentins & les Venitiens.

Ce Duc est fait maître de Pise.

Pendant la treve le Duc fit une acquisition qui relevoit considerablement ses forces. Jaques Appien étant mort, Gerard son fils qui lui succeda dans le gouvernement de Pise, craignant de ne s'y pouvoir soûtenir mit cette Ville &
1399. toutes ses dependances entre les mains du Duc, moyennant une somme d'argent & quelques places qu'il laissoit à la disposition de Gerard. Comme les Florentins avoient fait tous leurs efforts pour détourner un coup qui ne pouvoit que leur être fatal, le Duc envoya aussi-tôt, comme par maniere d'insulte, leur notifier qu'il étoit maître de Pise, leur promettant néanmoins de vivre en paix avec eux. Mais ses cabales & les hostilitez qu'il exerçoit dans leur voisinage témoignoient tout le contraire. On eut avis à Florence qu'il méditoit de se rendre maître absolu de Sienne. D'ailleurs les Perousins à qui les Florentins avoient refusé du secours contre

p. 136. 137.

Aret. L. XI. p. 236. 237.

Bo-

Boniface IX. qui redemandoit Perouse comme appartenant à l'Eglise, furent obligez d'avoir recours au Duc pour conserver leur liberté. L'amitié des Bolonois paroissoit fort refroidie par les esperances dont Galeasse les amusoit. On ne pouvoit non plus guere compter sur les Lucquois que le voisinage de Pise faisoit pencher pour le Duc.

Comme il n'y avoit plus lieu de douter des mauvais desseins de Galeasse, la République assembla un grand Conseil pour déliberer s'il falloit se préparer à la guerre ou dissimuler pendant quelque tems & chercher d'autres voyes de conjurer l'orage. Après plusieurs consultations on suivit l'avis du Général *Renaud* aussi bon Orateur que grand Capitaine. Après avoir representé avec beaucoup de prudence & de liberté les defauts du Gouvernement des Florentins qui négligeoient les plus grands personnages de l'Etat pour suivre le sentiment de la populace, & remarqué la faute qu'on avoit faite en rejettant l'alliance des Pisans & des Perousins, il conclut à envoyer des Ambassadeurs aux Venitiens pour leur représenter tout ce que faisoit le Duc contre la tre-

ve, & pour les engager à se joindre à eux par le danger qu'ils couroient eux-mêmes. C'est dans ce tems-là que parut en Italie la Secte des *Blancs*, qui vétus d'habits Blancs couroient les villes en procession, hommes, femmes, enfans, avec une apparence de devotion toute extraordinaire. Ces Fanatiques allerent à Florence & s'emparerent tellement de l'esprit des Florentins qu'à peine pensoient-ils à la guerre pendant que Galeasse s'en moquoit. Il ne se passa rien de memorable le reste de l'année.

Secte des Blancs.

Aret. L. XII. p. 238. 239. Pogg. L. III. p. 136.

L'année suivante *Jean Bentivoglio* ayant eu le Gouvernement de Bologne par le moyen de Galeasse, les Florentins l'en envoyerent aussi-tôt feliciter & lui proposerent en même tems de faire alliance avec eux. Il ne rejetta pas ces propositions, mais il differa d'y répondre de peur d'offenser Galeasse par le secours duquel il avoit eu le commandement de Bologne. Ce Duc se fortifioit tous les jours considerablement. Il étoit maître de Sienne, de Perouse, de Pise, & il avoit attiré le Mantouan dans son parti. De sorte qu'il n'y eut presque que Padoue qui demeurât fidele aux Florentins. C'est ce qui les enga-

gagea à créer un Decemvirat, & à lever de nouvelles troupes pour resister aux forces du Duc, L'Empereur Wenceslas fut déposé cette année & *Robert de Baviere* fut mis en sa place. Les Florentins jugerent à propos de lui demander du secours contre Galeasse, & de l'inviter à reprendre des Villes que ce Duc avoit usurpées sur l'Empire, & que son Prédecesseur n'avoit pas été en droit d'aliener, lui offrant d'ailleurs autant d'argent qu'il voudroit. Robert n'avoit garde de refuser une alliance dont il pouvoit tirer de si grands avantages. Il vint donc l'année suivante avec quinze mille hommes en Italie *. A son arrivée il campa dans le Bressan où François Carrare le vint joindre avec trois mille chevaux Florentins †. 1400.

L'Empereur Robert vient au secours des Florentins contre Galeasse, & est battu.

Le Duc voyant de si terribles préparatifs, leva promptement une armée de quinze mille hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie, & l'envoya contre

* Il en avoit promis vingt mille.

† On compta d'abord à Robert deux cens mille écus d'or qui furent amassez en une nuit à Florence toute épuisée qu'elle paroissoit par des guerres continuelles, & on lui en promit deux cens mille autres quatre mois après.

tre Robert. Quoiqu'elle fût inferieure à celle des Allemands joints aux Italiens, elle fut pourtant victorieuse dès le premier choc. Les Allemands marchants sans ordre & sans discipline furent envelopez par un Corps de troupes Milanoises, & repoussez dans leur Camp avec grande perte. Un coup si imprévu jetta tellement l'épouvante dans l'armée Allemande que si le Duc avoit eu là toutes ses troupes il ne seroit pas resté un Soldat à Robert. Depuis cette defaite on pensa moins au combat qu'à la retraite: l'Electeur de Cologne & le Duc d'Autriche abandonnerent l'Empereur pour s'en aller chez eux avec leur monde; l'Empereur de son côté, se voyant affoibli par la desertion de ces Princes, se retira dans le Trentin d'où François Carrare le fit revenir avec cinq mille hommes seulement. Son retour remit un peu les Florentins déja fort consternez de sa defaite. Ils l'envoyerent prier de demeurer en Italie pour tenir en bride le Duc que sa victoire avoit rendu plus fier & plus entreprenant que jamais. Mais les demandes excessives que faisoit Robert mirent les Florentins dans de nouveaux em-

embarras. Il exigeoit d'eux des ſommes exorbitantes, & il ne vouloit point demeurer en Italie ſi on ne faiſoit une alliance avec le Pape & avec les Venitiens. Les Florentins promirent l'un & l'autre. Cependant l'Empereur content 1402. d'avoir paſſé l'hyver à Padoue avec ſes p. 144. troupes, s'en retourna au Printems de l'année ſuivante.

Galeaſſe ſe rend maître de Bologne. p. 145. 150.

Galeaſſe ſe trouvant plus en état d'agir par la retraite de l'Empereur tenta de détacher les Venitiens du parti des Florentins, & envoya des Ambaſſadeurs à Veniſe dans cette vuë. Ils n'oublierent rien pour leur rendre cette République ſuſpecte; Mais il trouva dans les Venitiens plus de fidelité & de fermeté qu'il ne s'attendoit. Il alla enſuite attaquer Bologne qui par précaution avoit recherché l'alliance des Florentins. Comme il étoit ſuperieur en force il s'en rendit maître après un combat opiniâtre & y fit bâtir une forteresſe. Cette victoire fut très-funeſte aux 1402. Florentins; pluſieurs de leurs voiſins p. 150. s'en étant prevalus pour les abandonner & même pour les attaquer en divers endroits. Dans cette extremité ils s'adreſſerent à Boniface IX. ſur qui Galeaſſe

avoit

avoit usurpé plusieurs villes comme Perouse & Boulogne. Ce Duc ne méditoit rien moins que l'Empire de l'Italie. Il avoit déja fait faire une couronne & tous les autres ornemens Royaux qu'il tenoit tout prêts à *Marignan* où il avoit fait bâtir une maison de plaisance; Mais une mort inopinée délivra les Florentins de leurs allarmes & convainquit Galéasse de la vanité des esperances humaines *. Il partagea ses Etats entre ses trois fils. Il donna le Milanois, Boulogne, Sienne, Perouse & Assise à Jean Marie l'aîné avec le titre de Duc; Pavie, Verone, Vicence avec quelques petites Villes à Philippe Marie; & Pise à Gabriel son fils naturel qu'il avoit legitimé †. L'Historien represente Galeasse comme un Prince magnanime, liberal, d'une magnificence Royale, amateur des Savans & des grands hommes, mais d'une ambition dé-

Mort de Jean Galeasse, Jean Marie son fils aîné prend sa place.

* Il mourut de la peste au mois de Septembre de 1402. âgé de 55. ans. p 153.

† Voyez là-dessus une Lettre que Lucio Collucio Salutato Chancelier de Florence en écrivit au Roi de France. *Balux. Mistel.* T IV. p. 516. Ce Collucio étoit un des grands hommes de son tems, soit par son savoir, soit par sa prudence & sa valeur.

démesurée & dont la fidelité n'avoit point d'autre regle que ses interêts. Dès que la mort de Galeasse fut annoncée à Florence, on en fit pendant plusieurs jours de grandes rejouïssances, on donna des jeux & des spectacles publics. Cependant les Ambassadeurs de Florence ignorant cette mort avoient fait alliance avec le Pape qui devoit fournir cinq mille hommes & les Florentins six, pour lui aider à recouvrer ses places. Il avoit déja envoyé *Thomacel* son frere dans le Perousin où par le secours des Florentins & des bannis de Perouse il avoit déja repris plusieurs places. Et même s'il eût eu plus de vigueur & de courage il auroit pu prendre la Capitale. Mais le Duc Jean Marie y ayant envoyé trois mille hommes il eut une telle frayeur qu'il se retira honteusement à Todi.

Les Florentins font alliance avec le Pape.

Cependant les Florentins n'étoient pas sans inquietude & sans occupation. La Cavalerie Milanoise, qui étoit restée à Sienne & à Pise, faisoit des courses perpetuelles dans leur païs, comme de leur côté ils en faisoient avec beaucoup de succès. Dans la crainte que cette petite guerre n'en allumât une

plus

plus grande, on créa des Décemvirs, & on resolut de transporter la guerre de Toscane dans la Romagne dont Galeasse avoit usurpé la plus grande partie. Pour cet effet Boniface envoya Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache * dans le Bolonois † avec une bonne armée pour assieger Boulogne. Charles Malatesta l'un des plus grands Capitaines de son tems commandoit cette armée. Etant arrivé près de Boulogne, après avoir fait des courses dans le Parmesan, le Légat ne jugea pas à propos qu'on se hâtât de mettre le siège devant cette ville, parce qu'il esperoit l'avoir par trahison. En attendant il fit marcher l'armée du côté de Milan où il trouva au dedans & au dehors des brouilleries favorables à ses desseins. Il y avoit dans Milan deux violentes factions qui donnerent occasion à plusieurs Villes de se soûlever contre le Duc, comme Cremone, Plaisance, Bresse, Bergame. Dans cette fâcheuse situation Jean Marie ne se croyant pas en état de soûtenir une guer-

Les Florentins portent la guerre dans la Romagne.

1403. p. 156.

Jean Marie fait la paix avec le Pape à l'insu des Florentins.

* C'est celui qui depuis fut Pape sous le nom de Jean XXIII.

† La Boulogne faisoit autrefois partie de la Romagne.

guerre contre le Pape, fit la paix avec lui en rendant les places de l'Etat Ecclesiastique. On n'eut aucun égard aux Florentins dans ce Traité & même il se fit à leur insû. En même tems Bologne & Perouse se rendirent au Legat.

Les Florentins se plaignirent au Pape de ce que, contre les conventions, on avoit traité avec le Duc de Milan, non seulement sans leur en faire aucune part, mais sans aucun menagement pour leurs interêts. Le Pape qui avoit recouvré ses places ne se mit pas beaucoup en peine de leurs plaintes, ni de sa parole, & rappella son Legat. Cette infidelité de Boniface ne fit pas perdre courage aux Florentins. Profitant de la foiblesse du Duc dont les Etats étoient mis en pieces par la revolte de plusieurs Villes * & par les fureurs des Guelphes & des Gibelins † ils envoyerent douze cens chevaux ravager le Milanois, & four-

Courses des Florentins dans le Milanois.

* Comme Alexandrie de la Paille, Côme, Verceil, Novarre, Pavie, Plaisance & Verone qui rentra sous la domination des Scaligers. p. 159. 160.

† Les bouchers vendoient publiquement au marché la chair des Gibelins.

fournirent du secours à *Petro Rosso* qui s'étoit emparé de Parme.

Mort de Jean Marie. Philippe Marie prend sa place & fait la paix avec les Florentins.

1403. p. 160.

Cependant le Duc Jean Marie fut assassiné, par ses propres domestiques à qui sa Tyrannie étoit devenuë insupportable. On nous représente ce jeune Duc comme un homme cruel jusqu'à la fureur; Il avoit fait empoisonner sa mere, & rempli Milan de massacres. Il exposoit lui-même les objets de sa haine à être déchirez par les chiens. Philippe Marie succeda à son frere & recouvra la plûpart des places que ce dernier avoit perduës. Ayant ensuite fait la paix avec les Florentins, il leur donna le tems de raccommoder leurs affaires. Ils reprirent plusieurs places occupées par des Tyrans, & firent la paix avec les Sienois. *Gabriel Marie*, fils de Galeas, à qui son Pere avoit donné Pise pour son partage, ne pouvant s'y soûtenir la leur vendit deux cens mille écus d'or par le conseil de *Jean Boucicaut* qui commandoit à Genes pour le Roi de France *. Mais cette acquisition fut

* Le Roi de France avoit resolu de prendre Gabriel en sa protection, mais il en fut sans doute detourné par la Lettre de Collutatio dont on vient de parler. *Baluz. ub. supr.*

fut la fource d'une guerre qui dura plus 1404.
d'un an entre la République de Flo- 1405.
rence & celle de Pife. Les Pifans ce- p. 163.
pendant ayant repris la Citadelle de Pi-
fe par la lâcheté de la garnifon Floren-
tine envoyerent à Florence pour traiter
de la paix. Mais leurs propofitions pa-
rurent fi déraifonnables aux Florentins
qu'ils ne penférent plus qu'à la guerre
afin de fe mettre une bonne fois en paifi-
ble poffeffion d'une Ville qui les avoit
fi fouvent traverfez * depuis plufieurs
fiècles, & qui d'ailleurs étoit fi fort à
leur bienfeance pour leur commerce.

Guerre des Florentins avec les Pifans.

Ils envoyerent donc dans le Pifan une armée de douze mille hommes fous le commandement de *Bertold des Urfins* Comte de *Soanne*. Ce Général prit d'abord quelques places avec affez de fuccès. Mais il demeura fix mois au fiège d'une Forterefle (a) dont la prife étoit néceffaire pour avoir Pife. Cette Forterefle fut enfin emportée avec plufieurs places de fes dependances, après un fiège d'environ un an †. La ville de Pi-

(a) Vico.

* Voyez l'Hiftoire de ces hoftilités *Hift. Pog.* p. 176. not.

† Elle fut prife en 1406. p. 173.

Pise étoit alors dechirée par des factio
Quoiqu'après la mort tragique de Ga
bacurta, la plûpart des Guelphes
eussent été chassez, il en restoit enc
suffisamment pour mettre la ville
combustion par l'opposition des Gi
lins. Ils prirent neanmoins les un
les autres la resolution de s'unir p
leur défense commune; les bannis r
trerent dans leur patrie; Mais ils
trouverent mal d'avoir rappellé J
Gambacurta, qui nonobstant la réun
des deux partis fit mourir les prin
paux de la faction Gibeline, & s'em
ra du Gouvernement.

Les Pisans ayant fait inutilement
propositions de paix, il fallut se pré
rer à soûtenir le siège. Ils commen
rent cette guerre sous de malheur
auspices. On leur enleva d'abord
Galere qui venoit de Sicile chargée
grain. Deux de leurs Généraux fur
batus en deux combats consecutifs.
leur coupa les vivres par mer & par t
re afin de les réduire par la famine.
près ces précautions on entreprit
1406. siège dans les formes. Les Pisans as
p. 169. gez par mer & par terre & sans es
rance de pouvoir faire entrer ni seco

ni munitions de bouche furent obligez d'implorer des secours étrangers. Ils envoyerent des Ambassadeurs à Ladislas Roi de Naples pour lui offrir leur Ville, s'il vouloit venir à leur secours. Ce Prince ayant répondu qu'il n'étoit pas disposé à rompre avec les Florentins en faveur de Pise; ils eurent recours au Roi de France, & firent au Duc de Bourgogne Cousin germain de ce Monarque les mêmes offres qu'ils avoient faites à Ladislas. Le Roi de France les accepta & fit aussi-tôt savoir aux Florentins que Pise étant à lui, ils eussent à mettre bas les armes, & à s'abstenir de toute hostilité. Les Florentins répondirent que Pise étoit à eux, qu'ils l'avoient bien payée, que les Pisans n'avoient point été en droit de la vendre, & qu'ils croyoient le Roi trop équitable pour vouloir s'emparer du bien d'autrui. On poussoit cependant le siège avec vigueur, malgré les menaces que faisoit l'Envoyé du Duc de Bourgogne au Général Florentin s'il ne se retiroit de devant la place *.

Ce-

* Cet Envoyé pressant avec trop de hauteur le Général de lever le siège fut jetté dans la riviere d'Arno.

Les Florentins se rendent maîtres de Pise.

Cependant la Ville étoit si pressée la faim qu'on étoit reduit à manger chevaux & les rats. C'est ce qui o gea les Pisans à en faire sortir les fe mes, les vieillards & tout ce qui ét incapable de porter les armes, mais Florentins les y firent rentrer. En la famine & la mortalité contraignir Gambacurta à promettre de se ren sous des conditions qui lui furent avantageuses, les Florentins aim mieux être maîtres de la Ville encore assez bon état que de la posseder rui comme elle l'auroit été en peu de te

Les Florentins s'unissent avec les Sienois contre Ladislas Roi de Sicile. 1408. p. 178.

(a) A la reserve de deux.

Cette conquête ayant rendu les F rentins redoutables à leurs Voisins, jouirent pendant deux ans d'une p fonde paix. Elle fut troublée par G goire XII. à cette occasion. Ce P ne voulant pas tenir la parole qu'il av donnée de ceder le Pontificat, s'il é necessaire pour la paix de l'Eglise, abandonné de ses Cardinaux (a) qu lerent à Pise, où ils furent joints pa plûpart des Cardinaux de Benoît X son concurrent, pour y tenir un Con le. Gregoire XII. étoit alors à L ques dont les passages étoient si b gardez qu'il ne pouvoit en sortir. P

s'en tirer il rechercha l'amitié de Ladislas Roi de Naples qui comme lui avoit interêt à empêcher qu'il ne se tînt un Concile Général parce qu'il craignoit d'y être dépouillé de son Royaume en faveur de Louïs d'Anjou. Ladislas * fit donc demander passage aux Florentins pour aller tirer Gregoire XII. de Lucques qui y souffroit une espece de captivité, les amusant de l'espoir d'une alliance qui leur seroit avantageuse. Les Florentins répondirent qu'ils lui envervoient des Ambassadeurs pour mieux savoir ses intentions. Quand ils furent arrivez à Rome le Roi voulut d'abord exiger des Florentins qu'ils fissent sortir les Cardinaux de Pise & qu'ils ne souffrissent pas qu'on y tînt un Concile, & leur proposa de faire alliance avec lui; Les Florentins refuserent l'un & l'autre parce qu'ils voyoient bien qu'une des conditions seroit que le Pape gardât les places de l'Etat Ecclesiastique qu'il possedoit, & que d'ailleurs ils esperoient de trouver leur compte à la tenue du Concile. Ladislas irrité de ce refus les me-

* Il étoit alors maître de Rome & de plusieurs places de l'Eglise.

menaça d'envoyer huit mille hommes mettre tout à feu & à sang dans le Florentin. Il leur tint parole. Il alla lui-même avec une armée dans le Sienois pour être plus à portée de fondre sur eux. Les Florentins de leur côté envoyerent à Sienne pour affermir les Sienois dans leur amitié & leur offrir du secours contre Ladislas, qui étoit déja fort près de leur Capitale. Ayant trouvé les Sienois dans les dispositions où ils les souhaitoient, les Ambassadeurs de l'une & de l'autre République allerent trouver Ladislas pour lui demander la paix. Ils le rencontrerent à *Acquapendente* sur la *Paglia* dans le Sienois, mais ils n'en tirerent d'autre réponse, sinon qu'il étoit venu non comme ennemi, mais comme ami, pour regler certaines choses qui regardoient la paix de l'Italie, & qu'il leur envoyeroit ses Ambassadeurs pour leur expliquer plus amplement ses intentions. Les Ambassadeurs de Florence & de Sienne s'en retournerent bien persuadez qu'il ne vouloit que les amuser par une réponse si vague, & qu'il ne proposoit de leur envoyer separement des Ambassadeurs qu'afin de les
p. 183. diviser pour se rendre maître des uns & des autres.

En

En effet l'Ambaſſadeur qui alla à Sienne fit tout ce qu'il put pour détacher les Siennois des Florentins en rappellant toutes les inimitiez paſſées, & en leur donnant mille ombrages pour l'avenir. Les Sienois répondirent avec beaucoup de fermeté qu'il ſeroit également indigne & du Roi d'attaquer des gens qui n'avoient jamais recherché que ſon amitié, & d'eux de manquer de foi à leurs Voiſins & Alliez. Celui qui alla à Florence tint un autre langage; Il ſe plaignit entre autres 1. Que par le ſecours des Florentins, les exilez de Perouſe incommodoient tellement la Marche d'Ancone qu'il lui étoit impoſſible de lever les impôts que le Pape lui avoit cedez *. 2. Que les Florentins s'étoient unis avec le Legat de Bologne ſon ennemi †. 3. Qu'ils avoient accordé la Ville de Piſe aux Cardinaux pour y tenir un Concile contre Gregoire XII. qui étoit le Pape légiti-

1409. p. 184.

* Le Pape avoit donné à Ladiſlas ſix mille écus d'or à prendre ſur la Marche d'Ancone pour l'engager dans ſon parti contre le Concile de Piſe.

† Balthaſar Coſſa Cardinal de S. Euſtache.

time *. Enfin il leur proposa de faire alliance avec le Roi. Après avoir refuté ces plaintes ou plûtot ces chicanes, les Florentins répondirent qu'il ne leur étoit pas permis de traiter avec personne que du consentement de leurs Alliez, beaucoup moins encore de le faire avec un Prince qui exerçoit des hostilitez dans le païs de leurs amis. Qu'il n'avoit donc qu'à se retirer avec son armée & qu'alors ils seroient tout disposés à traiter avec lui sous des conditions raisonnables.

Ladislas s'en retourne à Naples après avoir pillé le Florentin. 1409. p. 188.

Ladislas en fureur de cette réponse s'approcha de Sienne pour tâcher d'exciter quelque sedition dans la ville. Mais n'y voyant aucune disposition il s'alla jetter dans le Florentin. Il mit le siege devant Arezzo, & en fut repoussé honteusement. Il s'avança de là dans le territoire de Cortone (a); mais desesperant de prendre cette place, il se contenta de piller la campagne avec tant de fureur †, que les habitans d'ailleurs las de la domination de leur Commandant ou

(a) A cinq milles d'Arezzo.

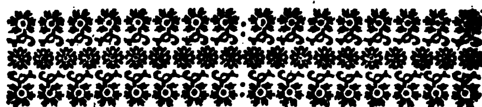
* Pierre de Lune étoit son concurrent sous le nom de Benoît XIII.

† On l'appelloit à cause de cela le Roi *Gâte-champ*, *Guastagrano*.

ou plûtot de leur Tyran se rendirent à discretion. Il s'empara ensuite de Perouse où il fut reçu avec beaucoup de joye, & ayant laissé une partie de son armée pour garder les places qu'il avoit conquises il s'en retourna à Naples.



HIS-



HISTOIRE DE FLORENCE.

LIVRE SECOND.

Concile de Pise, où Ladislas est déposé.

PEndant que ces choses se passoient Gregoire XII. & Benoît XIII. furent déposez au Concile de Pise, & Alexandre V. * fut élu Pape & reconnu de toute la Chrétienté horsmis des Rois d'Arragon & de Castille, qui tenoient pour Benoît XIII. Ladislas avoit bien prevû que ce Concile lui seroit fatal. Il y fut dépouillé de son Royaume, en faveur de Louïs d'Anjou son competiteur.

* Pierre Philargi de *Candia* Bourg du Milanois, Cardinal des douze Apôtres.

teur. Ce dernier pour se maintenir contre Ladislas fit alliance avec les Sienois, avec le Legat de Bologne, & avec les Florentins par le secours desquels Ladislas fut chassé de Rome & de tout l'Etat Ecclesiastique. Pendant ce tems-là mourut Alexandre V. à Bologne, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par le Legat qui lui succeda au Pontificat * sous le nom de Jean XXIII. On ne pouvoit faire une élection plus desagreable à Ladislas. Jean XXIII. étoit son mortel ennemi, & soûtenoit Louïs d'Anjou de tout son pouvoir. Comme d'ailleurs il redoutoit les forces des Florentins, il rechercha leur alliance, leur offrant de les dedommager des pertes † qu'ils avoient faites sur la mer de Genes, & de leur rendre Cortone. La Ville fut fort partagée sur ces propositions qui paroissoient suspectes aux plus éclairez. Cependant comme on étoit las de tant de guerres consecutives la paix fut acceptée, à condition qu'elle ne porteroit aucun préjudice ni au Pape,

Ladislas est chassé de Rome. 1410. p. 191.

Les Florentins font la paix avec Ladislas.

* Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache.

† Ils y avoient perdu soixante mille écus d'or.

pe, ni à Louïs d'Anjou *, non plus qu'à leurs autres Alliez, & que Ladislas n'entreprendroit rien contre Rome, ni contre l'Etat Ecclesiastique.

Les deux Rois cependant chercherent l'occasion de décider leurs prétentions par les armes. Louïs campa à *Ceperano* † sur les confins de l'Etat Ecclesiastique, & Ladislas à Ponte Corvo ‡, les deux armées n'étant separées
1411. que par la riviere de Garighan. Les
p. 193. troupes du Pape qui tenoit pour Louïs ayant passé la riviere, attaquerent Ladislas qui fut vaincu & mis en fuite après un long & furieux combat. L'affaire étoit entierement décidée pour Louïs, si les Généraux du Pape (a) avoient voulu profiter de leur victoire. Mais comme ils ne demandoient qu'à prolonger la guerre ils aimerent mieux s'amuser à piller que de poursuivre l'ennemi ⊥. Le Pape voyant bien que ses Gé-

Il est vaincu par les troupes de Louïs d'Anjou & par celles du Pape.

(a) Sforce & Paul des Ursins.

* Il étoit à Prato dans le Florentin.

† Autrement Fregelles aux extremités de la Campanie.

‡ Bourg de la Terre de Labour sur le Gariglian.

⊥ Ladislas disoit lui-même que le premier jour il auroit pu perdre & la vie & le Royaume; le second son Royaume, mais non la vie; mais que le troisième il ne perdroit ni l'un ni l'autre.

Généraux ne vouloient pas pousser à bout Ladislas, prit la résolution de faire la paix avec lui en lui laissant le Royaume de Naples & de Sicile. Mais cette paix ne dura pas long tems. Ladislas dès l'année suivante entra triomphant dans Rome, & en chassa le Pape qui se retira au Fauxbourg de Florence, n'osant pas entrer dans la Ville où Ladislas avoit des partisans *.

La premiere chose que fit Ladislas dès qu'il fut Maître de Rome, fut d'y dépouiller les Marchands Florentins qui y negocioient malgré la parole qu'il avoit donnée à ces Marchands de les prendre sous sa protection. Nonobstant cette perfidie, les Florentins ne laisserent pas d'accepter le renouvellement d'alliance qu'il leur proposa, pour les endormir. Mais la mort qui le surprit à Naples ne lui laissa pas le tems de jouïr de cette supercherie. Ce fut une grande délivrance pour toute l'Italie & en particulier pour Florence qui depuis ce tems-

Ladislas rompt la paix qu'il avoit faite avec le Pape, & se rend maître de Rome.

Sa mort. 1414. p. 196.

* L'Histoire dit que Jean XXIII. ne fut pas fâché d'apprendre que Ladislas étoit au voisinage de Rome, afin d'avoir un prétexte de ne pas tenir la parole qu'il avoit donnée d'aller au Concile de Constance p. 194.

tems-là vécut en paix pendant plu années.

Philippe Marie fait alliance avec les Florentins & la viole bientôt.

Cependant Philippe Marie D Milan appuyé par le Pape Martin qui avoit été élu au Concile de (tance, après l'abdication de Gre XII. & la deposition de Benoît & de Jean XXIII. †. recouvra sieurs places qu'on avoit enlevées pere & à son frere. Mais il ne v pas borner là ses conquêtes. Il e prit celle de Genes à la faveur des tions qui divisoient cette Ville. comme il craignoit qu'elle ne fû

1419. courue par les Florentins il resol
p. 202. renouveller alliance avec eux. C les Florentins accepterent à cond qu'il n'avanceroit point dans la T ne ni dans le païs de Modene au de *Pontremole* ‡, ni vers Boulogn dela du fleuve *Crustulo* ⊥ & qu'il n

* C'étoit le Cardinal Otton de Colonn en 1417.

† M. Recanati se trompe fort quand il dit que Jean XXIII. abdiqua volontairement.

‡ Place aux confins des Etats de Genes Parme. Elle étoit autrefois du Duché de depuis elle a été à la Toscane.

⊥ Il prend sa source d'une Fontaine du Apennin & tombe dans le Pô du côté de Bo

roit point d'alliance à leur préjudice. Après ce Traité il s'avança vers Genes, qui fatiguée de guerres inteſtines aima mieux ſe rendre à un étranger que de perir par les mains de ſes propres Citoyens. 1422. ibid.

Martin V. au retour du Concile de Conſtance étoit allé paſſer plusieurs mois * à Florence. Cette Ville enorgueillie d'une proſperité de quelques années témoigna un profond mépris pour le Pape & ſouffroit même que les enfans l'inſultaſſent dans les ruës †. Ce qui l'offenſa le plus c'eſt que les Florentins tenoient le parti du Général *Braccio* qui par leur ſecours lui avoit enlevé plusieurs Villes ‡. Pour ſe vanger il engagea le Duc de Milan à rompre le Traité qu'il avoit fait avec les Florentins, & à ſe joindre au Legat de Bologne contre leurs conventions. Il fit encore diverſes infractions qu'il ſeroit trop long de rapporter en détail.

Mépris des Florentins pour Martin V.

Le Duc de Milan rompt avec les Florentins.

1423. p. 204. Aret. ibid. 260.

Les

* Leonard Aretin dit deux ans. *Rer. Italic. Hiſt.* p. 259.

† Ils chantoient, *le Pape Martin ne vaut pas un quadrain.* Leonard Aretin *ubi ſupr.*

‡ Il fit enſuite la paix avec ce Général par l'entremiſe des Florentins & s'en alla à Rome.

Embarras des Florentins au sujet de la Ville de Forli.

(a) Dans la Romagne.

p. 204.

Les Florentins se trouverent encore dans un nouvel embarras par un petit incident qui devint dans la suite une affaire importante. *Forli* (a) Ville de l'Etat Ecclesiastique avoit été occupée par *George Ordelafe* qui la gouvernoit en Souverain. George étant venu à mourir laissa cette Ville entre les mains d'un fils en bas âge & de sa veuve, nommée *Lucrece*, fille du Prince d'Imola *. Celle-ci ne se fiant pas aux habitans de Forli à cause de *Catherine* sa belle-sœur, qui lui en disputoit le Gouvernement, s'étoit mise sous la protection des Florentins. Catherine de son côté se mit sous celle du Duc, qui ne demandant pas mieux qu'une si belle occasion de se rendre maître de Forli, envoya des troupes dans le Boulonnois pour être plus à portée de s'en emparer. Les Florentins surpris d'une démarche si suspecte écrivirent au Légat de Bologne pour le prier de faire retirer ces troupes que le Duc ne pouvoit avoir fait avancer jusques là sans violer le Traité de paix & sans quelque mauvais dessein. Cepen-

p. 206.

pen-

* Aussi Ville de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne.

pendant ceux qui étoient dans le parti de Catherine se revolterent contre Lucrece, la mirent en prison *, & firent entrer les troupes du Duc dans Forli. Les Florentins resolus de se vanger de cette infraction envoyerent six cens chevaux à Forlimpopoli † où Lucrece s'étoit refugiée; & écrivirent au Duc de rappeller ses troupes & de rendre la Ville à Lucrece. Il le promit à condition qu'on pourvoiroit à la fureté de ceux qui lui avoient livré la place. Les Florentins cependant envoyerent à Martin V. lui faire des plaintes du Duc & de son Légat, & lui offrir du secours pour reprendre Forli comme étant de l'Etat de l'Eglise. Le Pape qui avoit le cœur ulceré contre les Florentins, & qui favorisoit le Duc, s'excusa d'entrer dans cette affaire sur ce qu'il étoit occupé contre Braccio, qui, comme on l'a dit, lui retenoit plusieurs Villes. Il rappella neanmoins son Légat de Bologne ‡ & envoya en sa place *Gabriel Con-*

* Elle en échappa & se retira à quelques lieues de là.

† C'étoit autrefois une Ville Episcopale. Aujourd'hui ce n'est qu'un petit Bourg de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne.

‡ Alphonse Cardinal de S. Eustache.

Condolmerio Cardinal de Sienne *. Le
p. 209. Prince de Ferrare, au nom de qui le Duc
210. de Milan avoit fait tout ce manege †, prétendant que Forli lui devoit appartenir, proposa aux Florentins que s'ils vouloient l'assister de leurs troupes pour s'en mettre en possession il engageroit le Duc de retirer sa Cavalerie de leur voisinage. Les Florentins rejetterent une proposition qui les engageoit à une infidélité envers leur pupille (a).

(a) Fils de Lucrece.

Les Florentins ne gardent plus de mesures avec le Duc de Milan.

Pendant que le Duc rompoit sourdement la paix avec les Florentins il leur faisoit proposer en public les moyens de l'affermir. Les Florentins de leur côté écoutoient ces propositions, moins par opinion de sa bonne foi que pour n'avoir pas à se reprocher une rupture ouverte. Ils lui envoyerent donc des Ambassadeurs à sa requisition pour traiter avec lui une alliance dont le Pape & les Venitiens seroient les arbitres, comme il fai-

* Il succeda à Martin dans le Pontificat sous le nom d'Eugene IV. & fut favorable aux Florentins. p. 213.

† Le Duc pour s'excuser d'infraction disoit tantôt que c'étoit au nom du Ferrarois, tantôt que c'étoit au nom du Pape qu'il avoit envoyé ses troupes.

faisoit mine de l'avoir projetté. Quand ils furent arrivez à Lodi (a), le Duc leur défendit d'approcher plus près de Milan & d'attendre là ses Ambassadeurs, sous prétexte qu'il y avoit quelque indice de peste à Florence. Mais les Ambassadeurs répondirent avec vigueur qu'ils n'avoient pas ordre de s'addresser à d'autres qu'au Duc lui-même, qu'ils n'apportoient pas la peste mais la paix, & que si on ne vouloit pas y entendre, il falloit décider leurs démelez par les armes. S'en étant retournez sans réponse à Florence on y prit la resolution de ne plus garder de mesures avec le Duc. Ce qu'ils faisoient avec d'autant plus de confiance que Braccio leur avoit promis trois mille chevaux de renfort.

(a) A vingt milles de Milan.

Martin V. craignant que le Duc ne pût soutenir tout le poids de cette guerre, envoya *Antonio Lusco* * à Milan pour engager Philippe à renouveller la paix avec les Florentins. Le Prince de Ferrare de son côté les fit assurer que le Duc desiroit sincerement la paix, & que s'ils vouloient envoyer des Minis-tres

Le Pape refuse de s'unir aux Florentins.

* Secretaire du Pape, & Collegue de Pogge, qui en parle souvent dans ses Oeuvres.

tres pour en traiter, elle pourroit se conclure à la satisfaction des uns & des autres. Mais le Duc persistant à demander la sûreté de ceux qui l'avoient mis en possession de Forli, & les Florentins prétendant qu'il falloit remettre l'affaire à la discretion de Lucrece & de son fils; on se retira sans convenir de rien. Cependant les troupes du Duc faisoient des courses dans la Romagne & y avoient même pris la ville d'Imola par trahison. C'est ce qui engagea les Florentins à députer de nouveau au Pape pour le porter à réprimer les entreprises du Duc & à reprendre les places qu'il lui venoit d'enlever; Mais ils n'en purent tirer d'autre réponse que celle qu'il leur avoit faite la premiere fois. Il rappella même son Légat *, à la sollicitation du Duc parce que ce Légat craignant pour Bologne après la prise de Forli & d'Imola avoit traité secretement avec les Florentins.

p. 213. 214.

Charles Malatesta

Les Florentins voyant l'inutilité de leurs tentatives pour la paix mirent Char-

* Il envoya pour Légat à Bologne Louïs Alaman Savoyard, Archevêque d'Arles, qui fut depuis Cardinal.

Charles Malatesta à la tête de leur armée avec ordre d'aller camper près de Forli pour observer si par le moyen de quelque sedition excitée dans la Ville il ne pourroit pas s'en rendre maître. Comme ils avoient aussi dessein d'enlever Genes au Duc de Milan avec le secours des exilez de cette République, ils firent entrer dans le port de Genes vingt-quatre Galeres commandées par *Henri Alphonse* frere du Roi d'Arragon dans l'esperance qu'il arriveroit quelque tumulte dans la Ville en faveur des Citoyens bannis. Mais la haine inveterée des Genois pour les Catalans * empêcha le succès de cette entreprise qui n'aboutit qu'à faire des courses sur mer tout le reste de l'été.

Général Florentin assiége Forli, où il est batu & pris prisonnier.

p. 215. 216.

Charles Malatesta assiegeoit cependant la Ville de Forli où le Duc avoit envoyé un renfort de quatre mille hommes sous le commandement d'*Ange de Pergola* †. Ce Général assiegea en passant la Ville de Zagonora dont Lucrece avoit donné le commandement au Com-

1424. p. 217.

* Voyez les raisons de cette inimitié, *Hist. Flor. Pogg.* p. 216. note.

† Petite place entre Sienne & Florence.

Comte d'Alberic ſon allié. Alberic ne ſe ſentant pas en état de ſoûtenir le ſiège demanda du ſecours à Malateſta, qui y vint avec ſon armée pour le faire lever. Malateſta battit d'abord les ennemis, mais au lieu de les pourſuivre il les laiſſa rallier, fut defait dans un ſecond combat, & pris priſonnier avec pluſieurs des Chefs & une grande partie de ſon armée *. Pour ſe relever de cette perte il fallut en lever une nouvelle dont le commandement fut donné à Nicolao Piccinino † qui avoit ſervi en qualité de Colonel ſous Braccio. Ce nouveau Général commença ſa Campagne ſous de mauvais preſages, mais qui pourtant tournerent à l'avantage des Florentins. Il fut envelopé dans la Toſcane par un gros de Païſans & de Mon-

* On a dit de Charles Malateſta que ce fut un des plus grands & un des plus malheureux Capitaines de ſon tems. Il fut mené priſonnier à Philippe Marie qui lui fit un accueil très-favorable, lui donna ſa liberté, le combla de preſens & empêcha qu'Ange de Pergola ne prît Rimini dont Charles étoit Seigneur p. 218.

† Il commandoit ſous le jeune Othon fils du grand Braccio dont on a déja parlé qui avoir été tué dans un combat quelque tems auparavant. p. 219. Voyez auſſi *Philipp. Bergam.* Fol. 373.

Montagnards qui tuerent le jeune *Oddo Braccio* sous qui il commandoit & l'emmenerent lui-même prisonnier à Fayence. Le Gouverneur de cette Ville, qui étoit Milanois *, prit depuis le parti des Florentins par le Conseil de *Piccinino* † & de Malatesta. Piccinino, ayant recouvré sa liberté, fut fait Général en Chef de l'armée des Florentins. Après la mort de Braccio ils envoyerent des Ambassadeurs au Pape pour lui renouveller les instances qu'ils lui avoient faites de reprendre ses places, l'obstacle qu'il avoit allegué étant levé par la mort de ce Général. Ils le prioient en même tems de ne pas favoriser le Duc à leur préjudice, & d'ordonner à son Légat de ne se pas liguer avec lui contre leur République. Cette Ambassade n'ayant pas eu un meilleur succès que les autres, il fallut chercher des amis ailleurs.

Negociations d'alliance entre les Florentins & les Venitiens.

Ils envoyerent aux Venitiens pour leur

* *Guidantonius Manfredus Mediolanensis.* p. 219.

† Ce Général étoit fils d'un Boucher au rapport d'Æneas Sylvius. Comment. in Dict. & Fact. Alph. Regis Lib. I. p. 9. *Piccininum lanionis filium, quasi regem nostra atas venerata est. Des illi rei militaris peritiam. At inter homines, qui vel fugere vel capi, quam mori malunt.*

leur représenter de quelle conséquence étoient pour eux-mêmes les entreprises d'un Prince ambitieux qui ne respiroit que l'Empire d'Italie. Les Venitiens ayant envoyé des Ambassadeurs au Mi-
1424. p. 223. lanois à leur sollicitation, ils n'en tirerent que des réponses vagues & ambigues. Les Florentins envoyerent en même tems des Ambassadeurs à l'Empereur Sigismond pour lui exposer les violences & les infidélitez du Duc à leur égard, & l'inviter à venir se faire couronner en Italie, lui offrant pour cela de l'argent & des troupes.

Les Florentins sont batus.

Pendant toutes ces negociations Ange de Pergola ravageoit la Toscane & la Romagne & y prenoit plusieurs places importantes. Cette année se passa en diverses escarmouches, où l'avantage fut assez balancé pendant longtems. Mais enfin les Florentins succomberent, moins par le nombre que par une embuscade qui leur fut dressée près de Fayence où ils furent défaits en bataille rangée.

Piccinino quitte le service des Florentins, pour

L'année suivante ne fut pas plus heureuse. Au bruit de la défaite des Florentins plusieurs Villes embrasserent le parti de Philippe. Piccinino leur Gé-
né-

néral se rangea lui-même sous les enseignes du Milanois attiré par ses promesses & rebuté par le peu de bonne foi qu'il trouvoit dans les Decemvirs de Florence. Dans cette extremité il fallut encore avoir une fois recours au Pape pour le prier de se rendre arbitre de la paix. Ils envoyerent aussi aux Venitiens qui ouvrant enfin les yeux à leurs propres interêts écouterent leurs propositions. Rien ne les y détermina davantage que l'arrivée de François de Carmagnole * à Venise. Ce Général avoit quitté le service du Duc de Milan pour passer dans celui des Venitiens. Comme il avoit reçu plusieurs mecontentemens de Philippe qui même l'avoit voulu faire empoisonner à Trevise †, il ne manqua pas l'occasion de s'en venger, en animant les Venitiens contre lui comme contre leur plus mortel ennemi. Ils firent donc déclarer au Duc qu'ils étoient resolus à lui faire la guerre,

entrer dans celui du Duc de Milan.
1425.
p. 224.
p. 226. 228.

Les Venitiens traitent avec les Florentins, à la sollicitation de Carmagnole.

* Voyez l'Histoire de ce Général dans Philippe de Bergame. De Porcher il devint le plus grand Général de son tems. Bergam. 372. 373. Pogg. 229.

† Autrement Trevigni, Ville de l'Etat de Venise.

re, s'il ne desarmoit & s'il ne se contenoit dans ses frontieres qu'il avoit beaucoup étendues par leur secours. Pendant ce tems la paix se conclut entre les Venitiens & les Florentins, auxquels se joignirent *Amedée* * Duc de Savoye; & la République de Sienne. Les Florentins donnerent le commandement de leurs troupes à *Nicolas de Tolentin*; & les Venitiens celui des leurs à Carmagnole.

Carmagnole assiege Bresse, & la prend. 1426.

Ce dernier commença la Campagne par une entreprise considerable. Ce fut l'attaque de la Ville de Bresse place très-bien fortifiée. Une partie de cette Ville étoit occupée par les Guelphes, & l'autre par les Gibelins. Ce fut à la faveur des premiers que Carmagnole y entra pendant la nuit avec une partie de son armée, & que s'étant rendu maître du quartier des Guelphes il s'y fortifia si bien qu'on ne put l'en chasser. D'autre côté pour donner de l'occupation au Duc, le Prince de Ferrare ravageoit le Parmesan. Si l'attaque fut des plus vigoureuses, la défense ne le fut

* Il fut depuis élu Pape au Concile de Basle sous le nom de Felix V.

fut pas moins. Enfin la place fut emportée après un siège de huit mois. Cette conquête étoit difficile à garder, parce que Philippe empêchoit de toutes parts qu'on ne fît entrer des vivres dans la Ville. On prétend même qu'elle auroit pû facilement être reprise, sans la division des Généraux, qui donna le tems à Carmagnole de prendre quantité de places dans le Bressan, & autour du Lac de *Garde* d'où il faisoit entrer des munitions de bouche à Bresse. De leur côté les Florentins, n'étant plus inquietez par les troupes Milanoises, eurent le tems de recouvrer plusieurs de leurs places, & de reparer une partie de leurs pertes.

Le Pape negotie la paix entre le Milanois & les Florentins.

Le Pape avoit prolongé la guerre autant qu'il avoit pû dans l'esperance que les Florentins se rendroient à lui, en haine du Duc de Milan, & fatiguez de la guerre; Mais quand il vit l'inferiorité du Duc de Milan, il écrivit aux uns & aux autres pour les exhorter à s'accommoder. Les y trouvant disposez il envoya le Cardinal de S. Croix *, Evêque

* Nicolas Albergoti: voyez son Oraison funebre dans les Oeuvres de Pogge p. 261. & sa Vie dans la premiere partie de cet Ouvrage, p. 68.

que de Bologne, aux Venitiens pour les rendre arbitres de cette paix. Ce Prelat alla aussi à Milan, où ayant trouvé le Duc disposé à une reconciliation, il assembla à Ferrare les Ambassadeurs de chaque parti ; & y conclut une paix solemnelle. Bresse, Cremone, & Bergame que les Florentins possedoient avant la guerre furent cedées aux Venitiens, avec leurs territoires, & le Duc de Savoye garda ce qu'il avoit conquis. Le Duc de Milan à la sollicitation du Cardinal avoit acquiescé aux conditions de la paix ; mais il parut par la suite qu'il ne l'avoit fait que malgré lui, & de mauvaise foi. En effet ; lorsque Carmagnole alla de la part des Venitiens prendre possession des Villes qui leur étoient tombées en partage, il n'y en eut aucune qui lui en voulût donner les Clefs. Le Légat s'en étant retourné à Rome fort irrité de la perfidie du Duc, ce dernier recommença la guerre tout de nouveau. Il prit à sa Solde les troupes que les Venitiens avoient congediées, & les détacha contre le Païs de Mantoue, qu'elles ravagerent impitoyablement.

Le Milanois recommence la guerre contre les Venitiens & les Florentins.

Les Venitiens & les Florentins obligez

gez à reprendre les armes, leverent en diligence une nouvelle armée, & envoyerent saccager le Milanois. Le Duc de son côté faisoit mettre tout à feu & à sang dans le Bressan. Il avoit d'ailleurs sur le Pô, une Flote qui s'empara de plusieurs places maritimes & entr'autres, de Cazal *. Ces conquêtes furent arrêtées par la valeur de François Bembo qui commandoit la Flote Venitienne. Cet Amiral obligea les ennemis à lever le siège de devant Versel †, ouvrit les passages du Pô qu'ils avoient fermez, & donna la chasse à la Flotte Milanoise. Carmagnole de son côté résolut d'assieger Cremone afin d'être plus à portée de reprendre les places du Bressan. Après avoir emporté la Forteresse de *Binasco* sur l'Oglio pour faciliter le transport des vivres, des munitions de guerre & de toutes les choses necessaires à un siège; il alla camper sur le bord du Pô à six milles de Cremone. Ces progrès obligerent le Duc à sortir enfin pour la premiere fois de sa retrai-

Carmagnole assiege Cremone inutilement.

* Cazal maggiore dans le Cremonois.

† Place forte sur le Pô, dans le Duché de Modene.

traite *, où il avoit été renfermé jusqu'alors, ne faisant la guerre que par ses Généraux †. Il résolut de marcher vers Cremone, & campa avec une armée de vingt mille hommes de bonnes troupes, à trois milles de l'armée Venitienne. Le combat fut long & la victoire si bien disputée, qu'elle ne demeura à personne; les armées furent obligées de se retirer par pure lassitude.

Bataille sanglante entre le Milanois & les Venitiens.

Cependant le Duc de Savoye, & le Marquis de Montferrat profitoient de l'absence de Philippe pour piller jusques aux portes de Milan. C'est ce qui l'obligea à retourner dans son païs avec le peu de troupes qui lui restoit. Carmagnole d'autre côté desesperant de prendre Cremone, attaqua Cazal, avec le secours de la Flotte Venitienne. François Sforce ayant inutilement poursuivi l'armée des Venitiens s'en alla reprendre Binasco. Mais s'étant aussi-tôt retiré dans le Camp, Carmagnole reprit cette place & fit jetter la Garnison dans

* Il étoit retiré dans une ville appellée *Abbiat.* p. 245.

† On ne remarque pas non plus que ses Prédecesseurs ayent agi par eux-mêmes dans ces guerres.

dans le fleuve ayant appris que Sforce en avoit usé de même. De là Carmagnole alla mettre le siège devant Cazal dont la Garnison se rendit sans défense à l'insu de son Commandant. Après plusieurs hostilitez on en vint à un combat décisif, où les Venitiens remporterent une victoire si complette qu'on ne doutoit point que si Carmagnole eût voulu la poursuivre, le Duc n'eût été entierement depouillé de ses Etats. Mais ce Général, dont la fidélité commençoit à chanceler, fit tant par ses lenteurs affectées qu'il donna le tems à Philippe de rétablir son armée. Au lieu de prendre Cremone & d'aller droit à Milan, comme il le pouvoit alors, il amusa ses troupes aux places du Bressan, & à des courses qui ne servoient qu'à les fatiguer, sans incommoder beaucoup l'ennemi.

Carmagnole prend Cazal, il bat les troupes Milanoises.

p. 249.

Le Duc commençoit à se défier de ses forces; il n'avoit pû lever assez de monde pour resister à tant d'ennemis; la plûpart de ses meilleurs Généraux étoient morts; les secours qu'il pouvoit avoir d'ailleurs ne venoient que lentement. Toutes ces raisons lui firent rechercher sécretement l'entremise du

Le Pape negocie la paix entre le Milanois, les Venitiens & les Florentins.

Pape pour faire la paix. Les Florentins d'autre côté las de faire la guerre au profit des autres & commençant à se défier de Carmagnole, n'étoient pas non plus éloignez de s'accommoder. Le Cardinal de Sainte Croix fut donc encore envoyé par le Pape à Ferrare où se rendirent les Ambassadeurs de chaque
1428. parti. La Paix fut concluë à condition
p. 252. que le Duc rendroit aux Florentins ce qu'il avoit à eux, & que Bresse & le Bressan demeureroient aux Venitiens avec ce qu'ils avoient pris dans le Cremonois, aussi bien que Bergame, & tout son territoire jusques à la riviere d'Adde.

Guerres de Lucques avec les Florentins.

Il n'eût tenu qu'aux Florentins de joüir des avantages de cette paix en demeurant en repos. Mais des brouillons qui ne cherchoient qu'à pêcher en eau trouble les engagerent dans une nouvelle guerre à cette occasion. Les Lucquois avoient été d'abord neutres dans cette guerre. Les Florentins avoient même fait quelques demarches
p. 237. pour les engager dans leur parti en donnant de l'emploi au fils de *Paul de Guinis* qui regentoit alors à Lucques. Ce Roitelet jugeant que le Duc de Milan se-

feroit fuperieur, rejetta les offres des Florentins, & envoya du fecours à Philippe dans l'efperance d'affermir fa domination par un fi puiffant appui. Les Florentins & les Venitiens en furent fi indignez qu'ils ne voulurent pas que les Lucquois fuffent compris dans la paix qui fe fit enfuite. Après la paix *Nicolao Forte-Braccio* * Colonel dans les troupes de Florence, foit de fon propre mouvement, foit animé par le peuple Florentin, fe mit à la tête de quelques troupes licentiées pour aller ravager le païs de Lucques. Paul de Guinis fe voyant ainfi attaqué à l'improvifte, envoya des Deputez pour en faire des plaintes aux Florentins, & leur demander leur amitié, ou qu'au moins ils ne donnaffent point de fecours au Colonel, fuppofant qu'il n'agiffoit pas par leurs ordres. Les Florentins répondirent qu'ils n'avoient point d'engagement avec eux, n'ayant pas été compris dans la paix, que le Colonel les avoit attaquez de fon propre mouvement, mais qu'ils n'étoient pas d'humeur

* Il étoit neveu du grand Braccio dont on a parlé ailleurs.

meur à s'attirer pour l'amour d'eux l'inimitié d'un homme armé & qui d'ailleurs étoit de leurs amis. Le Lucquois comprenant le ſens de cette réponſe envoya inutilement implorer le ſecours du Milanois & des Venitiens. Cependant le Colonel faiſant de grands progrès dans le Lucquois, écrivit aux Florentins qu'il ne tiendroit qu'à eux de ſe rendre maîtres de Lucques, s'ils vouloient lui envoyer quelque ſecours. Le Duc de Milan de ſon côté, ſoit pour gagner davantage leur amitié, ſoit pour les engager dans une nouvelle guerre, leur offrit de la Cavalerie & les autres ſecours dont ils auroient beſoin. Si les Florentins avoient des raiſons plauſibles pour entreprendre cette guerre, il y en avoit de plus fortes encore de vivre en paix avec une République à qui celle de Florence avoit de grandes obligations & qui ne s'étoit attiré la guerre par aucune hoſtilité *. Après
1429. avoir long-tems balancé ces raiſons on
p. 266. ſe détermina pour la guerre.

* On ne pouvoit pas imputer l'entrepriſe de Paul de Guinis à la République qui le regardoit elle-même comme un Tyran.

On écrivit auſſi tôt à Nicolas Forte-Braccio de faire par autorité publique une guerre qu'il avoit faite juſqu'alors de ſon propre mouvement, & on lui envoya de la Cavalerie & de l'Infanterie pour le ſoutenir. Les Florentins envoyerent en même tems des Ambaſſadeurs au Pape, au Duc de Milan, aux Venitiens & à leurs Alliez pour leur rendre raiſon de cette entrepriſe. Le Duc de Milan fut le ſeul qui la loua & qui offrit de la favoriſer. Le Lucquois deſtitué de forces & de ſecours pour ſe tenir contre un ſi puiſſant ennemi, tâcha d'engager dans ſon parti les Sienois à qui Florence étoit déja fort ſuſpecte. Avant que de ſe déclarer, les Sienois envoyerent aux Florentins pour les détourner de cette guerre en leur repréſentant que peut-être pourroient-ils être contraints à ſecourir Lucques. Les Florentins répondirent qu'ils avoient eu de bonnes raiſons de faire la guerre à Paul de Guinis parce qu'il avoit ſecouru le Duc de Milan *. D'ailleurs ils

Les Florentins envoyent des Ambaſſadeurs au Pape & à leurs alliez pour leur expoſer les raiſons de cette guerre.

Les Sienois ſe joignent à ceux de Lucques contre les Florentins.

* Voyez l'Apologie de cette Guerre dans la quatrième Lettre du cinquième Livre des Lettres d'Aretin.

ils témoignerent vouloir garder inviolablement l'alliance qu'ils avoient faite avec les Sienois; Ces derniers envoyerent aussi à Venise pour engager les Venitiens à se rendre Médiateurs entre Lucques & Florence & pour savoir s'ils voudroient secourir Sienne en cas qu'elle fût attaquée par les Florentins. La réponse des Venitiens fut qu'étant alliez des Florentins ils ne pouvoient pas promettre du secours contre eux aux Sienois. Quoique les Florentins eussent promis aux Sienois de ne point rompre avec eux, & que les Venitiens leur eussent refusé du secours en cas d'attaque, néanmoins gagnez par l'argent & par les promesses des Lucquois ils prirent la
1430. resolution de leur envoyer du secours
p. 268. dont ils donnerent le commandement à *Antonio Petruccio* ennemi particulier des Florentins. Ce Général passa le reste de cette année à lever des troupes & à chercher des amis. Il fit si bien auprès du Duc de Milan qu'il l'engagea à envoyer secretement deux mille chevaux à Lucques sous le commandement de François Sforce. Les Lucquois & les Sienois prirent ces troupes à leur solde afin qu'il ne parût pas que le Duc vou-

voulût rompre avec les Florentins. Avant que ce ſecours fût arrivé les Généraux Florentins avoient mis le ſiège devant Lucques & l'auroit aiſément emportée ſans leur negligence & leur ſécurité cauſée par le mépris qu'ils faiſoient de l'ennemi. Ceux de Lucques s'étant apperçus du peu d'ordre qu'il y avoit parmi les aſſiegez firent une ſortie ſi à propos qu'ils mirent en fuite un des Généraux Florentins. La défaite auroit été entiere ſi l'autre Général étant venu à ſon ſecours n'eût fait rentrer les aſſiegez dans la ville. Les deux Généraux deſeſperant du ſuccès du ſiège réſolurent d'attaquer la ville d'une autre maniere par le conſeil d'un des habiles Ingenieurs de ce tems-là (a), en y faiſant déborder les eaux de la riviere de *Serchia* dont elle eſt baignée par le moyen d'un grand foſſé & de pluſieurs ruiſſeaux qui ſe rendoient dans la place par divers endroits. Mais les aſſiegez rendirent cette tentative inutile en élevant vis-à-vis, des terraſſes & des digues qui repouſſoient l'eau du côté des aſſiégeants. Ils en furent tellement incommodez qu'il falut abandonner le ſiège. Les Lucquois ſortis de la ville,

(a) Philippo Brunellefco.

 rui-

ruinerent les travaux de l'armée Florentine, reprirent plusieurs de leurs places & allerent ravager le Florentin.

Le Duc de Milan donne secretement du secours à Lucques.

Pendant ce tems-là les Ambassadeurs de Venise & de Florence étoient à Milan pour empêcher le Duc de rien entreprendre en faveur de Lucques. Ce Prince inconstant & dissimulé promit aux Florentins & aux Venitiens de demeurer ferme dans l'alliance qu'il avoit faite avec eux & pour les en mieux persuader il fit mine de congedier les Officiers qu'il avoit encore à ses gages. Il engagea secretement le Général François Sforce à lui demander la permission d'aller dans le Royaume de Naples contre le Roi Alphonse qui se disposoit à faire la guerre au Milanois. Ce Général pour mieux jouer son rôle après avoir reçu du Duc une bonne somme d'argent pour lever du monde, s'en alla à Parme où feignant d'attendre ses gens, il engagea les Officiers que le Duc avoit fait semblant de congedier à le suivre sous prétexte de la guerre de Naples. Quand il eut assemblé une assez bonne armée, au lieu de prendre le chemin de Naples il prit celui de Lucques. (a) Un autre Général fort ennemi des Flo-

(a) *Antonio Pontadereo.*

Florentins, avoit déja pris les devants avec huit cens chevaux du Duc & s'étoit emparé de la plûpart des Forts que Forte-Braccio avoit pris sur les Lucquois. Nicolas Forte-Braccio étant venu à la rencontre de Sforce pour lui livrer combat, le batit & reprit aisément ce que les Florentins avoient de places dans l'Etat de Lucques. Cependant François Sforce rebuté de l'avarice & de l'ingratitude de Paul de Guinis qui lui avoit refusé de l'argent, sollicité d'ailleurs par les Florentins à l'abandonner, se joignit par la permission du Duc avec les Sienois pour se defaire de lui. Il y avoit d'ailleurs dans l'armée Florentine des gens qui par des Lettres supposées animoient François Sforce & Paul de Guinis l'un contre l'autre en leur faisant à tous deux de fausses confidences. Ce qui fit resoudre François Sforce de concert avec les Sienois à porter ceux de Lucques à se revolter contre Paul de Guinis comme contre un Tyran. L'intrigue réussit à souhait. Petruccio Général Sienois entra avec des Soldats dans la Forteresse sous prétexte de quelque négociation, prit le

Paul de Guinis, Gouverneur de Lucques, en est chassé par les Sienois.

Tyran dans son lit & le fit conduire à Milan.

Les Florentins remettent le siège devant Lucques. p. 274.

Les Lucquois ayant recouvré leur liberté envoyerent à Florence pour demander la paix à cette République. Mais les Florentins la leur refuserent avec beaucoup de fierté, se flattant de pouvoir aisément se rendre Maîtres de Lucques par la retraite de François Sforce. Ils allerent donc assieger cette Ville qui pressée par la famine n'auroit pas pu resister long-tems sans les intrigues du Duc de Milan. Afin de n'être pas accusé d'infidélité il engagea sourdement les Genois à prendre Lucques en leur protection, & à envoyer une Ambassade aux Florentins pour les porter à lever le siège de devant une Ville qui leur étoit alliée. Les Ambassadeurs de Genes furent reçus avec beaucoup de hauteur par les Florentins. On les traita d'esclaves du Duc de Milan, & pour toute réponse on leur demanda s'ils avoient eu ordre de leur Maître de faire cette démarche. Ils se retirerent fort irritez, menaçant de faire connoître bientôt s'ils étoient esclaves ou libres. En effet aussi-tôt après leur retour les Genois

Les Genois secourent Lucques.

nois

nois envoyerent Nicolao Piccinino Général du Duc de Milan au secours de Lucques.

Les Venitiens cependant apprenant les infractions du Duc envoyerent des Ambassadeurs à Milan pour lui en faire leurs plaintes. Il répondit avec son artifice ordinaire qu'il n'avoit point de part au secours que les Genois avoient envoyé à Lucques, & que bien qu'ils fussent sous sa domination ils avoient pourtant selon leurs conventions la liberté d'assister leurs amis, comme personne ne pouvoit non plus empêcher les Venitiens de secourir les Florentins. Quoique cette réponse ne satisfît pas les Venitiens, ils firent semblant de s'en contenter jusqu'à la premiere occasion d'en témoigner leur ressentiment. Cependant les Florentins continuoient le siège de Lucques avec tant d'incommodité, à cause de la rigueur de la saison *, que la plûpart désertoient. Piccinino d'autre côté qui étoit campé sur les bords de la Serchia attendoit l'occasion de pouvoir passer la riviere pour secourir la place. Les Florentins eux-mêmes

mes

* C'étoit au cœur de l'hyver.

Piccinino fait lever le siège de Lucques & bat les Florentins.

(a) Carafer,

mes la lui fournirent. Piccinino avoit ſur le bord de la riviere des bêtes de ſomme chargées de bled qu'il deſtinoit aux aſſiegez extremement preſſez de la faim. Un des Officiers (a) Florentins qui connoiſſoit tous les endroits gueables paſſa la riviere amorcé par l'eſperance de ce butin. Piccinino ſans perdre de tems ayant fait paſſer toute ſa Cavalerie par le même endroit attaqua l'armée Florentine qui étoit en deſordre, la battit dos & ventre, mit en fuite tous les Officiers, & fit lever le siège*. On n'attribua pas tant cette deroute à la ſurpriſe qu'à la diſcorde des Généraux qui ſacrifierent l'armée à leurs jalouſies particulieres. Les fuiards qui s'étoient retirez à Piſe y répandirent une ſi grande conſternation, que ſi Piccinino y fût allé ſur le champ, il auroit pu ſe rendre Maître de la Ville ſans coup ferir, & piller de là tout le Florentin. C'étoit l'avis des Genois, mais ce Général n'en ayant point d'ordre du Duc de Milan ſe contenta de pourvoir à la ſureté de Lucques & de la garantir d'un nouveau siège.

Ce

* Le Général de cette armée s'appelloit *Guidantonio Feretrano*, Comte d'Urbin. p. 276.

Ce desastre ne fit pas perdre courage aux Florentins qui donnerent tous les ordres necessaires pour lever une nouvelle armée. Cependant comme ils avoient lieu de craindre que les Sienois ne donnassent du secours à Lucques, ils leur envoyerent des Ambassadeurs pour tâcher de les en détourner. Mais les Sienois s'étoient déja liguez avec Philippe, avec les Genois, & avec Louïs Prince de Piombino * qui par les conseils de Martin V. s'étoit détaché des Florentins ses Tuteurs & ses bienfaiteurs. La mort de ce Pape qui étoit ennemi des Florentins étant arrivée dans ces entrefaites releva beaucoup leurs esperances, comme d'autre côté les Venitiens furent fort encouragez par l'élection d'Eugene IV. leur compatriote. En effet il ne fut pas plutôt sur le siège Pontifical qu'il déclara qu'il regarderoit comme ses ennemis ceux qui troubleroient la paix de l'Italie. Il envoya même le Légat de Bologne à Sienne dont il avoit été Evêque, pour détourner les Sienois de prendre les armes. Ce-

Mort de Martin V. & élection d'Eugene IV.

* Piombino est une Principauté entre le Pisan & le Sienois sur la côte de Toscane.

Les Florentins recommencent le siège de Lucques par le secours du Pape.

Cependant il accorda aux Florentins un ſecours de mille chevaux * qui les mit en état de recommencer le ſiège de Lucques pendant que les Genois infeſtoient le port de Piſe.

Les Florentins renouvellent alliance avec les Venitiens.

Comme le Duc de Milan ne reſpiroit toujours que la guerre malgré l'inclination que le Pape témoignoit pour la paix, les Florentins renouvellerent alliance avec les Venitiens, & s'aſſocierent le *Prince de Montferrat* & *Roland Pallavicin*. Ils ordonnerent en même tems à Carmagnole de porter la guerre dans le Milanois avec l'armée qu'il avoit dans le Breſſan; mais ce Général ſurpris dans une embuſcade par les troupes du Tolentin & de François Sforce, fut mis en deroute & contraint à ſe retirer du côté de Cremone avec le reſte de ſon armée. Piccinino d'un autre côté laiſſant les places qu'il avoit conquiſes dans l'Etat de Lucques s'alla jetter dans le Piſan pour porter la terreur chez les Florentins. De là il alla camper aux environs de Volterra † où il prit

Carmagnole eſt battu par le Milanois.

* Ils étoient commandez par Michelet Cutiniola.

† Ville de la Toſcane dans le Piſan.

prit plusieurs places, pendant que les Sienois faisoient des courses dans la Toscane.

Cependant Carmagnole pressoit vivement le siège de Cremone, & les troupes du Duc étoient fort affoiblies par la desertion de Nicolas Tolentin, qui avoit pris parti chez les Florentins. Il fallut donc rappeller Piccinino de la Toscane pour venir au secours du Milanois. Jamais la Fortune ne se montra plus riante aux Florentins. Les Venitiens leurs Alliez avoient une grosse armée sur pied, & une belle Flotte en mer. D'autre côté *Alberic* Comte de *Cuni* que les Sienois avoient envoyé contre la Toscane, fut battu par *Michelet*, & ensuite rappellé par Philippe à qui il étoit extremement suspect. Cette prosperité fut néanmoins troublée par la desertion d'un de leurs Généraux (a) qui s'empara de *Città di Castello* *, & par la trahison de Carmagnole qui laissa battre par trois fois la Flotte Venitienne faute de la venir secourir. Jamais combats ne furent plus opiniâtres ni plus san-

Il assiege Cremone.

(a) Forte-Braccio.

* Ville de l'Etat de l'Eglise au couchant de la Toscane.

sanglans que les deux qui se donner pendant deux jours consecutifs. soixante vaisseaux qu'avoient les Ve tiens il n'en échapa que cinq, tou reste tomba entre les mains de l'en mi. On en conduisit trente des p grands à Pavie où Philippe se repais avec plaisir d'un spectacle d'autant p agréable que les Venitiens lui étoi de beaucoup superieurs & en nom & dans l'art de la Marine.

La Flotte Venitienne est battuë.

Les Venitiens sans perdre cour équippent en diligence une nouv Flotte qu'ils envoyent contre les G nois pour se venger du secours qu avoient donné au Duc sur le Pô. Ce Flotte ne fut pas plutôt à portée qu'e livra combat à celle de Genes que co mandoit François Spinola. La vict re fut long-tems disputée, mais elle déclara enfin pour les Venitiens, sur to par le secours des vaisseaux Florent Cependant le Général Michelet ag soit avec succès dans la Toscane. Il prit pour les Florentins plusieurs pla de Volterra & du Pisan sur le cher de Florence, pendant qu'un autre leurs Généraux faisoit des courses leurs Voisins aux environs de Lucqu

La Flotte de Genes est battuë par celle des Venitiens.

Il n'en étoit pas de même dans le Milanois. Le perfide Carmagnole laissoit échaper toutes les occasions d'y avancer les affaires des Venitiens. Il eût infailliblement pris Cremone, s'il eût voulu faire avancer son armée pour soûtenir les Soldats Venitiens qui en avoient déja escaladé une partie. D'autre côté Piccinino Général Milanois, après avoir pillé le Montferrat allié des Florentins, prit aux Venitiens quelques places sur le Pô à la barbe de Carmagnole qui ne daigna pas les secourir. Les Venitiens furent long-tems obligez de dissimuler ces trahisons de peur qu'il ne leur fit encore plus de mal. Enfin on tint contre lui un Conseil de deux cens personnes qui délibererent pendant huit mois avec un secret admirable sur la peine qui lui devoit être infligée. Quand la resolution fut prise on le manda à Venise sous prétexte de negocier la paix. Dès qu'il fut proche de la Ville la Noblesse alla au devant de lui & le conduisit en pompe au Palais du Duc. Toute la journée se passa en complimens & en honnêtetez reciproques. Mais le soir quand ceux qui l'accompagnoient se furent retirez, on le mit en prison

Perfidie de Carmagnole & son supplice.

1432. p. 292.

où on lui donna la queſtion, & ayant été convaincu par ſes propres Lettres & par la depoſition des Miniſtres de ſes perfidies il eut la tête coupée dans la place publique. Ainſi perit un des plus grands Généraux de ſon tems.

On avoit commencé à traiter de la paix, mais le ſupplice de Carmagnole fit prendre aux Venitiens la reſolution de continuer la guerre. On en donna la conduite au Duc de Mantoüe & à deux ou trois Senateurs. La maladie de Piccinino, qui avoit été bleſſé d'une flêche empoiſonnée, recula beaucoup les affaires du Duc, les Venitiens s'en étant prévalus pour recouvrer les places que Carmagnole avoit laiſſé prendre. On n'agiſſoit pas avec moins de ſuccès dans le Florentin. Le Général Tolentin, qui étoit rentré dans le ſervice de Florence, s'étant joint à Michelet ils reprirent dans le Piſan & dans le Sienois les places qu'ils y avoient perdues. Ils allerent enſuite attaquer du côté de Volterra un gros corps de Cavalerie que Philippe y avoit envoyé pour ſe jetter dans le Florentin. Cette armée fut défaite en bataille rangée.

Les Milanois batus près de Volterra.

L'Empereur Sigiſmond arriva cette an-

L'Empe-

année en Italie pour se faire couronner à Rome selon la coûtume de ce tems-là. La présence de ce Prince donna pendant quelque tems de l'inquietude aux Florentins qu'il n'aimoit pas. Sollicité par le Duc de Milan & par les Sienois il laissoit faire des courses dans le Florentin aux Hongrois, aux Bohemiens & aux Allemands qu'il avoit amenez avec lui, mais ils furent dissipez sans peine par les Florentins. Après que l'Empereur eut quitté le voisinage de Lucques, les Florentins allerent mettre tout à feu & à sang dans le Sienois, pendant que les Venitiens faisoient dans le Milanois des conquêtes qui obligerent le Duc à rechercher la paix par l'entremise du Ferrarois. Elle fut concluë à Ferrare d'une maniere avantageuse pour les Florentins. Cependant le Duc de Milan incapable de vivre en repos enleva au Pape toute la Marche d'Ancone, feignant d'en avoir ordre du Concile de Basle. Dans ce même tems les Romains s'étant revoltez contre Eugene IV. à la sollicitation du Duc, il fut obligé de s'enfuir de Rome deguisé en Benedictin, & se retira à Florence. De là il alla à Bologne & à Ferrare où il

reur Sigismond arrive en Italie & inquiete les Florentins. 1432. p. 295.

Le Duc de Milan fait la paix avec les Florentins. 1433. p. 301.

Le Pape chassé de Rome fuit à Florence.

vouloit tenir un Concile contre celui de Basle, mais la peste l'obligea de le transferer à Florence où il invita les Grecs pour travailler à leur union avec l'Eglise Latine. Pendant ce tems Bologne s'étant soulevée contre le Duc, le Pape y envoya ses troupes avec celles des Venitiens & des Florentins pour la recouvrer. Ces derniers dans cette occasion furent battus par le Général Piccinino. Le Général Tolentin fut emmené prisonnier à Milan après s'être défendu vaillamment. La République de Genes lasse de la domination Tyrannique du Duc avoit aussi secoué le joug. Le Duc, après avoir fait des efforts inutiles pour la recouvrer, envoya Piccinino contre les Florentins sans avoir aucun égard à une paix qui ne faisoit que d'être concluë. Ce Général pour mieux couvrir son jeu faisoit semblant d'avoir quitté le parti de Philippe, & d'aller dans le Royaume de Naples au secours d'Alphonse, sur lequel le Duc de Milan avoit remporté une victoire par le secours des Génois. Mais François Sforce que les Florentins avoient fait venir garda si bien tous les passages de l'Arno

Concile de Florence.

Les Florentins battus devant Bologne.

Le Duc de Milan viole la paix avec les Florentins. 1436. p. 304.

no * que Piccinino defefperant d'en approcher fe retira du côté de Lucques, où il paffa l'hyver fort mal à fon aife. L'année fuivante il alla à Parme afin d'y rétablir fon armée qui avoit beaucoup fouffert, & d'y faire provifion de vivres pour fecourir Lucques. Cette Ville étoit fi vivement preffée par les Florentins qu'elle alloit fe rendre lorfque Piccinino arriva dans le Lucquois. Cependant comme il ne pût approcher de la Ville il alla mettre le fiège devant *Barga* † où il fut entierement defait après un combat fort opiniâtre.

1437.

Piccinino battu devant Barga.

Cependant le Duc de Milan avoit remporté plufieurs avantages confiderables fur les Venitiens. Piccinino leur avoit enlevé plufieurs places dans le Bergamasque & il tenoit le fiège devant la capitale de ce Païs ‡. C'eft ce qui obligea les Florentins à envoyer François Sforce à leur fecours. Il alla fe pof-

Siège de Bergame.

* Riviere de la Tofcane qui baigne la Ville de Florence.

† Petite Ville du Florentin fur la riviere de Serchio.

‡ Bergame, Ville de l'Etat de Venife à quelques milles de Milan.

poster à Reggio * afin d'être à portée de piller le Parmesan, & d'obliger Piccinino à lever le siège de Bergame comme il fit. Le siège de cette place étant levé, Sforce revint à Lucques, pour en empêcher l'approche à Piccinino. Mais comme il manquoit de monde, & sur tout de Cavalerie, les Venitiens lui envoyerent cinq cens chevaux pour le mettre en état de mieux resister à l'ennemi.

Le siège de Bergame est levé.

Il y a une chose remarquable dans ces guerres d'Italie; C'est qu'on ne pouvoit jamais compter sur la fidélité des Généraux, parce que dès le moindre mécontentement ils se livroient au plus offrant, & trahissoient indignement leurs Maîtres. On l'a vu dans *Augut*, dans *Piccinino*, dans *Rodolphe Varane*, dans *Carmagnole*, & dans *François Sforce*, qui, comme on l'a dit, avoit quitté le Duc de Milan pour servir les Florentins. Il étoit alors actuellement à la Solde des Venitiens, mais comme ils refusoient de le payer, parce qu'il n'avoit pas voulu passer le Pô sous prétexte de

* *Regium Lepidum*, Ville de la Lombardie entre Parme & Modene.

de quelque convention avec le Duc, ils alienerent tellement l'esprit de ce Général qu'il pensoit à reprendre les interêts de son premier Maître. On prétend même que les Venitiens lui avoient déja donné son congé. Comme la perte d'un tel Général étoit d'une fâcheuse importance, sur tout s'il prenoit le parti du Milanois, les Florentins envoyerent le Grand *Cosme de Medicis* à Venise, où il étoit fort consideré *, pour tâcher de reconcilier Sforce avec les Venitiens. N'ayant pas réussi dans cette Ambassade il s'en alla à Ferrare où Eugene IV. ténoit son Concile.

François Sforce quitte le parti des Venitiens.

Quoique les Florentins & les Venitiens fussent alliez, il ne laissoit pas pourtant de survenir entre eux bien des sujets de méfiance. Jaloux de l'aggrandissement les uns des autres ils se traversoient sans cesse tout autant qu'ils pouvoient le faire sans blesser les bienseances de leur confédération. Les Venitiens

Les Florentins font la paix avec le Milanois.

* Il avoit été relégué pendant trois ans de Florence à Venise où il s'étoit acquis l'amitié de cette République. Voyez la Lettre de consolation que lui en écrit Pogge, & celle qu'il lui écrivit pour le feliciter de son rappel. Elles ne sont point dattées. *Pogg. Op.* p. 312. 339.

tiens avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour engager Sforce à quitter Lucques, sous prétexte de les secourir, de peur que les Florentins ne se rendissent maîtres de cette Ville. Ces derniers de leur côté n'avoient pû se résoudre qu'à la derniere extremité à envoyer ce Général à leur secours. Les Florentins d'ailleurs étoient las de faire des guerres au profit de leurs voisins sans rien acquerir pour eux-mêmes. La conquête de Lucques pour laquelle ils avoient fait tant de préparatifs, de dépenses, & de pertes leur avoit manqué par les intrigues des Venitiens. Piccinino étoit dans la Romagne Florentine où il avoit pris * *Oriolo*, & d'où il se proposoit de passer en Toscane. Dans cette situation ils ne crurent pas devoir rejetter les propositions de paix qui leur furent faites par l'entremise de Sforce après sa réconciliation avec le Duc de Milan sous des conditions fort avantageuses. Les Lucquois furent renfermez dans cette paix; Le Duc d'ailleurs ayant retiré ses troupes du voisinage de la Tos-

ca-

* Petite Ville de l'État de l'Eglise entre Fayence & Modene.

cane, la tranquillité y paroiſſoit entierement rétablie. Mais l'inconſtance & l'infidelité ordinaire du Duc de Milan trompa de ſi belles eſperances, comme on le verra bientôt.

Piccinino ayant quitté la Toſcane alla faire des conquêtes ailleurs. Il prit *Ravenne*, *Forli*, *Imola*, *Bologne*, contre la parole qu'il avoit donnée au Pape de le rendre maître de cette derniere Ville. Pendant qu'il faiſoit ces acquiſitions, & qu'il ravageoit tout le Cremonois, le Duc de Mantoue quitta le parti des Venitiens qu'il accuſoit de l'avoir voulu empoiſonner, & ſe rangea dans celui du Duc de Milan. Gatta qui fut mis en la place du Duc de Mantouë enlevoit à Piccinino toutes ſes conquêtes au delà du Pô. Mais ce dernier étant allé repaſſer le Pô à grandes journées reprit d'abord Cazal qui appartenoit alors aux Venitiens. S'étant joint au Duc de Mantouë, ils allerent dans le Breſſan où la crainte de perdre leur moiſſon obligea la plûpart des Villes à ſe rendre. Cependant Gatta s'étoit avancé du côté de Breſſe où il étoit à craindre qu'il n'arrivât quelque revolte par les factions des Guelphes & des

Hostilitez du Milanois contre les Venitiens. p. 312. 314.

Gibelins. Mais *Francisco* * *Barbaro* qui y commandoit pour les Venitiens, fit si bien par sa prudence, par sa fermeté, & par son Eloquence, qu'il engagea les deux partis à s'unir pour leur commune défense. Comme de leur côté Piccinino & le Duc de Mantouë faisoient de grands progrès dans le Veronois, Gatta resolut de les aller attaquer. Le combat dura tout le jour & ne fut interrompu que par la nuit sans qu'on pût savoir de quel côté avoit été l'avantage. Cependant les Venitiens mirent sur le Pô une Flotte de cent soixante vaisseaux pour entrer dans le Mantouan, & obliger le Duc à venir défendre son propre païs. Ils en donnerent le commandement à *Pierre de Lorete* qui avoit battu la Flotte Genoise.

1439. p. 316.

Combat entre les Milanois & les Venitiens.

Comme Piccinino se disposoit à former le siège de Verone pour faciliter celui de Bresse, Gatta ayant mis bonne garnison dans cette derniere place alla par des chemins impraticables au secours de Verone, & fit quitter à Piccinino le dessein de l'attaquer. Le Mila-

* On en a parlé dans la premiere Partie de cet Ouvrage, pag. 76.

lanois profitant de l'absence de Gatta, alla mettre le siège devant Bresse. Les assiegez firent d'abord une sortie qui mit de ce côté-là les assiegeants en deroute, après en avoir fait un grand carnage. Piccinino outré de les voir rentrer victorieux dans leur Ville, pressa le siège avec une telle vigueur que les Citoyens desesperant de leur salut parloient déja de capituler; Mais *Francisco Barbaro* releva tellement leur courage par ses discours, par sa valeur, & par sa bonne conduite, que tout le monde promit de perir plutôt sous les ruines de la Ville que de la rendre. Il posta du monde dans tous les lieux exposez à quelque insulte; Ceux dont la fidélité pouvoit être suspecte, il les mit adroitement dans les endroits de la Ville où il n'y avoit point à craindre de trahison. Il prenoit d'ailleurs un soin particulier des malades, & faisoit enterrer les morts aux dépens du Public. Il se donna pendant plusieurs jours divers combats sanglants entre les assiegeants & les assiegez qui se battoient de dessus les ruines de leurs tours & de leurs murailles. Les femmes

Siège de Bresse.

Vaillance des femmes de Bresse.

mes * donnerent dans cette occaſion un exemple extraordinaire de leur courage & de leur amour pour la patrie. Elles prirent toutes les armes, & ſe partageant en diverſes compagnies elles ne ſe battirent pas avec moins de valeur & d'intrepidité que leurs maris. Après avoir eſſuyé mille travaux pendant le jour, on paſſoit la nuit à réparer ce que les ennemis avoient détruit, & à élever des remparts qui tinſſent lieu de murailles. Pour ſurcroît de miſere, la peſte étoit dans la Ville, & on y manquoit d'eau, l'ennemi en ayant détourné le cours. Piccinino voyant l'inutilité de ſes efforts contre des gens qui ne pouvoient être rebutez ni par les travaux, ni par la peſte, ni par la famine, ni par le carnage de leurs Citoyens, réſolut d'entrer dans la Ville avec toute ſon armée par la ruine d'une tour. Après un combat furieux Piccinino fut contraint de ſe retirer avec perte pour aller attaquer la Ville par un autre endroit. Il fut reçu par tout avec tant

* Elles avoient à leur tête une Dame de qualité nommée *Brayda* de la Maiſon des *Avogara. p.* 322.

tant de vigueur de la part des assiegez, que desesperant d'en venir à bout & craignant d'ailleurs la révolte de l'armée lasse d'être la victime de son opiniâtreté, il fallut qu'il levât enfin le siège au mois de Decembre, se contentant de laisser quelque Cavalerie dans les places qu'il avoit prises, afin d'empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Ville. Il prit encore dans cette vuë d'autres precautions qui furent rendues inutiles par la merveilleuse industrie des Vénitiens, qui en coupant & forêts * & montagnes, trouverent moyen de faire transporter sur le Lac de Garde des vaisseaux chargez de grain pour ravitailler Bresse.

Piccinino leve le siège de Bresse.

Quoique cette campagne eût été avantageuse aux Vénitiens ils ne s'endormirent pas pour la suivante. Le Duc de Milan leur étoit superieur en forces, & ils ne doutoient point qu'au printems il ne vînt attaquer *Verone* ou *Vicence*, comme il le fit en effet. C'est ce qui leur fit prendre la résolution d'avoir re-

* Voyez la description de ce transport. *Pogge, Hist. Florent.* p. 327. 328. L'Invention en étoit duë à un Ingenieur de Crete nommé *Jarbole*.

recours aux Florentins, pour faire revenir François Sforce à leur secours & de renouveller leur alliance ensemble; ce qui s'executa par l'entremise d'Eugene IV. Cependant Piccinino resolut d'entreprendre avec le Duc de Mantouë le siège de Verone avant que Sforce pût la secourir. Mais à peine le siège étoit-il formé, que l'arrivée de ce Général l'obligea de se retirer avec son armée, content d'avoir pris des mesures pour lui couper tous les passages de cette place.

Piccinino assiége inutilement Verone.

Sforce après avoir repris sans beaucoup de peine la plûpart des places du Veronois & du Vicentin s'alla camper sur les bords de l'Adige pour être en état de fournir des vivres à Bresse, extremement pressée de la faim, aussi bien que de la peste. Piccinino ne negligeoit rien pour empêcher qu'elle ne fût secouruë. Il batit même une petite Escadre que les Venitiens avoient sur le Lac de Garde pour envoyer des vivres à cette Ville. Mais cette Escadre fut bientôt reparée par la diligence de Sforce qui occupa toutes les places qui environnoient le Lac. Pour s'opposer à ces conquêtes Piccinino s'alla camper

à

à l'extremité du Lac qui regarde le Trentin. Après plusieurs Escarmouches on en vint enfin à un combat décisif où Piccinino fut défait, & mis en fuite *.

Il est battu par les Venitiens.

Le Général Milanois voyant qu'il ne pouvoit tenir contre Sforce, quitta le Lac & s'en alla à Verone dont il se rendit maître par la trahison des habitans. Sforce étoit alors dans le Trentin occupé à reprendre des places qui s'étoient revoltées. Dès qu'il eut appris que Piccinino s'étoit emparé de Verone, il alla en diligence avec son armée pour la recouvrer, traversant avec une fatigue incroyable des montagnes toutes couvertes de neige; son arrivée repandit la joye dans la forteresse qui tenoit encore. Cependant les ennemis sortirent de la Ville pour lui livrer combat. Piccinino fut battu encore une fois, & obligé de se retirer la nuit avec le Duc de Mantouë. Sforce après avoir recouvré Verone s'en retourna sur le Lac de Garde, & y fit équiper une Flot-

Il prend Verone.

Sforce la recouvre, après avoir battu Piccinino.

* Quelques Historiens disent, qu'afin qu'il ne fût pas pris prisonnier un Soldat l'emporta sur ses épaules dans un sac comme si c'eût été des hardes. p. 334.

1440. p. 338. 339. Flotte pour faire entrer dans Bresse munitions de guerre & de bouche. P cinino chassé de tous côtez résolut repasser le Pô pour aller en Tosc dans l'esperance que les Florentins r pelleroient Sforce à leur secours, tout dans une conjoncture où ils er voient grand besoin, ayant un red table ennemi dans la personne de *J Vitelleschi*, Cardinal, Légat de F rence, & favori du Pape.

Perfidie du Cardinal Vitteleschi Légat de Florence à l'égard des Florentins.

Les Florentins avoient donné à Prélat vingt mille écus d'or, à con tion que passant l'Apennin avec troupes il iroit les secourir eux & Venitiens, contre Philippe Marie. M au lieu de faire cet usage de leur arge il l'employa à assieger Foligno *. I Florentins s'en étant plaints au Pa s'attirerent l'indignation du Cardin qui d'ailleurs en vouloit à Franç Sforce parce qu'il l'avoit chassé de Marche d'Ancone. Il traita donc à l' su du Pape avec le Duc de Milan condition qu'il envoyeroit Piccini attaquer Florence, qu'il ne croyoit

* Ville de l'Etat de l'Eglise dans le Duché Spolete. Elle appartenoit aux Florentins.

en état de se défendre; On découvrit par des Lettres interceptées que son dessein étoit de faire mourir Eugene IV. & de se faire élire Pape après avoir dompté les Florentins; mais ces derniers prévinrent ses mauvais desseins. Un jour qu'il étoit sorti de la Ville il fut arrêté & reçut même un coup dont il mourut peu de jours après. Cependant Piccinino entra dans le Florentin avec quantité de proscrits de cette République qui lui servoient de Conseil contre leur Patrie. Les Florentins avoient alors peu de troupes & ils étoient si pressez de la faim que si le Général Milanois avoit voulu profiter de l'occasion qu'il avoit de leur couper les vivres au lieu de s'amuser à piller, il auroit pû se rendre maître de la Ville, sans beaucoup de peine. Mais l'alliance qu'ils firent avec le Pape, aussi bien que les Venitiens, contre le Duc de Milan mit les uns & les autres en état de lui resister.

Ce Cardinal meurt prisonnier.

Les Florentins s'allient avec le Pape contre le Milanois.

La mort de Vitelleschi donna beaucoup d'inquietude à Piccinino parce qu'il avoit compté sur les troupes de ce Cardinal. Il ne se sentoit pas assez fort avec les siennes, & il avoit honte de reculer. Il prit donc le parti d'aller

dans le Casentin * dont une partie étoit occupée par le Comte *François de Poppi*, que les exilez porterent à se revolter contre les Florentins en lui promettant de lui donner tout ce territoire. Pendant que Piccinino s'amusoit à de petites captures, il donna le tems aux Florentins de se renforcer. Les troupes du Pape commandées par *Louis* † Archevêque de Florence, arriverent dans l'Aretin où elles furent jointes par celles des Florentins. D'autre côté François Sforce ayant passé le *Mincio* reprit toutes les places que Piccinino avoit conquises sur les Venitiens & remporta plusieurs avantages sur l'ennemi.

Trahison du Comte de Poppi.

Après la jonction des troupes Florentines & de celles du Pape on résolut de marcher contre Piccinino qui s'étoit rendu maître de Perouse & qui se disposoit à assieger plusieurs autres places. L'armée Florentine campa du côté de *Borgo di San Sepulcro* ‡, où Piccinino la vint joindre à grandes journées. Les ar-

* Petit païs de la Toscane à l'Orient de Florence.

† Louïs Mediarota. Il fut depuis Cardinal.

‡ Ville de la Toscane sur le Tibre à douze lieues de Florence.

armées étant en présence, on se battit long-tems avec un avantage à peu près égal; mais la Cavalerie de Piccinino ayant plié, toute son armée fut defaite, & il prit lui-même la fuite. Ce Général fut si honteux & si mortifié de cette défaite qu'il voulut par deux fois se passer son épée au travers du corps, & il l'auroit fait s'il n'en avoit été empêché par son fils qui ne le quittoit point. Il s'en retourna à Milan où il avoit été rappellé plusieurs fois par le Duc dont les affaires alloient en decadence. Piccinino disoit lui-même que c'en étoit fait de Philippe si les Florentins avoient retenu les Officiers & les Soldats vétérans qu'ils avoient pris prisonniers, au lieu de les renvoyer, comme ils firent. Après cette victoire, l'armée marcha dans le Casentin, & en reprit toutes les places. Le Comte de Poppi fut assiégé dans sa propre ville & obligé de se rendre, trop heureux d'avoir obtenu la vie & la liberté après une si insigne trahison *. Piccinino cependant leva promp-

Piccinino battu par les troupes du Pape & des Florentins, s'en retourne à Milan.

* Ce fut le dernier d'une famille très-noble & très-ancienne qui avoit fleuri en Italie pendant 400. ans. p. 350. 351.

promptement une armée pour t
de relever le Duc des pertes qu
soit tous les jours par les conquê
1441. Sforce. Il entra en campagne
P. 353. commencement de l'annee, enle
l'Oglio plusieurs places aux Veni
pendant que François Sforce d
(a) Dans le Veronois. roit sans rien faire à *Peschiera* (a)
sé par des esperances de paix. Dè
eut appris les progrès inopinez de
cinino il rassembla au plus vîte ses
pes dispersées en diverses villes po
verner.

Le Duc de Milan traite avec Alfonse Roi de Naples.

Pendant ce temps-là le Duc de
lan pour faire diversion traita ave
fonse Roi de Naples pour l'enga
reprendre dans la Pouille plusieur
ces que son Pere y avoit possedée
qui appartenoient alors à Sforce,
rant qu'il viendroit les défendre. A
se n'eut garde de manquer cette
sion; mais Philippe n'en profita
Sforce aima mieux perdre ses pr
Villes que de diminuer ses troupes
les aller secourir. Il marcha ave
armée de vingt cinq mille homr
Cignano * bourg du Bressan où

* A douze milles de Bresse.

Piccinino avec treize mille ſeulement. Quoiqu'il s'y fût ſi bien fortifié qu'on ne pouvoit l'attaquer ſans grand danger, Sforce ne laiſſa pas de lui livrer combat; mais comme il perdoit beaucoup de monde, parce que l'ennemi avoit rendu les chemins impraticables il aima mieux faire une retraite honorable que de hazarder ſon armée, content d'avoir forcé les retranchemens de Piccinino, & de l'avoir réduit à la neceſſité de combattre. Une action de cette vigueur donna une telle reputation à Sforce qu'on ſe rendoit à lui de toutes parts. Il étoit occupé au ſiège d'une place * importante dans le Bergamaſque, lorſqu'ayant reçu la nouvelle d'une treve concluë entre le Duc & les Venitiens, il leva le ſiège & mit bas les armes. Ce fut un grand plaiſir de voir ces deux Généraux s'embraſſer cordialement & ſe féliciter l'un l'autre de leur bravoure, après s'être battus avec tant d'animoſité.

Combat entre les Milanois & les Venitiens.

Belle retraite de Sforce.

* *Martinengo.*

Treve ſuivie de la paix.

La paix ſuivit de près la treve. Chacun rentra en poſſeſſion de ce qu'il avoit perdu, les Genois furent compris dans l'alliance, & François Sforce eut Crémone, le Cremonois & *Pontremo-*

 le *,

François Sforce épouse la fille du Duc de Milan, & est trahi par son beau-pere.

le *, pour la dot de *Blanche* fille du Duc de Milan qu'il épousa aussi-tôt après la paix. Il n'y eut que le Pape qui ne trouva pas son compte à ce Traité quoiqu'il y eût ses Légats; Il se plaignit hautement de ce qu'on ne lui avoit pas rendu Bologne & les autres Villes de la Romagne, & il s'en prenoit à Sforce qui avoit été l'arbitre de cette paix. On prétend neanmoins que Sforce fit ce qu'il put pour faire avoir Bo-
1442. logne à Eugene IV. mais que Philippe
p. 359. qui ne demandoit pas mieux que d'avoir une occasion de brouiller, n'y voulut jamais consentir. Quoiqu'il en soit, Sforce s'en alla avec sa nouvelle épouse dans la Marche d'Ancone dont il possedoit une grande partie, ne s'attendant pas, après une paix si solemnelle, d'y être poursuivi par les intrigues de Philippe son beau-pere.

Ce Duc, à qui son gendre étoit suspect parce qu'il favorisoit les Venitiens, fit
1444. proposer au Pape de l'en chasser, lui offrant pour cela des troupes & de l'argent. Le Pape irrité contre Sforce de ce

* Petite Ville dans la Toscane sur les confins de Genes & de Parme.

ce qu'il n'avoit pas eu Bologne, à ce qu'il prétendoit par la faute de ce Général, n'eut pas de peine à se resoudre à faire éclater son ressentiment. Pour en venir à bout il s'allia avec le Duc, & avec Alfonse Roi de Naples qui craignoit que Sforce ne vînt reprendre les places qui lui avoient été enlevées l'année precedente. Alfonse vint dans la Marche d'Ancone, en chassa Sforce, & la restitua au Pape. Eugene non content de cette acquisition méditoit la guerre contre les Florentins qu'il accusoit d'avoir donné du secours à Sforce contre lui. Il sembloit pourtant qu'ils dussent être quittes de leurs allarmes par la mort d'Eugene IV. arrivée en 1446. & par celle de Philippe Duc de Milan en 1447. mais ils trouverent dans le Roi de Naples un ennemi auquel ils ne s'attendoient pas.

Sforce est chassé de la Marche d'Ancone par le Roi de Naples.

Mort d'Eugene IV. & du Duc de Milan.

Ce Prince qui étoit à Tivoli *, avoit été en suspens après l'élection de Nicolas V. s'il se retireroit, ou s'il pousseroit le projet d'Eugene contre les Florentins. Dans cette situation deux Sie-

Alfonse attaque les Florentins par le Siennois.

1447. p. 60.

* Ville de la Campagne de Rome à seize milles de cette Capitale.

Sienois * mécontens, l'étant allé trouver lui persuaderent d'attaquer Florence par Sienne, dont ils s'engageoient à le rendre maître. Il arriva en même tems que le Général *Simonette* quitta le parti des Florentins pour prendre celui du Roi, ce qui redoubloit ses esperances. Elles furent pourtant vaines; les Sienois lui refuserent l'entrée de leur Ville, laissant seulement à son armée la liberté de prendre des vivres dans le Païs, pour aller ensuite piller le Florentin. Les Florentins se voyant ainsi attaquez à l'improviste prirent toutes les mesures nécessaires pour se défendre. Ils leverent en diligence des troupes pour garder leurs frontieres du côté des Sienois & appellerent à leur secours *Frederic* Comte d'Urbin leur ami & leur allié, qui vint promptement avec mille chevaux & huit cens fantassins. Alfonse ne fit autre chose cette année que de prendre quelques places de peu d'importance sur le Florentin, & se retira en quartier d'hiver à *Piombino* place † que *Re-*

* L'un d'eux étoit Antonio Petruccio, ennemi des Florentins.

† Place maritime entre le Sienois & le Pisan, sous la protection des Florentins.

Renaud des Ursins qui y commandoit 1448.
avoit très-bien munie de toutes choses
par le secours des Florentins qui y a-
voient envoyé des troupes par mer &
par terre. Après avoir passé tout l'été
à ce siège, il fut enfin obligé de le le-
ver, & de s'en retourner à Naples avec
les foibles restes de son armée. L'année 1450.
suivante par l'entremise de Nicolas V. p. 366.
on fit une paix qui ne dura pas long-
tems.

Le Duc de Milan étant mort sans enfans, & les Milanois ayant recouvré leur liberté, ils ne pensoient qu'à vivre en repos, lorsqu'ils furent attaquez par les Venitiens qui jugerent l'occasion favorable pour s'emparer de la Gaule Cisalpine. Ils y avoient déja pris Plaisance & Lodi, par le moyen des Guelphes qui leur livrerent ces villes. Dans cette extremité les Milanois appellerent à leur secours François Sforce qui étoit dans leur voisinage. Ce Général mit d'abord le siège devant Plaisance où les Venitiens avoient mis une forte garnison & fait bâtir deux Citadelles. Il la prit en un seul combat dans lequel il manqua d'être tué parce que son cheval étant tombé sous lui il étoit accablé

Sforce prend Plaisance sur les Venitiens.

de pierres & de fleches. Ensuite ay passé l'Adde il batit & mit en derc l'armée des Vénitiens devant *Caraz gio* *. Après cette victoire il se dis soit à prendre Bresse que les Vénit n'étoient plus en état de secourir. M les Milanois eux-mêmes craignant Sforce devenu trop puissant ne les primât, empêcherent secretement q ne fit cette conquête. La mesint gence s'étant mise entre eux & leur (néral, les Vénitiens en profiterent p traiter avec lui. Ils lui promirent, tre la Ville de Lodi, treize mille é d'or par mois pendant trois ans, & t mille hommes de Cavalerie s'il vou se déclarer contre les Milanois. Sfc toujours inconstant accepta le parti s'étant mis à la tête de ses troupes il la former le siège de Pavie †, espe d'en venir aisément à bout parce cette place étoit déja extremement p sée de la faim. Mais les Venitiens merent mieux se liguer avec les M nois contre Sforce, que de lui la

Sforce reprend le parti des Venitiens. Les Milanois & les Venitiens se liguent contre lui.

* Bourg du Milanois célébre par cette vict

† Pavie Capitale du Pavese à quelques les de Milan.

faire une conquête de cette importance.

Une si puissante Ligue auroit réduit en fumée les projets ambitieux de Sforce sans le secours de *Cosme de Medicis* l'un des plus grands Capitaines, & une des meilleures têtes de son tems. Encouragé par un tel appui, il continua le siège de Pavie & prit enfin cette Ville par composition. Cette conquête le rendit maître de tout le Milanois. Il s'en mit en possession, & prit le nom de Duc de Milan. Les Vénitiens allarmez d'un voisinage si redoutable résolurent de faire alliance avec le Roi de Naples & avec les Florentins, s'ils vouloient y entrer, afin de chasser Sforce, & de joindre le Milanois à leur Etat. Cosme de Medicis qui avoit la principale autorité à Florence, voyant bien que les Vénitiens ne recherchoient l'alliance des Florentins que pour s'aggrandir dans l'occasion à leurs depens fit répondre à l'Ambassadeur de Venise que tout étant en paix il n'étoit pas besoin de faire de nouveaux Traitez. Les Vénitiens irritez de cette réponse firent chasser par un Edit public tous les Florentins de leur Ville, & le Roi d'Arragon

Sforce prend Pavie par le secours de Cosme de Medicis, & devient Duc de Milan.

1449.

p. 369.

1450.

Les Florentins refusent de traiter avec les Venitiens.

gon en fit de même à leur ſollicitation. Les Florentins ne devoient pas être ſurpris de cette démarche des Vénitiens puiſqu'ils avoient donné du ſecours à Sforce, & qu'ils l'avoient felicité de ſa nouvelle dignité par une Ambaſſade.

1451. Cependant ils envoyerent des Ambaſſadeurs pour s'en plaindre comme d'une rupture & pour faire en même tems des propoſitions de paix. Mais ces Ambaſſadeurs ne furent pas même écoutez, ſous prétexte que les Venitiens étant en alliance avec le Roi de Naples, ils ne pouvoient traiter avec perſonne à ſon inſu.

Guerre entre les Florentins & les Venitiens.

Il fallut donc ſe préparer à une nouvelle guerre. Pour en ſoûtenir le poids les Florentins par le conſeil de Coſme de Medicis dont l'avis l'emporta, renouvellerent alliance pour dix ans avec le nouveau Duc de Milan. D'autre côté les Vénitiens avoient pour Confédérez le Roi de Naples, & les Princes de Savoye, du Montferrat & de Carpi *. Le Roi d'Arragon devoit attaquer les Florentins pendant que les Princes qu'on vient de nommer agiroient

* Principauté dans le Duché de Modene.

roient contre les Milanois. Ayant donc assemblé leur armée ils allerent d'abord attaquer le Cremonois dans le tems de la moisson. Mais Sforce après avoir pris plusieurs places sur les Vénitiens & avoir passé l'Oglio avec son armée marcha contre eux dans le dessein de leur présenter le combat. Se sentant trop foibles pour l'accepter, ils s'allerent retrancher entre Bresse & Bergame dans des marais où Sforce ne pouvoit pénétrer. Après avoir pris plusieurs Villes dans le Bressan Sforce s'alla camper vis-à-vis des ennemis pour tâcher de les attirer au combat, mais il n'y eut pas moyen de les faire sortir de leurs retranchemens. *Alexandre Sforce* frere du Duc fit même dans cette Campagne une perte assez considerable. Etant parti pour aller à Lodi avec mille chevaux dans le dessein de couvrir ce païs-là, il fut surpris en chemin par une embuscade. Une partie de sa Cavalerie fut taillée en pieces ou faite prisonniere. Le reste s'échapa comme il put. Mais il se vangea bientôt de cet affront. Ayant su que les gens qui l'avoient surpris s'étoient retirez dans des lieux marécageux, il rassembla autant de

Les Venitiens sont battus par le Milanois.

mon-

monde qu'il put, & ordonna aux gens de pied de prendre avec eux des fagots de sarment & d'arbustes pour pouvoir jetter dans le marécage. L'ayant passé pendant la nuit ils trouverent les ennemis endormis & mirent le feu dans leurs tentes. La plus grande partie fut miserablement consumée dans les flammes, & les autres s'enfuirent nuds & sans armes. Alexandre ravi d'avoir si bien pris sa revanche s'en alla rejoindre le Duc son frere.

Les Florentins attaquez par les Napolitains & par les Venitiens ont recours au Roi de France.

Cependant le jeune Ferdinand * fils d'Alfonse Roi de Naples étoit dans le Florentin avec une armée d'environ quinze mille hommes occupant plusieurs places & faisant de grands dégats par tout le païs. D'autre côté la Flote d'Alfonse faisoit des conquêtes maritimes. Les Florentins avoient de bons Généraux, mais trop peu de troupes pour pouvoir résister à l'effort des Venitiens & des Napolitains joints ensemble, d'autant plus qu'ils ne pouvoient ti-

* Ce Prince commandoit sous Frederic Comte d'Urbin. Il faut ou que ce dernier eût changé de parti, ou que ce fût un autre qui portât les mêmes noms; C'est à celui ci que le fils de Pogge dédia l'Histoire Florentine de son pere, comme on l'a dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

tirer aucun secours du Milanois occupé à défendre son propre païs. Ils envoyerent donc des Ambassadeurs (a) à Charles VII. Roi de France pour lui demander du secours, lui offrant de leur côté de l'assister à mettre *René d'Anjou* en possession du Royaume de Naples. Cette Ambassade ne fut pas inutile. Car le Roi de France apprenant que le Duc de Savoye se disposoit à aller attaquer le Milanois envoya en diligence douze mille chevaux menacer le Duc de lui déclarer la guerre, s'il ne mettoit bas les armes.

(a) Angelo Acciajolo, & Francisco Venturio.

Le Savoyard intimidé par cette déclaration, laissa le Milanois en repos ou, au moins, ne le traversa qu'indirectement, comme il fit, en obligeant René d'Anjou à changer de route pour aller en Italie.

Palavic. L. VI. p. 316.

1453. René d'Anjou entre en Italie pour secourir les Florentins.

L'Année suivante *René d'Anjou*, & ensuite *Louis* Dauphin de France étant entrez en Italie pour secourir le Milanois & les Florentins, les Vénitiens penserent aux moyens de terminer la guerre. Comme ils se tenoient toujours retranchez dans leurs Marais du Bressan, François Sforce les avoit inutilement provoquez au combat pendant tout l'été. Mais enfin comme ils man-

quoient

quoient de vivres & qu'ils craignoient d'ailleurs d'y être forcez par deux armées qui les tenoient presque investis, ils prirent la résolution d'aller dans le Veronois, près du Lac de Garde. Cette retraite donna occasion au Duc de Milan de recouvrer quantité de places dans le Bressan, & sans la rigueur de la saison il auroit pu reprendre Bresse même. Les Florentins ayant de leur côté levé une bonne armée avoient repris la plûpart des Villes & des Forts qui leur avoient été enlevez par les Napolitains.

Il quitte l'Italie.

Cependant René d'Anjou quitta l'Italie pour s'en retourner en France au grand regret du Duc de Milan. Pour les Florentins, ils n'en furent pas aussi fâchez. Ils avoient recouvré presque tout leur païs, & il n'étoit pas de leur interêt que le Duc de Milan devînt trop puissant.

Toutes les troupes de part & d'autre étoient en quartier d'hyver où on ne respiroit que la fin d'une guerre dont la plûpart étoient las. Nicolas V. profita de cette disposition pour tâcher de pacifier l'Italie dans le dessein d'envoyer du secours aux Chrétiens contre les Turcs. Il se fit donc envoyer des Ambassadeurs de chaque part pour en traiter. Mais

le Roi Alfonse en parut si éloigné, & faisoit des propositions si deraisonnables au gré des uns & des autres, que pour lors on ne put rien conclure. Un Réligieux Vénitien, nommé *Leonard Camerte*, fut plus heureux que le Pape dans cette negotiation. Les Vénitiens jugeant bien qu'Alfonse ne cherchoit à prolonger la guerre que pour s'aggrandir aux depens de ses voisins, envoyerent à son insû ce Moine au Duc de Milan pour sonder ses intentions sur la paix ou sur la guerre. Leonard trouva le Duc disposé à la paix; Il en regla secretement avec lui les conditions par ordre des Venitiens. Quand on fut convenu de tout ils envoyerent à Milan *Paul Barbe* (a) neveu du Pape, 1454.
pour en traiter publiquement, de concert avec les Florentins qui avoient aussi un Ambassadeur à Milan. Cette paix fut concluë au mois d'Avril de 1454. à condition que chacun reprendroit ce qu'il possedoit avant la guerre & que les exilez & les prisonniers rappellez & mis en Liberté rentreroient dans leurs biens. On envoya cependant des Ambassadeurs de part & d'autre au Roi de Naples pour lui

P. 382.

Le Roi de Naples, le Duc de Milan, les Venitiens & les Florentins font la paix par l'entremise du Pape.

(a) Frere de Pierre Barbe qui fut depuis Pape sous le nom de Paul II.

lui donner avis de ce qui s'étoit passé. Le Pape qui de son côté desiroit ardemment d'aller au devant de tout ce qui pourroit troubler une si heureuse union, envoya le Cardinal *Capranica*, à ce Monarque, pour l'engager à s'y joindre. Alfonse qui ne respiroit que la guerre, & mécontent d'ailleurs d'avoir été négligé dans la paix, fut long tems combattu. Mais il se ren-
1455. dit enfin aux raisons & aux instances des Ambassadeurs. La paix fut donc confirmée à Naples, sous les mêmes conditions qu'à Milan, à la réserve de quelques petits changemens qu'on y fit en faveur d'Alfonse. Machiavel rapporte qu'il se réserva la liberté de faire la guerre aux Génois, à *Sigismond Malatesta*, & à *Astor* Prince de Fayence. L'évenement fit voir que cette clause n'étoit que pour laisser des semences de guerres en Italie. Le Pape entra dans cette alliance en qualité de Mediateur & d'Arbitre & il fut resolu qu'il seroit Juge des demêlez qui pourroient survenir entre les Alliez & que personne ne prendroit les armes sans son consentement *.

* Ici finit l'Histoire Florentine de Pogge qui survecut quatre ans à cette paix. On peut en voir la suite dans l'Histoire Florentine de Nicolas Machiavel.

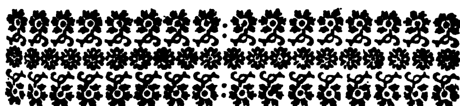
FIN de la III. Part. du POGGIANA.

POG-

POGGIANA.

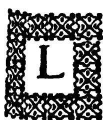
QUATRIEME PARTIE,

Contenant les bons Mots de POG-GE *&* *des Hommes illuſtres de ſon tems.*



AVIS

Sur les bons mots de POGGE.



Es Recueils de bons mots sont d'un usage fort ancien. Il a passé des Orientaux aux Grecs, *& des Grecs aux Romains. Jules César avoit fait un Livre d'*Apophthegmes, *où il marquoit soigneusement les bons mots de Ciceron. Ce seroit une chose bien curieuse de voir un* Ciceroniana *de la façon de ce Heros qui ne se distingua pas moins par les belles Lettres que par sa valeur.* Audio Cæsarem, cum volumina jam confecerit ἀποφθεγμάτων, si quod adferatur ad eum pro meo, quod meum non sit, rejicere solere. Epist. ad Famil. L. IX. Ep. 16. *Comme César a passé pour un homme judicieux & de bon goût*, peracre judicium, *ces mots seroient apparemment mieux choisis, que ceux qu'avoit recueillis l'Affranchi de Ciceron, dont Quintilien dit, qu'il seroit à souhaiter, qu'il n'en eût pas mis* Quint. L. VI. c. 4.

en si grand nombre, & qu'il eût fait pa roître plus de jugement dans le choix que de travail dans la compilation. Le bons mots de Ciceron devoient être for plaisans; car il étoit grand rieur.

On apprend de Suetone, qu'un certai Grammairien, nommé Caïus Melissus *Esclave de Mécénas, avoit fait plusieur volumes de bons mots, sous le titre d* Badineries, *ou*, Plaisanteries, *que Mon sieur de la Monnoye a appellé*, le Soti sier de Melissus, *nom qu'il donne auss aux bons mots d'*Hieroclès. *Si ces Re cueils subsistoient encore, je les termine rois en* Ana, *& laisserois au peuple d Paris son* Sotisier. *Monsieur de la Mon noye ne nous apprend pas qui étoit cet Hie roclès, dont il rapporte un Conte en for jolis vers François. M. Dacier, qui en traduit quelques mots fort ingenus, l croit different du Philosophe, Commen tateur de Pythagore, appuyé sur la dif ference du stile.*

Libelli ineptiarum.

Vie d'Hierocles p. CCLVI.

Suetone nous apprend un peu plus d nouvelles de Melissus. Voici ce qu'il e dit. C'étoit un Gentilhomme de Spolete mais qui à cause de la mesintelligenc entre son pere & sa mere, eut le mal heur d'être exposé dans son enfance. I

Suet. de Illustrib. Grammat. p. 740.

s

se trouva néanmoins quelcun, qui prit soin de son éducation, & qui lui ayant fait faire de bonnes études, en fit présent à Mécénas comme d'un habile Grammairien. Il porta même le nom de Mécénas & eut une grande part dans son amitié. Il entra comme Esclave chez ce favori d'Auguste, & il préféra sous un tel Maître sa condition d'Esclave à sa naissance, quoique sa mere le redemandât. Cependant Mécénas l'affranchit. Devenu Affranchi il gagna les bonnes graces d'Auguste, qui le fit son Bibliothecaire. *A l'âge de soixante ans il se mit à composer ces Recueils de plaisanteries, dont je viens de parler*, libellos ineptiarum, qui nunc jocorum inscribuntur *. *Il mit la derniere main à cent cinq volumes ou feuilles* (libellos) *de ces plaisanteries, & y en ajoûta dans la suite plusieurs autres. Il fit un autre Ouvrage sur lequel j'alleguerai les propres paroles de Suetone de peur de me tromper.* Fecit & novum genus Togatarum †, inscripsitque

* Le Savant Heinsius a cru que ces plaisanteries étoient tirées des Fables d'Esope. Voyez sa note sur Ovide *de Pont. L. IV. El. ult. v.* 29.

† *Togatæ* étoient des especes de Comedies. Voyez Suetone Neron. 11.

que Trabeatas. *Je croi que pour ne pas multiplier les êtres sans necessité, comme fait ici Moreri, on peut compter que c'est ce même Melissus dont parle Ovide, comme d'un Poëte Comique.*

Musaque Turrani Tragicis innixa cothurnis,
Et tua cum socco Musa, Melisse, levis *.

On peut juger que les bons mots de Pogge étoient à peu près du même caractère, que ceux de Melisse & d'Hieroclès, par ce qu'il en dit lui même dans sa Préface. Du tems de Martin V. élu Pape au Concile de Constance en 1417. *quelques personnes d'esprit, entre lesquelles étoient* Pogge Florentin, Antonio Lusco, *comme lui, Secretaire de ce Pape*, Cincio *Romain*, & Razello *de Bologne, avoient pratiqué dans le Vatican un petit réduit, où ils s'assembloient pour parler librement de toutes choses & de tout le monde. Ils appelloient cet endroit* Buggiale, *ce qui en Italien signifie, un lieu de recréation, où l'on débite des fables & des bagatelles,* &

* Ovid. de Pont. El. ult. On peut voir la note de Heinsius sur cet endroit d'Ovide. On y trouvera quelques éclaircissemens sur Melissus.

& où l'on se divertit aux dépens de qui il appartient. On y disoit des nouvelles, on y faisoit des contes, on frondoit contre tout ce que l'on n'approuvoit pas, & on approuvoit fort peu de choses; sur tout on n'y épargnoit pas le Pape, qui pour l'ordinaire étoit mis le premier sur les rangs. C'est de cet endroit que sont sortis la plûpart des bons mots, & des rencontres qui suivent. Ils ne sont pas tous de Pogge, mais comme c'est lui qui les a tous recueillis, on a cru qu'il étoit juste de les mettre sur son compte.

Il a fallu au reste beaucoup de choix pour faire ce petit Recueil, parce que parmi les Faceties *de Pogge il y a quantité d'obscenitez, d'ordures & de pauvretez; fort souvent vrai* Sotisier. *Il a tâché de faire son Apologie là-dessus, mais il se défend mal. Il est bien permis quelquefois de dire la verité en riant,*

- - - - - ridendo dicere verum
Quis vetat?

mais il n'est jamais permis de blesser l'honnêteté & la pudeur. Je ne sai même si les habitans de Tarente *& de* Cosenza * *pour*

* A facetis & humanis, sicut Lucilius à Consentinis & Tarentinis, legi cupio. *Fol. I.* Voyez Ciceron *de Fin. bon. & mal.* L. I. 32. 52.

qui Pogge fait profession d'écrire ces Contes, tout plaisans qu'ils étoient de leur naturel, lui auroient pardonné la licence qu'il s'est donnée ici. On peut bien delasser & amuser son esprit après un grand travail, comme faisoient Scipion (a) & Lælius; mais il faut que les amusemens soient innocens & honnêtes, comme l'étoient les leurs.

(a) Cicer. de Orat. L. II. p. 310.

Pogge est d'autant plus coupable de s'être émancipé comme il a fait, que lorsqu'il ramassa ce Recueil il étoit dans un âge, où il n'y a plus que le retour involontaire à l'enfance, qui puisse faire excuser les sotises & les folies. Cependant il paroît charmé de ces Contes & il s'en applaudit dans son Invective contre Laurent Valle, qui les avoit critiquez. Il prétend même qu'ils faisoient les délices des Savans, & qu'on les lisoit avec avidité dans toute l'Europe. Ce bel Esprit nous donne ici un grand exemple de l'aveuglement des hommes sur leurs propres défauts & sur leurs propres Productions. Antoine de Palerme son ami, homme à bons ou à mechans mots, avoit fait un Poeme licentieux, sous le titre d'Hermaphrodite. Dans une Lettre que Pogge lui écrit là-dessus, il fait main basse sur les

Pogg. Op. p. 215.

les Anciens qui ont écrit des obscenitez, comme Catulle, Martial *&c. sans épargner même les* Platons *& les* Catons, *chez qui la gravité Philosophique a quelquefois souffert de grandes éclipses.* Il n'est point permis à un honnête homme, *dit Pogge*, de badiner comme un valet, ni à un homme d'esprit de le faire comme un bouffon *. *Il exhorte en même tems son ami à se corriger de ce défaut. Ainsi Pogge s'est fait par avance son procès à lui-même, sans attendre celui que lui ont fait là-dessus le Grand Erasme & plusieurs autres, avec beaucoup de raison.*

On trouvera sans doute que parmi ces bons mots, il y a bien des jeux de mots, mais on doit considerer que c'étoit le goût de ce tems-là, & il n'est pas indigne d'un homme de Lettres, de connoître les differens goûts de chaque siècle. D'ailleurs quoique les bons mots, qui consistent dans les choses mêmes, soient de beaucoup préférables à ceux qui ne roulent que sur des paroles, ou des tours de phrase, il ne faut pourtant pas toujours rejetter ces derniers avec

* Diversa sunt genera jocandi, aliud liberum hominem, aliud servum decet, aliud facetum, aliud scurram.

avec trop de chagrin. Quand un jeu de mots n'est point medité, qu'il coule de source, qu'il se dit à propos & sur le champ, qu'il n'a rien de trivial & de bas, mais qu'au contraire il a je ne sai quel air nouveau, il plaît toujours, & il plaira dans tous les siècles. Si l'on retranche les jeux de mots des bons mots des plus grands hommes, il en restera fort peu. Qu'on lise non seulement Plutarque, Diogene Laërce, Athenée, Aulugelle & les autres Anciens, mais même les Modernes qui ont fait de pareils Recueils, on y trouvera quantité de mots qui pour n'être que des pointes ne laissent pas de faire plaisir. Un bon mot qui consiste dans la chose même peut avoir de la finesse, de la force, du sel & même de la sublimité, attirer l'admiration, obliger ou offenser plus vivement, mais le jeu de mots a l'avantage de divertir. En un mot, ceux qui ne parlent que par pointes sont ridicules & méprisables; mais la délicatesse de ceux, qui n'en sauroient souffrir aucune, quelque bien placée qu'elle soit, approche beaucoup du précieux.

On ne peut pas dire que ces bons mots le soient tous également, s'il y en a beaucoup qui tirent d'eux-mêmes leur agré-

ment & leur sel, on en trouvera aussi qui ne meriteroient pas grande attention, sans le relief que leur donne le caractère de ceux qui les ont dits. Ce que dit un Pape, un Empereur, un Cardinal, un Prince, un homme illustre dans la République des Lettres, fait une toute autre impression que ce que diroit un homme du commun. Quand un bon mot est en même tems un trait d'Histoire, on fait aisément grace à ce qui peut lui manquer du côté de la force & du sel. On trouvera au reste ici une assez grande varieté. Papes, Empereurs, Rois, Princes, Ecclesiastiques, Gens de Justice, Bourgeois, Païsans, tout y vient sur les rangs.

On a éclairci ces bons mots autant qu'on l'a pu, par de petites notes sur les tems, les lieux & les personnes, pour donner du jour à la narration. Il a falu aussi remplir des lacunes & suppléer des circonstances, sans lesquelles le recit eût été obscur & sans nulle grace. On a corrigé quantité de grosses fautes d'impression & changé je ne sai quel tour barbare que Pogge n'avoit pas encore perdu malgré sa politesse, ou, que, peut-être, il avoit pris exprès, pour être mieux entendu des gens de son tems. On n'a pas negligé non

*plus de marquer dans l'occasion les bons mots des autres, quand ils ont du rapport à ceux de Pogge *. On est même entré quelquefois dans la discussion de certains faits, lors qu'ils ont paru de quelque importance. Ce Recueil auroit pu grossir davantage. Mais on ne s'est pas trouvé d'humeur à se fatiguer en voulant se delasser, pour ne pas imiter la plûpart des hommes, dont les amusemens sont de veritables travaux, & qui se font de leurs plaisirs une affaire serieuse & pénible.*

* On en a tiré, par exemple, de Plutarque, d'Aulugelle, d'Antoine de Palerme, d'Æneas Sylvius, & de quelques autres.

ECUEIL

DES BONS MOTS

E POGGE,

t des Hommes illustres de son tems.

I.

ON prétend que la tête tourna à Urbain VI. après son élection au Pontificat *. Un jour que quelcun s'opiniâtroit à demander quelque grace qu'il ne loit pas accorder, *Vous avez une bante tête*, dit-il au solliciteur. *t*, répondit l'autre, *ce que tout le de dit de vous, Saint Pere.* Pogg. Op. p. 428.

:e Pape, nommé *Bartholomée de Prino*, étoit Archevêque de Bari avant élection. Il agissoit envers tout le de avec tant de hauteur, de violen- & d'impetuosité qu'au rapport de éodoric son Secretaire on le prenoit munément pour un fou. Les Cardi-

* Il fut élu par violence à Rome en 1378. en ace de Gregoire XI.

dinaux qui l'avoient élu furent obli d'en mettre un autre en sa place sou nom de *Clement VII.* ce qui fut l'o gine du grand Schisme d'Occid Othon Duc de Brunswich & Prince Tarente, époux de Jeanne Reine de N ples, tenta inutilement de le reconci avec les Cardinaux, pour prévenir Schisme. Il traita ce Prince, plus gra encore par ses rares qualitez que pa dignité, avec un souverain mépris. jour qu'ils mangeoient ensemble l' gueilleux Pontife laissa si long tems Prince à genoux lui présentant à bo qu'il fallut qu'un de ses Cardinaux dit, *Saint Pere, il est tems que Vous viez.* Comme le Pape ne vouloit tendre à aucune proposition de pa Othon dit un jour, *vous verrez notre S. Pere ne sera pas* URBAI *mais* TURBAIN. Cependant t mécontent qu'il étoit d'Urbain il meura toujours dans son obedience, qu que la Reine son épouse s'en fût so traite.

II.

p. 429. Comme on se plaignoit à Consta qu'il n'y avoit point de liberté dans Concile (a), un Evêque d'Anglet

(a) Tenu en 1414.

prouva fort plaiſamment en bonne
mpagnie, qu'il n'y avoit rien de plus
re que cette Aſſemblée. Une certaine
e de Conſtance, diſoit-il, ſe trouva
oſſe pendant le Concile. Son frere
n étant apperçu, lui demanda, le poi-
ard à la gorge, qui l'avoit débauchée.
eſt, dit-elle, *l'ouvrage du Concile*, *&*
ſt de lui que je ſuis groſſe. Cette ré-
nſe ayant appaiſé le frere, par véné-
ion pour la ſainte Aſſemblée; *Que*
autres, dit-il, *demandent quel privi-*
e ils voudront, pour moi je ne veux
e celui de jouer aux autres femmes le
ur qu'on a fait à ma ſœur.

III.

Un autre faiſant peu reſpectueuſement
l'Empereur Sigiſmond des plaintes
le défaut de liberté à Conſtance: *Il*
ut bien, répondit cet Empereur,
'on y ſoit bien libre, puis que vous y
rlez ſi librement.

IV.

Eugene IV. ayant fait Cardinal *An-* En 1431
otto Fuſco Romain & Evêque de Ca-
, un Prêtre de Rome, nommé *Lau-*
nt, en rioit à gorge déployée. On lui
manda ce qu'il avoit à rire de ſi bon
eur. *Puiſque l'on commence*, dit-il, *à*

faire des foux Cardinaux, j'espere que je le serai, puis que je ne suis pas moins fou qu'Angelotto.

A propos d'Angelotto, on ne sera peut-être pas fâché, que je rapporte ici la fin tragique de ce Cardinal. Les riches avares sont quelquefois exposez à de grands malheurs. Angelotto étoit l'un & l'autre, il étoit riche & avare. On dit même qu'il poussoit l'avarice jusqu'à *aller la nuit derober les brides & les chevêtres dans les étables de ses voisins, & qu'ayant été une fois pris sur le fait par un Palfrenier, il reçut incognito de rudes bastonnades.*

Auberi, Hist. des Cardin. T. II. p. 165.

Auberi veut que ce soit une medisance de Garimbert, je le veux bien aussi. Quoi qu'il en soit, un jour que tous ses domestiques étoient sortis à la reserve de son valet de chambre, nommé *Antonel de la Roche*, qui étoit élevé chez lui comme l'enfant de la maison, le Cardinal s'endormit profondement sur son lit. Le scelerat de valet de chambre voulant profiter de l'occasion se resolut à tuer son maître & son bienfaiteur pour avoir son argent. Il prit une dague & une épée dont il le perça coup sur coup, & pour l'achever il lui cassa la tête avec un

au d'argent, dont le Cardinal ſe lui-même pour nettoier ſon parc. el de la Roche, ayant pris tout ce roulut dans la maiſon, alla tout é de larmes chez un neveu du Car- lui annoncer l'aſſaſſinat de ſon On- Ils coururent enſemble à l'Hôtel ardinal, à qui ils trouverent enco- uelques reſtes de vie. Comme le ırtrier ſe tenoit à une fenêtre jettant grands cris, le Cardinal qui ne pou- t plus parler, montra de la main :te fenêtre à ſon neveu, voulant lui ſigner par là celui qui avoit fait le oup. *Voyez*, dit effrontément l'aſſaſ- n, *il fait ſigne que les meurtriers ſont ntrez par la fenêtre*. Cependant il fut rrêté ſur cet indice & ayant avoué ſon rime, il en reçut la juſte punition. Cela arriva en 1444.

Ce Cardinal étoit un homme de fort eu de merite, & qui n'avoit l'eſprit ourné qu'à la médiſance. Un jour que e Pape Eugene IV. étoit à Florence, n jeune garçon de dix ans lui vint fai- e la reverence. Cet enfant lui fit un liſcours grave & ſpirituel, & répon- lit à toutes ſes queſtions avec une juſ- eſſe au deſſus de ſon âge. *C'eſt l'ordi-*

naire, dit là-dessus Angelotto, *que ces esprits précoces deviennent stupides, dans un âge plus avancé.* „ Il faut donc, *dit le* „ *jeune garçon au Cardinal*, que vous „ ayez été bien sage dans votre enfance.

C'est la coûtume à la Cour de Rome que quand le Pape a nommé un Cardinal, il demeure sans parler dans le Consistoire des Cardinaux jusqu'à ce que *Sa Sainteté* lui ait ouvert la bouche. On demandoit un jour au Cardinal de St. Marcel ce qui s'étoit passé dans le Consistoire. „ On a, *dit-il*, ouvert la bou- „ che au Cardinal Angelotto". *Il valoit bien mieux*, dit Pogge qui connoissoit Angelotto pour un medisant, *il valoit bien mieux, lui mettre une bonne serrure à la bouche, que de la lui ouvrir.*

V.

p. 420. La plûpart des habitans de Gayete *, gagnent leur vie par la marine. Un d'entre eux qui étoit fort pauvre se mit en mer pour amasser quelque argent, laissant à sa femme le soin de gouverner son petit ménage. Comme elle étoit jeune, jolie, & tendre, elle ne fut pas long-

* Ville Episcopale dans le Royaume de Naples où il y a un beau port.

ong-tems ſans ſe conſoler de l'abſence e ſon mari. De retour au bout de cinq as ſon premier ſoin fut d'aller voir ſa mme. Il fut agréablement ſurpris de ouver ſa maiſon, toute reparée & fort grandie. *Comment*, dit-il, *ont pû ſe ire ces reparations?* „ C'eſt, *répondit-elle*, une grace que Dieu m'a faite". Le mari en remercia le Ciel. ntrant plus avant dans la maiſon, il oit un lit & des meubles d'une proeté au delà des facultez de l'un & de utre. *Ce lit & ces meubles d'où ſont-venus?* „ De la même grace". Pennt que le mari beniſſoit la bonté du iel envers lui, il vint un joli petit garn, d'environ trois ans, flater ſa me- *A qui eſt cet enfant?* demanda le ari, *A moi*, dit la mere, *le Ciel me auſſi donné*. AH *pour le coup*, dit-il, *Ciel eſt trop ſoigneux de m'avoir donné enfans en mon abſence.*

VI.

Il y avoit à Milan un Médecin qui reprenoit de guérir les foux en un tain eſpace de tems. Pour y réuſſir ttachoit le fou juſqu'aux genoux, plus avant, ſelon le degré de folie, à pieu dans une mare fort puante, qu'il p. 421.

avoit dans ſa cour, & le laiſſoit, ſans manger, juſqu'à ce qu'il donnât quelques marques de Raiſon. Un jour on lui en amena un qu'il mit dans l'eau juſqu'aux cuiſſes. Quand il eût été là quinze jours, il pria le Médecin de l'en tirer; ce qu'il fit à condition qu'il ne ſortiroit pas de la cour. Il vint là par hazard, un Cavalier qui avoit des oiſeaux & des chiens de chaſſe. Comme le fou ne ſe ſouvenoit plus de ce qu'il avoit vû pendant ſa démence; *Apprenez-moi, je vous prie*, dit-il au Cavalier, *ſur quoi vous êtes monté, & à quel uſage vous ſert cette monture?* „ C'eſt „ un cheval pour aller à la chaſſe, répondit le Cavalier. *Ce que vous tenez ſur le poing, comment l'appelle-t-on, & qu'en faites-vous?* „ C'eſt un Epervier pour prendre des perdrix". *Et qu'eſt-ce que vous avez autour de vous?* „ Ce ſont des chiens pour faire partir „ le Gibier". *Mais combien vous revient-il par an de ce gibier, pour la capture duquel il faut tant de préparatifs?* „ Fort peu de choſe, dit le Chaſſeur, „ peut-être ſix ducats". *Et la depenſe du cheval, des oiſeaux & des chiens, à quoi monte-t-elle?* „ A cinquante". *Ha!*

dit

dit alors le fou, *fuyez-vous-en, je vous prie, au plus vîte, avant que le Medecin vienne; car s'il vous entendoit, il vous mettroit dans la mare jusqu'au menton.*

L'Histoire nous apprend que du tems de Neron, il y avoit un Medecin, nommé *Thessalus*, qui jettoit ses malades dans de l'eau froide au plus fort de l'hyver. Il n'étoit pourtant pas l'inventeur de ces bains. *Antonius Musa* son prédecesseur les avoit ordonnez à Horace, temoin ces vers. Horat. Ep. L. I. Epist. XV. *init.*

Nam mihi Baias
Musa supervacuas Antonius, & tamen illis
Me facit invisum, gelida quum perluor unda
Per medium frigus.

J'apprends de Mr. Dacier qu'Antonius Musa avoit tué le jeune Marcellus par ses bains froids. On appelloit ceux qui se baignoient dans l'eau froide *psychrolytes*. Seneque étoit de ce nombre. Senec. Ep. 53. & 83.
Pline ne goûtoit pas cette ordonnance. *Il ne faut point douter*, dit-il, *que tous ces Medecins ne trafiquent de notre vie pour acquerir de la reputation en inventant quelque chose de nouveau.*

C'étoit un bon mot de Sidonii
pollinaris. Un Medecin malhab
assidu tuë son malade fort offic
ment.

VII.

p. 422. Il y avoit à Constance un jeune
tilhomme Gascon, nommé *Bona*
se levoit tous les jours fort tard.
me ses camarades le railloient de
resse. „ J'ai, *dit-il*, tous les mat
„ plaidoyer à entendre entre la P
„ & la Diligence. Celle-ci m'ex
„ à me lever, pour m'occuper à
„ que chose d'utile: L'autre lu
„ tient qu'il fait fort bon dans u
„ lit bien chaud, & que le repos
„ mieux que le travail. Pendant q
„ disputent ainsi je les écoute jusq
„ qu'elles soient d'accord; & c'
„ qui fait que je suis si long-tems

VIII.

p. 425. Il y avoit dans quelque Ville du
Apennin un Prêtre si ignorant q
sachant pas même les fêtes de l'an
ne les annonçoit point au peuple.
allé un jour à *Terranova* *, la veil

* C'est une Ville proche de Florence
quit Pogge.

Rameaux, & voyant les Prêtres qui faisoient provision de branches d'olivier & de palmier, il s'apperçut qu'il n'avoit ni observé lui-même, ni fait observer le Carême à ses Paroissiens. Huit jours après étant de retour il fit aussi amasser des rameaux le Samedi, & le lendemain il dit à son peuple. „ C'est aujourd'hui „ le jour des Rameaux; dans huit jours „ ce sera Pâques, cependant il faut fai- „ re pénitence toute cette semaine, & „ on ne jeûnera pas plus long-tems cet- „ te année, parce que le Carême est „ arrivé fort tard, à cause du froid & „ des mauvais chemins.

IX.

Quelques-uns des Paroissiens du même Curé furent envoyez à *Arezzo* * acheter un Crucifix de bois pour mettre dans leur Eglise. L'ouvrier auquel ils s'adresserent voyant en eux des gens stupides, qui ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes, voulut se divertir à leurs depens. Il leur demanda s'ils vouloient avoir un Crucifix vivant, ou, un Crucifix mort? Les bonnes gens ayant déliberé entre eux, répon- *Ibid.*

di-

* Ville du Florentin proche de Florence.

dirent qu'ils aimoient mieux un Cr
fix vivant, parce que s'il n'agréoit
à la Paroiffe, on pourroit toujou
tuer; au lieu que fi on en portoi
mort, on ne pourroit pas le faire
vivre.

X.

P. 431. * Il fut élu Pape en 1389.

Boniface IX.* étoit Napolitain
Maifon des *Tomacelli*. On appelle d
nom en Italie, un certain farci fait
du foye de cochon. Ce Pape ent
un jour à Peroufe, accompagné d
freres & de fes parens qui étoient
grand nombre; Le peuple deman
qui étoient les gens qui le fuivoi
ce font, répondit-on, *des Tomacelli*.
ho, dit un plaifant, il falloit qu
cochon-là eût un foye bien grand
en faire tant de *Tomacelli*.

Les Peroufins paffent pour être naturellement plaifans.

X I.

Ibid.

Le Curé d'un Village de Tof
avoit un chien qu'il aimoit beauc
Le chien étant mort le Curé l'en
dans le cimetiere. L'Evêque qui n'i
roit pas que le Curé étoit riche, en a
eu avis, le fit venir dans le deffei
le condamner à une bonne amande
Curé connoiffoit bien le caracter
l'Evêque. Il va le trouver, avec

antaine de Ducats. D'abord l'Evê-
ienace le Curé de le faire mettre
iſon, comme un profane & un
. „ O ſi vous ſaviez, Monſei-
eur, combien ce Chien avoit d'eſ-
t, vous conviendriez avec moi
'il méritoit bien d'être enterré a-
: des hommes: Il en a marqué
ndant toute ſa vie, mais ſur tout
a mort ". *Qu'a-t-il donc fait?* dit
que. „ Il a fait, *dit-il*, ſon Teſ-
nent, & ſachant que vous n'étiez
s fort à votre aiſe; il vous a legué
s cinquante Ducats que je vous ap-
rte ". L'Evêque accepta le pre-
approuva la ſepulture; & donna
lution au Prêtre.

XI.

y avoit à *Cingoli* Bourg dans la Mar-
l'Ancone, un homme fort riche,
ır tout fort pécunieux. Le Sei-
r de ce lieu avide du bien d'autrui,
cha querelle au Bourgeois, le fit
: chez lui, & le menaça de le faire
lre, lui diſant qu'il avoit conſpiré
re lui. Le bon Bourgeois de nier
it de toute ſa force. *Oui*, dit le
neur, *vous cachez chez vous ceux à
j'en veux.* Le Bourgeois voyant
bien

bien qu'on en vouloit à ses Ducats, d
au Tyran qu'il n'avoit qu'à envoyer che
lui ses gens, & qu'il leur remettroit s
ennemis cachez. Il donna son argen
en disant ; *prenez, voila les prétend*
ennemis de Monseigneur, qui ont été en
core plus les miens.

XII.

P. 432. Les Equivoques sont quelquefois u
jeu assez plaisant. Un homme aya
perdu tout son argent au jeu pleuroit
chaudes larmes. Quelqu'un l'ayant ren
contré dans cet état, lui demanda c
qu'il avoit à pleurer. *Je n'ai rien*, di
il ; „ Puisque vous n'avez rien, pou
„ quoi pleurez-vous donc “? *C'est ju*
tement parce que je n'ai rien que je pleu
re. Si l'autre l'entendit, il fit au moin
semblant de ne l'entendre pas, & l
laissa là sans lui rien offrir.

XIII.

Ibid. Un jour de S. Etienne un Moine de
voit faire le Panegyrique de ce Sain
Comme il étoit déja tard les Prêtre
qui avoient faim craignant que le Pré
dicateur ne fût trop long, le prierent
à l'oreille d'abreger. Le Religieux mon
te en chaire, & après un petit préam
bule ; *Mes freres*, dit-il, *il y a aujour*
d'hu

d'hui un an que je vous dis tout ce qui se peut dire touchant le Saint du jour. Comme je n'ai pas appris qu'il ait rien fait de nouveau depuis, je n'ai rien non plus à ajoûter à ce que j'en dis alors. Là-dessus il fit le signe de la croix & s'en alla.

XIV.

Gregoire XII. avoit juré avant son Election de ceder le Pontificat pour terminer le Schisme. Quand il fut Pape, il éluda l'execution de sa promesse par mille tergiversations. *Vous verrez,* dit là-dessus le Cardinal de Bourdeaux, à Pogge, *que le Pape nous montrera le derriere; comme fit cet imposteur au peuple de Bologne, qui s'étoit assemblé pour le voir voler, comme il l'avoit promis.* p. 435.

XV.

Dante * *Alligeri* celebre Poëte Florentin du XIII. siècle étoit pauvre, & ayant été exilé de sa patrie, ne vivoit que fort maigrement à Verone aux dépens d'un Prince de la Scala (a) nommé *Canis.* Ce Prince avoit auprès de lui un autre Florentin qui étoit un homme tout à fait méprisable & qui ne pouvoit p. 436.

(a) Autrement *Scaliger.*

* Voyez l'éloge de Dante dans Paul Jove p. 7. & dans Pogge *de Infelic. Princip.*

voit servir que de jouet. Cependant La Scala le combloit de biens & laissoit Dante dans la misere. „ D'où vient, „ *dit un jour le fou à Dante*, que vous „ êtes pauvre, vous qui êtes si habile „ homme, & que je suis riche, moi „ qui ne suis qu'un ignorant & un fou. *Je deviendrai riche*, dit-il, *quand j'aurai rencontré un homme de mon caractere comme vous en avez trouvé un du vôtre.* Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir l'Epitaphe que Dante se fit lui-même, comme elle est dans Paul Jove.

Jura Monarchiæ, Superos, Phlegethonta, Lacusque
Lustrando cecini, voluerunt fata quousque.
Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,
Auctoremque suum petiit felicior astris,
Hic claudor Dantes, patriis extorris ab oris,
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

J'ai oüi dire que les Italiens ne citent jamais le Poëte Dante, sans mettre la main au chapeau. Cependant la plûpart des mots que Pogge en rapporte ne répondent gueres à cette haute reputation. Il faut pourtant les mettre ici pour faire honneur au nom de Dante.
p. 437. Un jour qu'il étoit accoudé sur l'Autel d'une

e Eglise de Florence, sans doute quelque reverie Poëtique, un fâ-ix le vint interrompre. „ Quelle t, *lui dit Dante*, la plus grosse de utes les bêtes "? *C'est l'Elephant*, importun. *Eh bien! Elephant, re--vous*, & ne troublez pas des mé-ions plus importantes que ce que avez à me dire.

larot a fait à peu près le même te en Vers.

Oeuvres de Clement Marot. p. 373. Edit de Roüen, 1607.

n, laissez-moy, ce disoit une
ın Sot qui luy desplaisoit :
lourdaut tousjours m'importune :
; j'ouïs qu'elle luy disoit,
.a plus grosse beste qui soit
nsieur, comme est ce qu'on l'appelle ?
Elephant, Madamoiselle,
semble qu'on la nomme ainsi,
ır Dieu (Elephant, ce dit-elle)
t'en donc, laisse moy icy.

ante avoit une femme dont les ga-ries faisoient beaucoup d'éclat. Ses lui reprochant souvent son indul-e, & le peu de soin qu'il avoit de putation, il querelloit sa femme : de pleurer, de crier à la calomnie.

Les

Les amis de Dante étant revenus à la charge, *Dites-moi, je vous prie, qui de vous ou de ma femme doit mieux savoir sa vie?* „ C'est elle, repondit-on: *Eh bien, elle soutient que vous en avez tous menti; Ne me rompez donc plus la tête.*

Le même Poëte étoit un jour à table entre les deux Seigneurs de Verone, qui s'appelloient *Canis*, c'est-à-dire, *Chien.* Les valets se divertissoient à mettre tout doucement tous les os aux pieds de Dante. Quand on se fut levé de table, tout le monde étant étonné de ne voir des os qu'en sa place; „ Il „ n'est pas surprenant, *dit-il*, que les „ *chiens* ayent mangé leurs os, pour „ moi je ne suis pas un *chien.*

Puis qu'on a eu occasion de parler des Princes de la Scala ou des Scaligers, Seigneurs de Verone, on donnera ici un Memoire curieux sur cette maison, qui m'a été communiqué par un habile Ministre de mes amis qui l'apporta de Verone à son retour d'Italie, où il étoit allé en qualité de Chapelain de Madame la Générale du Hamel, dont le mari commandoit les troupes de la République de Venise en Morée. Au reste

Mr. Vincent, Pasteur à Berlin.

e grand Joseph Scaliger prétendoit être
le cette Maison, & il y a beaucoup
l'apparence qu'il en étoit, quoi qu'on
e lui ait contesté.

MEMOIRE *touchant la Maison des* SCALIGERS.

„ Les Ancêtres des Scaligers Prin-
„ ces de Verone tenoient dès le 10.
„ siècle un rang considérable parmi la
„ Noblesse de cette Ville, mais ils
„ n'avoient pas encore eu des Emplois
„ distinguez.

„ Le premier de cette illustre famil-
„ le, qui eut quelque part au Gouver-
nement de Verone, s'appelloit *Mastino della Scala*. Il fut élû *Podestat* l'année 1260. Sa droiture, & son 1260.
intégrité lui gagnérent l'estime, & l'affection de tous les gens de bien. Mais quelques scélérats qui craignoient la sévérité de ce Magistrat, l'assassinérent dans le tems qu'il passoit à son ordinaire devant la Place qu'on nomme la *Place des Seigneurs*.

„ Les Veronois ayant puni les Assassins du dernier supplice, éleverent

„ *Albert Scaliger* à la charge de *Capi-*
1278. „ *taine Général.* Il l'exerça pendant
„ 22. ans avec beaucoup de prudence,
„ & de valeur. Après avoir rendu des
„ services importans à la République,
„ Albert mourut d'hydropisie le 10.
„ Septembre 1301.

1301. „ *Barthelemi Scaliger* son fils ainé
„ lui succéda dans ses emplois, mais
„ Verone n'eut pas le bonheur de le
„ posseder long tems; il mourut au
„ mois de Mai 1303.

„ Cette mort prématurée remplit
„ les Veronois de consternation, & de
„ douleur. La perte de ce Général leur
„ étoit d'autant plus sensible qu'ils a-
„ voient espéré que par son secours ils
„ seroient à l'abri des guerres Civiles
„ qui desoloient alors l'Italie.

„ On ne trouva point de meilleur
„ moyen de reparer cette perte qu'en
„ partageant le Gouvernement de Ve-
„ rone entre les deux fils de ce Barthéle-
1304. „ mi, savoir *Alboin*, & *Canefrancesco.*
„ Alboin avoit plusieurs bonnes quali-
„ tez, mais nulle inclination pour les
„ armes. Bien different, à cet égard,
„ de Canefrancesco qui sembloit n'être
„ né que pour la guerre. Pour profiter

„ de

„ de cet avantage il proposa à son frére
„ ainé de lui ceder sa part du comman-
„ dement des troupes. Alboin qui ne
„ soupiroit qu'après le repos accepta
„ cette proposition. Il y consentit avec
„ d'autant moins de peine, que son
„ frere n'ayant point d'enfans, cet
„ emploi devoit rentrer naturellement
„ dans sa famille.

„ Alors Canefrancesco se trouvant
„ seul à la tête des troupes marcha
„ droit à Vicence, qui n'étant pas en
„ état de lui resister long-tems se sou-
„ mit au Vainqueur. Padoue, & Tré-
„ vise furent aussi contraintes de se ren-
„ dre.

„ Ce Conquerant enflé du succès de
„ ses armes, prit le surnom de *Grand*,
„ changeant son nom de Canefrancesco,
„ en celui de *Canegrande* qu'il porta
„ toujours dans la suite. Il méditoit
„ de nouvelles conquêtes, quand la
„ mort vint terminer ses jours le 22.
„ Juillet 1328. On fit ses obséques
„ dans Verone avec tout le deuil, &
„ tous les honneurs qui lui étoient dûs.
„ Son corps fut inhumé dans l'Egli-
„ se de Ste. Marie antique, & l'on
„ grava sur son tombeau en caracte-

„ res Gottiques cette Inſcription La-
„ tine.

„ *Si Canis hic grandis ingentia facta peregit,*
„ *Marchia teſtis adeſt quam ſævo Marte ſubegit;*
„ *Scaligeram qui laude Domum ſuper aſtra tuliſſet*
„ *Majores in luce moras ſi Parca dediſſet.*
„ *Hunc Julî geminata dies undena peremit,*
„ *Jam lapſis ſeptem quater annis mille trecentis.*

„ Depuis que le Pape Benoit XII.
„ avoit reconnu les Scaligers pour Prin-
„ ces legitimes de Verone, la Souve-
„ raineté étoit héréditaire dans leur
„ famille. Canegrande étant donc mort
„ ſans enfans, il fallut reconnoître
„ pour ſes ſucceſſeurs *Albert*, & *Maſ-*
„ *tino*, ſes neveux.

1329. „ Le principal ſoin d'Albert fut de
„ maintenir la paix, & l'ordre dans
„ Verone. Maſtino plus guerrier que
„ ſon frere, prit ſur lui le commande-
„ ment de l'armée. Il livra pluſieurs
„ combats dont il ſortit preſque tou-
„ jours victorieux. Ce qu'on admira
„ le plus en lui, c'eſt qu'il ſut allier
„ en ſa perſonne la valeur, & la pieté.
„ Verone jouït pendant 22. ans du
„ fruit de ſes travaux, & de ſes ex-
„ ploits

„ ploits militaires. Couronné ſouvent
„ des mains de la Victoire, il expira le
„ 3. Juin 1351. Il laiſſa trois fils,
„ *Canegrande*, *Canſignorio*, & *Paul*
„ *Alboin*. Il fut enterré comme ſes
„ Prédeceſſeurs dans l'Egliſe de Ste.
„ Marie. On fit graver cette Epitaphe
„ ſur ſon tombeau.

„ *Scaligerâ de gente fui, celebrique ferebar*
„ *Nomine Maſtinius. Claras dominabar in urbes,*
„ *Me Dominum Verona ſuum, me Brixia vidit:*
„ *Primaque cum Lucâ, cum Feltro, Marchia tota.*
„ *Jura dabam populis æquo libramine noſtris*
„ *Omnibus, & fidei Chriſti ſine fine ſequutor.*
„ *Occubui primo poſt annos mille trecentos*
„ *Et decies quinos: Lux ibat tertiâ Juni.*

„ Canegrande ſon fils ainé lui ſucce- 1351.
„ da. Il étoit Gendre de l'Empereur
„ Louïs de Baviere. On peut voir par
„ là jusqu'à quel dégré de grandeur la
„ Maiſon des Scaligers s'étoit élevée,
„ puis que les plus grands Monarques
„ s'allioient avec elle.

„ La Domination de *Canegrande* fut
„ de courte durée. Il fut aſſaſſiné par
„ Canſignorio ſon frere l'an 1359. 1359.
„ L'Autorité Souveraine des Scaligers

„ étoit trop bien établie pour laisser à „ la Justice ordinaire là liberté de faire „ le procès au Parricide. On fut con- „ traint de le proclamer Prince de Ve- „ rone, & des Villes que ses Préde- „ cesseurs avoient conquises.

„ Les rares qualitez de Cansignorio „ firent presque oublier le crime qu'il „ venoit de commettre. On trouvera „ son Eloge dans l'Epitaphe qu'il or- „ donna de graver sur son tombeau.

„ *Scaliger hâc nitidâ cubo Cansignorius arcâ,*
„ *Urbibus optatus Latii; sine fine Monarcha,*
„ *Ille ego sum geminæ qui gentis sceptra tenebam,*
„ *Justitiâque meos mixtâ pietate regebam.*
„ *Inclyta cui virtus, cui pax tranquilla, fidesque*
„ *Inconcussa, dabunt famam per sæcla diesque.*

„ Si la Domination des Scaligers ne „ fut pas éteinte par la mort de Can- „ signorio, elle en fut au moins ex- „ tremement affoiblie.

1375. „ De deux de ses fils qui lui succe- „ derent, *Barthelemi*, & *Antoine* *, le „ premier fut massacré en 1381. par „ les ordres de son frere. Les Fratrici- „ des

* Philippe de Bergame dit qu'ils étoient fils naturels de Segnorio Prince de Verone.

es étoient presque aussi fréquents ans cette Maison qu'à la Porte Otomane.

La Justice Divine ne laissa pas imuni le crime d'Antoine. Sa vie fut n tissu perpetuel de revers & d'inortunes. *Jean Galeasse* Duc de Min le vint attaquer avec tant de viueur qu'il l'obligea de prendre la 1387.
iite, & de se réfugier à Venise. Pogg. Hist. Flor. p. 85.

La mort de Galeasse arrivée peu e tems après sembloit avoir terminé s malheurs d'Antoine. Mais au lieu 'être rappellé, comme il avoit sut de s'y attendre, il eut encore la iortification de voir qu'on lui préra *Guillaume Scaliger*.

Ce dernier fut encore plus maleureux que son Competiteur. Dix urs après son élevation l'an 1404. 1404.
fut empoisonné par François de arrare Seigneur de Padoüe.

Ainsi finit, avec Guillaume, la omination des Seigneurs della Sca-, après avoir duré l'espace d'envion 144. années.

François de Carrare, n'ayant plus e rival à craindre, s'empara du Gouernement de Verone. Il ne jouit

 „ pas

„ pas long-tems du fruit de ſon parri-
„ cide. Les Venitiens le vinrent atta-
„ quer dans Verone qui leur ouvrit les
„ portes, pour ſe délivrer de cet Uſur-
„ pateur. Le Duc de Milan jaloux de
„ cette conquête la leur voulut enle-
„ ver. Pour décider par les armes du
„ ſort de cette Ville qui étoit comme
„ au pillage, on en vint aux armes.
„ La victoire balança quelque tems;
1405. „ mais enfin elle ſe déclara pour les
„ Seigneurs de Veniſe.

„ Leur nouveau Gouvernement fut
1509. „ aſſez paiſible juſqu'à l'an 1509. Il
„ fut alors interrompu par l'Empereur
„ Maximilien qui ſe rendit Maître de
„ Verone, & qui la poſſeda juſqu'à
„ l'an 1517. Mais enfin il fut obligé
„ de la ceder au Senat de Veniſe qui la
„ gouverne encore.

A Berlin le 19. d'Avril 1719.

Ph. Bergom. p. 355. On apprend de Philippe de Bergame que Pierre Paul Verger de Capo d'Iſtria avoit écrit la Vie des Scaligers.

XVI.

p. 437. Un Domeſtique du Duc d'Orleans qui n'avoit que des inclinations baſſes, l'ayant

l'ayant prié un jour de le faire noble, *Je pourrois bien*, dit le Duc, *vous faire riche*, *mais pour* noble *cela est impossible*. Cela revient à un mot de l'Empereur Sigismond. Ce Prince ayant annobli un Docteur, celui-ci s'alla mettre au rang des Nobles, au lieu de se mettre comme à son ordinaire parmi les Docteurs. *C'est un grand fou*, dit l'Empereur, *je puis tous les jours faire mille Gentils-hommes*, *& dans mille ans je ne saurois faire un homme docte.* Hist. du Conc. de Const. p. 48.

XVII.

Il y a un endroit dans le Royaume de Naples fort exposé aux assassins & aux voleurs. Un Berger de cette contrée alla un jour se confesser d'avoir avalé quelques goutes de lait un jour de jeûne, comme s'il eût commis un grand crime. Le Confesseur lui ayant demandé s'il ne se sentoit point coupable d'autre péché. *Non*, dit le Berger. „ Mais, „ *dit le Confesseur*, ne vous est-il jamais arrivé de vous joindre avec vos „ camarades pour dépouiller & pour „ assassiner les passans "? *Oh!* dit-il, *cela nous est ordinaire*, *& nous n'en faisons point de conscience.* p. 439.

XVIII.

En 1376. p. 435. Pendant la guerre que Gregoire XI. eut avec les Florentins ; Bologne fut assiegée par les troupes Bretonnes, que ce Pape avoit envoyées contre eux. Elles avoient à leur tête *Robert Cardinal de Geneve* qui en 1378. fut fait Pape sous le nom de Clement VII. Le Légat assiegeoit la place où s'étoit renfermé *Rodolphe Varan de Camerino* *, Général Florentin, pour la garder, & pour empêcher qu'il n'y arrivât quelque sedition. Il se faisoit des sorties & il se donnoit des escarmouches. Un jour le Cardinal Légat envoya un heraut à Rodolphe lui demander pourquoi il ne sortoit pas de la place pour combattre? *Je n'en sors pas*, lui fit-il dire, *afin que vous n'y entriez pas.*

Ce Général Florentin a passé pour un homme de prudence & de valeur, mais de son propre aveu il étoit fort inconstant. Quand on le lui reprochoit, il ne répondoit autre chose, si ce n'est, *qu'il lui étoit impossible de dormir longtems sur un même côté.*

XIX.

* Ville de l'Etat de l'Eglise dans la Marche d'Ancone.

XIX.

Dans la guerre dont on vient de par- En 1377.
r, Rodolphe ayant quitté les Floren- p. 434.
ns pour se ranger dans le parti du Pa-
e; il fut peint à Florence, la tête
nversée, comme on y effigie les traî-
es. Cependant on ne laissoit pas de
aiter avec lui de la paix avec le Pape.
yant su qu'il devoit venir chez lui
es Députez de Florence à ce sujet, il
mit au lit, fit fermer les fenêtres de
chambre, allumer du feu, & se cou-
rit de bonnes fourrures. Les Deputez
i ayant demandé s'il étoit malade: *Je
is*, dit-il, *tout morfondu d'avoir été
long-tems tout nud la nuit dans vos pla-
s publiques*.

XX.

Le même Général, voyant un jour Ibid.
s habitans de la Ville de Camerino se
ivertir à quelque combat, fut blessé
gerement d'une flêche tirée contre
i sans y penser. Comme on condam-
oit celui qui avoit fait le coup à lui
ouper la main, il commanda qu'on le
issât aller, en disant *que la sentence au-
it pû être utile avant qu'il fût blessé*.

XXI.

Lorsque Louïs Duc d'Anjou alla en
Ita-

Italie pour prendre possession du Royaume de Naples dont Jeanne de Sicile l'avoit fait heritier, il porta avec lui quantité de pierreries. Un jour qu'il les montroit au Général Rodolphe, ce dernier lui demanda combien on estimoit ces Joyaux, & à quoi ils servoient. „ On en fait grand cas, *dit le* „ *Duc d'Anjou:* mais, cela ne rapporte „ rien ". *J'aime donc mieux*, dit Rodolphe, *deux grosses pierres que j'ai chez moi, elles ne m'ont coûté que dix Florins, & elles m'en rapportent deux cens par an.* C'étoit des meules de moulin.

En 1410.
P. 440.

XXII.

P. 441. Un habitant de Camerino étant prêt à partir pour faire, disoit-il, le tour du Monde: Vous n'avez seulement, lui dit Rodolphe, qu'à aller à *Macerata* * vous y verrez tout ce qu'on peut voir au monde; de la Terre, de l'Eau, des Côteaux, des Vallées, des Montagnes, des Plaines, des Bois, des Forêts. Vous ne verrez rien autre chose en courant tout le Monde.

C'est à peu près le même Conte qui a

* Petite Ville de l'Etat de l'Eglise proche Camerino qui est aussi du même Etat.

nis depuis peu en vers par un Au-
nonyme.

Voyez les *Nouvelles Litteraires*, du 25 Fevrier 1719.

O D E.

où vous vient cette folle envie
oir les païs étrangers,
ller par mille dangers
er d'accourcir votre vie?
mplant de votre maison
ine en de vastes Campagnes,
les fins de l'horison
el joint avec les Montagnes;
z, sans changer de Zenit,
'est où le Monde finit.

ns un petit coin de la France
le voyez en raccourci:
rs c'est de même qu'ici,
oins c'est peu de difference.
it où vous vous trouverez,
des travaux difficiles,
ne où vous êtes, vous verrez
leuves, des Champs & des Villes;
e meritent pas le soin
s aller chercher si loin.

us brûlez de voir l'Italie,
puis long-tems entêté,
nourrissez cette folie.

Pen-

Penſez-vous y voir de vos yeux
Les anciens Vainqueurs de la Terre?
Non, au lieu de ces Demi-Dieux,
Ce ſont des racleurs de Guiterre,
Pour des Heros, des Arlequins,
Et pour des Brutes, des Tarquins.

Je le repete, & vous ſouvienne,
Que je vous l'ai prôné toujours:
Rome, l'objet de vos amours,
N'eſt qu'un ſquelette de l'ancienne.
La fameuſe & vieille Cité,
Dont à peine on voit quelque trace
De ce qu'elle a jadis été,
N'a plus que le nom & la place.
Le Tibre eſt ſon ſeul monument,
Qui reſte & coule triſtement.

Ses Arcs pompeux, ſes Bains ſuperb
Ses Tours, ſes Cirques orgueilleux,
Et ſes Aqueducs merveilleux,
Sont couverts de ronces & d'herbes.
Les blocs de marbre répandus
Dans d'épaiſſes touffes d'épines
Tant d'excellens monceaux perdus,
Sous les effroyables ruines,
Quand leur aſpect vient vous ſaiſir,
Font plus d'horreur que de plaiſir.

Les Châteaux de Tibur, de Bayes
Dans les Hiſtoires ſi vantez,

Ne sont aujourd'hui frequentez,
Que des Hiboux & des Orfrayes.
Brossant des sentiers malaisez,
On trouve dans ces Champs funestes;
Des troncs secs, des canaux brisez
Qui sont les miserables restes
Des Parcs charmans, où les Heros
Goutoient le frais & le repos.

Pour voir dans Rome triomphante;
Les Scipions & les Césars,
J'aurois pu franchir les hásards
Qu'un pénible voyage enfante;
Pour y voir le sage Senat
Qui gouvernoit ce grand Empire;
Pour y voir la pompe & l'éclat
De l'or, du jaspe & du porphyre;
Enfin ses ornemens divers,
Depouilles de tout l'Univers.

Mais pour voir des pans de murailles
Et de pitoyables débris,
Quitter votre Epouse, Paris,
Et l'incomparable Versailles,
Passer des Mers, grimper des Monts,
Que la Nature nous oppose;
De bonne foi nous vous sommons
De nous en dire une autre cause,
Ou de nous laisser perdre à tous
Les sentimens qu'on a de vous.

Je vais droit à votre pensée;
Vous voulez repaître vos yeux,
Non des masures, mais des lieux
Où telle action s'est passée.
Où Camille sur les Gaulois,
Vengea sa Patrie enflammée:
Où Coclès sur un pont de bois
Arrêta seul toute une Armée:
Et d'autres lieux, malgré le tems,
Connus par des faits éclatants.

Sans s'embarasser la cervelle,
Ni prendre le soin d'y rever,
Gens attitrez vous font trouver
L'ancienne Rome en la nouvelle.
Pompée avoit là sa maison;
C'est ici qu'habitoit Salluste;
Là logeoit Brutus, là Pison:
Ici fut le Palais d'Auguste;
Et mille autres absurditez
De ces Reveurs d'Antiquitez.

A chaque mot, chaque fadaise
De l'Antiquaire prétendu,
Je vous vois surpris, éperdu,
Rouler les yeux, tressaillir d'aise.
Vous donnerez entier credit
A ces fabuleuses sornettes,
Et pour retenir ce qu'il dit,
Vous l'écrirez sur vos Tablettes:

Tou

Tout nous passe pour verité,
Quand notre goût en est flatté.

Si la Peinture vous attache;
ome aura pour vous de réel
es Ouvrages de Raphaël,
e Michel Ange & du Carache;
ais bannissant les préjugez,
ui les élevent sur les autres,
s vieux Peintres si louangez,
mparez à beaucoup des nôtres,
auront que l'avantage heureux
'avoir le droit d'ainez sur eux.

Vous devorerez de la vuë
sq'aux moindres traits de leurs mains;
e nom des vieux Peintres Romains
t un ressort qui vous remue.
le sai, mais que la Raison
ır votre passion l'emporte;
ourquoi quitter votre Maison?
e Troye est presque à votre porte,
t l'ami Bouys, sans le vanter,
evroit assez vous contenter.

Puisqu'enfin ni moi, ni personne
le pouvons arrêter vos pas,
dieu donc, mais n'oubliez pas
eux bons avis que je vous donne;

Quand vous serez à caqueter,
Gardez que rien ne vous échappe,
Qu'on puisse mal interpreter,
Ni des Cardinaux, ni du Pape;
Et pour la Constitution,
Montrez pleine soumission.

XXIII.

p. 442. Vers le commencement du 15. siècle.

Pendant la paix que les Venitiens firent pour dix ans avec Philippe Duc de Milan, la guerre s'alluma entre les Florentins & ce Duc. Les Venitiens profitant de l'occasion lui enleverent quelques places. Ce qui le contraignit de quitter la guerre de Florence pour défendre son païs. Un Venitien ayant dit là-dessus à un Florentin: *Vous nous devez votre Liberté*. „ Vous ne nous avez „ pas délivrez, *dit le Florentin*, mais „ nous vous avons rendus traîtres.

XXIV.

p. 442.

Un homme d'Ancone, grand parleur, déplorant un jour fort tragiquement la décadence de l'Empire Romain, comme si c'eût été un événement tout nouveau, *Antonio Lusco* Secretaire de Martin V. ami de Pogge, & homme d'esprit dit là-dessus en riant: „ Cet „ homme me fait souvenir de ce Mila-

„ nois

» nois qui ayant entendu raconter la
» mort de Roland arrivée depuis envi-
» ron ſept cens ans, s'en alla tout éplo-
» ré dire à ſa femme: *Ah! quel mal-
» heur! on vient de m'apprendre la mort
» de Roland qui défendoit ſi bien les
» Chrétiens.*

XXV.

Un de ces Chanteurs d'Italie qui les ours de fête récitent au peuple les acions des grands hommes, annonça un our que le lendemain il chanteroit la nort d'*Hector*. Un homme ſimple qui étoit dans la foule alla la bourſe à la nain trouver le Chanteur, le priant inſammment de ne pas faire mourir ſi tôt in ſi grand Heros. Le Chanteur differa autant de jours que la dupe eut de 'argent pour lui payer ſes délais. Enfin 'argent ayant manqué, il fallut que le pauvre homme entendît, à ſon grand regret, raconter la mort d'Hector. Ibid.

XXVI.

Il y avoit à Florence un Gentilhomme qui avoit une fort méchante femme, & ſur tout fort babillarde. Elle n'alloit jamais à confeſſe qu'elle ne revelât au Curé tous les pechez de ſon mari. Le Curé en reprenoit ſouvent le p. 443.

mari. Mais ce dernier étant allé aussi à Confesse au même Prêtre; *Je ne viens pas*, lui dit-il, *pour me confesser, mais pour vous dire que cela n'est pas nécessaire, parce que ma femme vous fait souvent toute ma Confession.*

XXVII.

Ibid. Un certain faineant de Florence, homme sans profession & sans bien, ayant appris qu'un Medecin avoit composé des pillules, qui lui faisoient gagner beaucoup d'argent, se mit aussi à en faire en grand nombre. Il les donnoit indifferemment pour toute sorte de maladies; c'étoit une selle à tous chevaux. Comme elles réussissoient quelquefois par hazard, il passa bien-tôt pour un grand Medecin. Un jour un homme de la Campagne qui avoit perdu son âne lui demanda s'il n'avoit point quelque remede pour le lui faire retrouver. *Oui*, dit-il, *vous n'avez qu'à avaler six de mes pillules*. Il les avale & s'en va. Etant en chemin pour s'en retourner, les pillules operoient bien fort, il falut se détourner dans un endroit marécageux, où il y avoit des roseaux. Là il apperçut son âne qui paissoit. Là-dessus ne doutant point de l'effet des pillules, il s'en

s'en alla publier par tout qu'il avoit trouvé un grand Medecin, qui non seulement guerissoit les maladies, mais qui faisoit retrouver les ânes à ceux qui les avoient perdus.

XXVIII.

Antonio Lusco dont on parloit tout à l'heure étoit un homme à bons contes. Il dit un jour qu'étant allé à Sienne avec un Venitien fort simple peu accoûtumé à monter à cheval ils coucherent dans une auberge où il y avoit quantité de Cavaliers. Quand il fallut partir chacun prend son cheval sans que le bon Venitien branlât de sa place. Antoine lui ayant demandé à quoi il s'amusoit pendant que tous les autres étoient déja à cheval. „ Je suis, *dit-il*, prêt à „ partir, mais comme je ne saurois re„ connoître mon cheval entre tant d'au„ tres, j'attens que tout le monde soit „ parti, parce que celui qui restera sera „ le mien. p. 444.

XXIX.

Il y avoit à Rome un Cardinal * nommé p. 445.

* Il faut que ce soit *Thomas Brancacio* Napotain, neveu de Jean XXIII. & à peu près de même humeur que son oncle. Ce Cardinal deshonora sa famille & sa dignité par ses mauvaises mœurs,

mé le Cardinal de Naples, homme sans esprit & sans merite. Il rioit toujours &, comme on peut juger, le plus souvent sans sujet. Un jour revenant d'auprès du Pape quelqu'un qui le vit rire dit à son voisin : *Vous verrez qu'il rit de la sottise du Pape d'avoir fait un homme comme lui Cardinal.*

XXX.

Ibid. Le Concile de Constance envoya en Espagne deux Moines noirs * à Benoit XIII. pour l'obliger à renoncer au Pontificat & pour les citer devant ce Concile. Dès que cet Antipape les vit : *Voila*, dit-il, *deux corbeaux qui viennent fondre sur moi.* Il *n'est pas surprenant*, lui repartit un des Peres, *que des corbeaux se jettent sur un corps mort*, lui reprochant par là qu'étant condamné par le Concile, il ne devoit plus être regardé que comme un Cadavre. Comme ce même Antipape défendoit ses droits avec chaleur devant ces deux Abbez : *C'est ici*, crioit-il, *c'est ici qu'est l'Arche de Noé*, voulant dire, l'Arche de

Ce mot est rapporté dans l'*Hist. du Conc. de Const.* p. 452.

mœurs, & par ses extravagances au rapport de Ciaconius & d'Auberi.

* C'est ainsi qu'on appelle les Benedictins.

de l'Alliance. *Il est vrai*, lui dit un des Benedictins, *qu'il y avoit bien des bêtes dans l'Arche de Noé.*

XXXI.

Deux hommes allerent chez un Notaire pour faire dresser un contrat de vente ; Ce Notaire qui avoit vû des formulaires de Contrat, mais qui n'en avoit jamais fait, leur demanda leurs noms. L'un dit qu'il s'appelloit *Jean*, l'autre *Philippe*. „ Ce Contrat, dit-il, „ ne seroit pas valable. Dans tous ceux „ que j'ai vus le vendeur s'appelle „ *Conrard*, & l'acheteur *Titius* ". Comme il n'en voulut pas demordre, quelque raison qu'on lui dît, il fallut que les contractans allassent chercher ailleurs un Notaire, non sans bien rire de la simplicité de celui-ci. p. 448.

XXXII.

Les Florentins envoyerent un jour à Jeanne Reine de Naples un Docteur en Droit qui n'étoit rien moins que docte, mais qui avoit grande opinion de lui & sur tout de sa bonne mine. Le premier jour l'Envoyé exposa sa Commission. La Reine lui promit audience pour le lendemain, & il ne manqua pas de s'y trouver. Comme il y avoit du Ibid.

monde dans la chambre, après quelques entretiens, il témoigna à la Reine, qu'il avoit des ordres secrets qu'il ne pouvoit lui communiquer qu'en particulier. L'ayant fait entrer dans son cabinet, il lui fit une déclaration d'amour. *Cet Article étoit-il aussi dans vos Instructions*, lui dit la Reine sans s'émouvoir, & le renvoya fort tranquillement.

XXXIII.

p. 451. On se plaignoit assez généralement dans le siècle de *Pogge* que les Papes n'élevoient aux Charges Ecclesiastiques que des ignorans, des fous, & des gens de mauvais caractère à toute sorte d'égards. *Antonio Lusco* ayant dit là-dessus que ce n'étoit pas plus le vice des Papes que des Seigneurs seculiers conta cette Histoire. Un Prince de Verone (a) avoit, dit-il, auprès de lui un Ecclesiastique, nommé *le Noble*, fort ignorant, mais bouffon, à qui il donna des benefices considerables. Ce Prince ayant envoyé un jour une Ambassade à l'Archevêque de Milan (b), le Noble s'y joignit. Le dernier ayant plû à l'Archevêque par ses discours facetieux, le Prélat dit qu'il seroit bien aise de pouvoir lui accorder quelque grace. Le Noble lui demanda une

(a) Il s'appelloit *Catini*.

(b) C'étoit Jean Viscomti.

une Charge d'Archiprêtre qui étoit vacante. *Bon*, dit l'Archevêque en se moquant de lui, *ce n'est pas là une dignité pour un ignorant comme vous.*
„ Je fais, *dit-il*, à la mode de mon
„ païs. Car à Verone il n'y a que les
„ ignorans qui parviennent.

XXXIV.

Un Moine confessant une jeune veuve fort jolie en devint tout à coup amoureux. Comme il craignoit de succomber à la tentation, il abregeoit autant qu'il pouvoit la confession. Enfin la veuve le pria de lui imposer telle penitence qu'il voudroit. *Helas!* dit-il, *c'est vous qui me l'avez donnée.* Ibid.

XXXV.

La Ville de Perouse ayant envoyé des Députez à Urbain V. qui étoit à Avignon, ils trouverent ce Pontife malade au lit. L'Orateur de l'Ambassade lui fit un long discours, sans se mettre en peine de son indisposition & sans rien dire qui allât au fait. Quand il eût fini, le Pape leur demanda s'ils avoient quelque autre chose à proposer. Comme ils s'étoient apperçus de son ennui; *Nos ordres portent de vous déclarer que si vous ne nous accordez sur le champ ce* p. 454.

que nous vous demandons, notre Orateur vous fera encore le même discours, avant que nous partions d'ici. Là-dessus il leur fit donner au plus vîte leur expedition.

XXXVI.

p. 456. Deux Juifs de Venise étant allez à Bologne, l'un d'eux y mourut. L'autre voulant emporter le corps de son camarade à Venise le coupa en pièces, le fit bien embaumer, & le mit dans un tonneau. La nuit un Florentin qui étoit près du tonneau, attiré par la bonne odeur des aromates ouvrit le tonneau & trouva la viande de si bon goût qu'il en mangea tout son sou. Le lendemain le Juif voulut emporter son tonneau. Mais il fut bien surpris de le sentir si leger; Il s'en plaignit. L'affaire examinée il se trouva que le Florentin étoit devenu le Sepulchre d'un Juif.

XXXVII.

Ibid. Frideric II. avoit pour Secretaire un fort habile homme Italien, nommé *Pierre des Vignes*, dont on a un bon nombre de Lettres sous le nom de cet Empereur. Ses ennemis l'ayant calomnié auprès de son Maître, il fut assez credule & en même tems assez inhumain pour lui faire crever les yeux. On pré-

prétend qu'il s'en repentit & que même, il le fit son Chancelier. Comme Frideric avoit besoin d'argent pour pousser la guerre qu'il faisoit au Pape, Alexandre III. qui l'avoit excommunié, il consulta là-dessus Pierre des Vignes qui lui conseilla de se servir des biens de l'Eglise pour lever une armée & pour la payer. Le conseil fut goûté. Frideric, qui étoit alors à Pise, pilla tout l'or & tout l'argent des Eglises de cette Ville, & en fit une grosse somme. La capture étoit d'autant plus de haut goût que c'étoit Alexandre II. dont Alexandre III. suivoit bien les traces qui avoit enrichi la Cathedrale de ses plus beaux ornemens, & entre autres d'une ceinture d'or qui en faisoit le tour. Après cette execution Pierre des Vignes dit à son Maître. *Je me suis bien vangé du mal que vous m'avez fait. En m'ôtant la vuë vous vous êtes rendu odieux aux hommes, & en vous faisant commettre ce Sacrilege, je vous ai attiré la colere de Dieu. Vous allez voir vos affaires tourner tous les jours de mal en pis.*

Voyez là-dessus le Voyage d'Italie de Dom Mabillon. p. 186.

S'il étoit bien sûr que Dieu s'interessât beaucoup à la conservation des orne-

ornemens ſuperflus de tant d'Egliſes, on pourroit dire que Pierre des Vignes fut Prophete, car Frideric fut enfin obligé à ſe ſoumettre ignominieuſement au Pape.

Je ferai une petite digreſſion au ſujet de ce célèbre Chancelier de Frideric II. 1. On voit par le récit de Pogge que *Pierre des Vignes* étoit Italien, & non Alleman, comme l'ont dit *Tritheme* & après lui quelques Modernes. Cela paroît auſſi par quelques Lettres qui ſont parmi celles de Pierre des Vignes & entre autres par une que lui écrivit le Chapitre de Capoue où cette Egliſe le regarde comme ſon *enfant* auſſi bien que comme ſon protecteur *. 2. On peut juger auſſi par le témoignage de Pogge, que Pierre des Vignes étoit innocent, & que comme un autre Beliſaire, il ſuccomba ſous la calomnie de ſes ennemis, qui devoient être en grand nombre, ſur tout en Italie, où il ſoutenoit vigoureuſement le parti de l'Empereur contre les Papes. Il eſt vrai que *Matthieu de Paris* qui floriſſoit environ un

Ad ann. 1245.

* *Epiſt. Petr. de Vin.* L. III. 43. Voyez auſſi la Lettre 45. du même livre où il eſt appellé *enfant de Capoue.*

un siècle après la mort de Pierre des Vignes, dit que celui-ci fut convaincu d'avoir voulu faire empoisonner l'Empereur par son Medecin, & qu'il fut porté à cet attentat par de grosses sommes d'argent que le Pape lui donna. Mais il semble plus naturel de s'en rapporter à Pogge sur un fait arrivé en Italie, qu'à un Auteur Anglois tel qu'étoit Matthieu de Paris. D'ailleurs il y a des Auteurs à peu près contemporains & alleguez par *Henri de Sponde* qui soutiennent que Pierre des Vignes fut la victime de la jalousie que les Courtisans de l'Empereur avoient conçuë du credit de cet habile Ministre. En effet toutes les présomptions sont pour un si grand homme qui pendant si longtems avoit défendu son Maître avec tant de courage & de fermeté. *Nemo repente fuit turpissimus.* 3. A l'égard de cette particularité que l'Empereur se repentit de son injustice & de sa cruauté, qu'il reprit Pierre des Vignes à son service, que même il lui donna un poste plus éminent, & qu'il lui témoigna plus de confiance que jamais, ou Pogge se trompe, ou tous les autres Historiens qui disent unanimement que depuis

Ad ann. 1249. 11. Voyez la Vie de Pierre des Vignes à la tête de ses Lettres.

puis 1245. qu'il lui fit crever les yeux jusqu'à 1249. qui fut le dernier de sa vie, l'Empereur le fit, pour ainsi dire, mourir à petit feu le faisant traîner ignominieusement, dans toutes les villes d'Italie afin qu'elles fussent témoin de son supplice, le livrant à la merci de ses plus mortels ennemis, ou, selon d'autres, le retenant dans une dure prison à Capoue ou à San Miniato ; où l'on prétend qu'il se tua lui même de desespoir, quoique d'autres disent qu'il le fit publiquement. Je voudrois bien que le recit de Pogge sur le repentir de l'Empereur fût veritable pour l'honneur de ce Prince & pour la justification de Pierre des Vignes dans l'esprit de la posterité. Mais un seul Historien ne sauroit balancer l'autorité unanime de tous les autres, sur tout Pogge n'ayant pas vécu dans le tems, & n'alleguant point de preuves de ce qu'il avance.

XXXVIII.

p. 457. Un Chevalier Napolitain, que Ladislas Roi de Sicile avoit fait Gouverneur de Perouse, reçut un jour deux Lettres, l'une d'un Marchand qui lui demandoit le payement de quelque dette,

ce, l'autre de sa femme qui le prioit de venir bientôt la consoler de son absence. Il répondit au Marchand qu'il le payeroit dans peu. A l'égard de sa femme il lui écrivit une Lettre la plus tendre du monde, & en termes libres & même libertins. Il addressa par mégarde à sa femme la Lettre pour le Marchand, & au Marchand la Lettre pour sa femme. La femme comprit bien qu'il y avoit de la méprise, & prit en patience le chagrin que lui donnoit & la bévue & la dette de son mari. Mais le Marchand se croyant joué par une Lettre ridicule, où on lui promettoit des caresses au lieu d'argent, s'en alla tout en colere montrer cette Lettre au Roi qui n'en fit que rire. Le Marchand se croyoit moqué du Chevalier, & il le fut en effet de toute la Cour.

XXXIX.

Du tems de *Francisco Carrario* * Prince de Padoue il y avoit dans cette Ville-là un Hermite en grande odeur de Sainteté, mais dans le fond franc hypocrite. Après avoir debauché plusieurs femmes p. 459.

* Il y en a eu deux de ce nom, le Pere & le Fils, sur la fin du 14. siècle. Pogge, *Hist. Florent.*

mes sous prétexte de les confesser, la comedie devint enfin publique. Il fut arrêté & mené devant le Prince qui fit aussi-tôt venir son Secretaire pour écrire la confession du Moine. On lui demanda les noms de toutes les femmes qu'il avoit seduites, il en nomma un bon nombre. Comme le Secretaire se divertissoit à cette énumeration il pressoit l'Hermite avec menace, de n'en omettre aucune. *Ajoutez donc*, lui dit-il, *votre femme à cette liste.* La plume tomba des mains au Secretaire, & le Duc se moqua de lui de s'être attiré cette mortification par son avidité à savoir les fautes d'autrui.

XL.

p. 450. Pogg. *Hist. de Flor.* p. 159. Les Factions des *Gibelins*, partisans des Empereurs, & des *Guelphes* qui étoient pour les Papes, desoloient l'Italie, & se pilloient sans quartier l'une l'autre. Un Général * s'étant emparé de Pavie par le secours de la faction Gibeline ne pilla d'abord que les Guelphes, mais après leur avoir tout pris il se jetta aussi sur les biens des Gibelins. Ceux-ci lui en

* C'étoit Frangi Canis Prince de la Scala. Voyez *Hist. Flor.* p. 160.

en ayant fait des plaintes, *il eſt vrai*, dit-il, *mes enfans, vous êtes Gibelins, mais les biens ſont Guelphes.*

XLI.

Un Prêtre voyoit la femme d'un Berger & en eut un garçon. Quand il commença à être grand, le Prêtre le demanda au Berger pour prendre ſoin de ſon éducation. *Non non*, dit le Berger, *il faut qu'il demeure dans la maiſon. Je ferois bien mal le compte de mon maître ſi j'en uſois à l'égard des agneaux qui naiſſent dans ſa bergerie comme vous voulez que j'en uſe à l'égard de cet enfant.* p. 461.

XLII.

Dans un Conſeil tenu à Perouſe un Païſan ayant demandé quelque grace, trouva beaucoup d'oppoſition de la part d'un des Citoyens. Le lendemain le Païſan bien conſeillé mena au Citoyen trois ânes chargez de bled. Le preſent fut bien reçu, & le Citoyen plaida fortement la cauſe du Païſan. *Voyez*, dit quelqu'un là-deſſus, *comme les ânes ſont éloquens.* Ibid.

XLIII.

Il y avoit à Vicence un grand uſurier qui neanmoins déclamoit ſans ceſſe contre les uſuriers & prioit inſtamment un Pré- p. 463.

Prédicateur de grande autorité dans la Ville de ne point épargner ces gens-là. Le Prédicateur qui connoiſſoit l'homme ne pouvoit pas comprendre quel interêt il avoit à le preſſer là-deſſus avec tant d'importunité lui qui faiſoit profeſſion d'uſure. Il lui en demanda la raiſon. *C'eſt*, dit-il, *qu'il y a tant d'uſuriers dans la Ville que je ne gagne rien; au lieu que ſi par vos prédications vous pouvez corriger ce vice tout le monde viendra chez moi.*

XLIV.

p. 467. Un pauvre Batelier qui n'avoit rien gagné de tout le jour s'en retournoit tout triſte chez lui, lorſque quelqu'un l'appella pour le paſſer dans ſa barque. Le trajet ſe fit gayement. Mais le Batelier ayant demandé ſon payement, le paſſager proteſta qu'il n'avoit pas un ſol ſur lui, mais qu'il lui donneroit un conſeil qui lui vaudroit de l'argent. *Bon!* dit le Batelier, *ma femme & mes enfans ne vivent pas de conſeil.* N'en pouvant tirer d'autre raiſon, il demanda enfin quel étoit donc ce conſeil? *C'eſt*, dit-il, *de ne jamais paſſer perſonne ſans vous faire payer par avance.*

XLV.

X L V.

Un certain Milanois, ſoit par bêtiſe ſoit par oſtentation, avoit écrit tous ſes péchez dans un gros Livre qu'il porta à ſon Pere Confeſſeur. Le Pere qui étoit homme d'eſprit effrayé de la groſſeur du volume ſe contenta de faire quelques queſtions au Penitent & puis lui déclara qu'il lui donnoit l'abſolution de tout ce qui étoit dans ſon Livre. Celui-ci lui ayant demandé quelle penitence il lui impoſoit. *De lire*, dit-il, *pendant un mois ce Livre-là ſept fois par jour*. Il eut beau crier à l'impoſſibilité, il fallut qu'il en paſſât par là. p. 468.

X L V I.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on imitât à l'égard de tous les médiſans la conduite d'un Moine Auguſtin de Florence. Il enſeignoit la jeuneſſe avec beaucoup de ſuccès. Un de ſes Ecoliers qui avoit fait de plus grands progrès que les autres s'attira l'envie de ſes camarades. L'un d'entre eux alla trouver le Précepteur, & lui dit qu'un tel étoit un ingrat & qu'il parloit mal de ſon Maître. *Depuis quand le connoiſſez-vous*, lui dit le vénérable vieillard? *Depuis un an*, dit l'autre. „ Il faut que vous vous croyiez bien p. 470.

Il s'appelloit Louis de Marſilli.

„ habile & que vous me preniez pour
„ un grand sot si vous vous imaginez
„ que depuis dix ans je ne connois pas
„ mieux le caractere & les mœurs de
„ ce jeune homme que vous qui ne le
„ connoissez que depuis un an..

XLVII.

Ibid. On demanda un jour à ce même Religieux ce que signifioient les deux pointes qui sont aux mitres des Evêques. *L'une*, dit-il, *signifie l'Ancien & l'autre le Nouveau Testament que les Evêques doivent savoir par cœur*. Mais que signifient, continua-t-on, les deux especes de courroyes qui pendent à la mitre derriere le dos. *Cela veut dire que les Evêques ne savent ni le Vieux ni le Nouveau Testament.*

XLVIII.

P. 471. Un Grand d'Espagne avoit un fils si médisant qu'il fut obligé de lui défendre de jamais ouvrir la bouche. Le Pere & le Fils se trouverent un jour ensemble au dîner du Roi & de la Reine d'Espagne. Cette Princesse qui passoit pour être fort galante croyant le jeune homme sourd aussi bien que muet pria son Pere de le lui donner pour la servir. Le Pere y consentit, le fils fut té-

témoin des intrigues de la Reine pendant deux ans. Au bout de ce tems-là le Roi demanda au pere si son fils étoit muet de naissance, ou par quelque accident. *Ce n'est*, dit-il, *ni l'un ni l'autre, mais je lui ai défendu de parler à cause de sa mauvaise langue*. Le Roi ordonna au pere de permettre à son fils de prononcer seulement quelques mots. Le pere s'en défendit long-tems, disant qu'il pourroit en arriver du scandale. Enfin le fils eut permission de parler & se tourna vers le Roi, *Sire*, dit-il, *vous avez la plus impudique & la plus méchante de toutes les femmes*. Le Roi confus lui défendit de rien dire davantage.

XLIX.

Un François & un Genois qui avoient tous deux une tête de bœuf dans leurs armes prirent querelle là-dessus. Le François appella le Genois en duel & ce dernier accepta le défi. Comme ils étoient sur le point de se battre, le Genois demanda, quel étoit le sujet de leur démêlé. C'est, dit le François, parce que vous avez usurpé mes armes. *Vous vous trompez*, dit le Genois, *vos armes sont une tête de bœuf, les miennes* p. 473.

nes sont une tête de Vache. Ainsi finit le combat.

L.

p. 474. Le Capitaine d'un vaisseau Anglois se voyant en danger de faire naufrage voüa à la Vierge Marie un cierge aussi grand que le mât du navire, s'il en échappoit. Quelqu'un lui representa qu'il n'y avoit pas assez de cire en Angleterre pour accomplir le vœu: *Promettons toujours*, dit-il, *si nous échappons du danger, il faudra bien que la bonne Dame se contente d'un petit cierge.*

L I.

p. 472. On citoit un jour à Venise dans un Plaidoyer la *Novelle* & la *Clementine* *. Le Juge qui étoit fort ignorant avoit chez lui deux femmes de ce nom. Il s'imagina que l'Avocat les appelloit en témoignage & le censura aigrement de citer deux concubines dans une Assemblée si grave.

L I I.

p. 476. Un Egyptien qui étoit en Italie eut un jour la curiosité d'aller entendre la Messe. On lui demanda son sentiment sur

* *Novelle* Constitutions de Justinien, *Clementine* Constitutions de Clement V.

sur cette cérémonie. Il en approuva tout à une chose près. *C'est*, dit-il, *qu'il n'y a point de charité, car j'ai vu là un homme qui mangeoit & buvoit tout seul sans rien donner aux autres qui devoient avoir faim & soif aussi bien que lui.*

LIII.

Un Evêque Espagnol envoya son valet un vendredi acheter du poisson. Le valet n'en trouva point au marché, mais il apporta deux perdrix. L'Evêque lui ordonna de les mettre en broche & de les lui servir. Le valet lui représenta qu'il n'étoit pas permis de manger de la viande ce jour-là. *Ne sais-tu pas*, dit le Prélat, *que je suis Prêtre & que par consequent il me sera plus aisé de faire d'une perdrix un poisson, qu'il ne me l'est de changer le pain dans le corps de Christ.* Là-dessus il fit le signe de la croix, & ayant commandé que les perdrix devinssent poissons, il les mangea comme tels.

Ibid.

Ce mot est dans les Cent nouvelles & a été tire de Pogge.

LIV.

La plûpart des gens qui se divertissent des fous sont aussi fous qu'eux. Un Archevêque de Cologne avoit un fou qu'il faisoit coucher avec lui. Le Pré-lat

Ibid. Cyrano de Bergerac a imité ceci dans son

Matthieu Gareau. lat ayant un jour une Nonain à côté de lui, le fou tout étonné de sentir quatre jambes demanda à qui elles étoient. Elles sont toutes quatre à moi, dit l'Archevêque, le bouffon au même instant court dans la ruë, & crie tout haut, *venez voir un nouveau monstre; notre Archevêque en quadrupede.*

L V.

p. 455. Le Cardinal de Bourdeaux fit autrefois ce conte à Pogge. Un Bourdelois se retira un jour chez lui, se plaignant fort d'un grand mal de jambes. La femme la lui frotta, & la lui enveloppa bien. Comme il crioit toûjours les hauts cris, on alla chercher le Medecin. Celui-ci ayant touché la jambe prétendue malade, assûra qu'il n'y avoit pas le moindre mal; *C'est donc l'autre*, lui dit le Visionnaire.

L V I.

p. 459. Quelques Freres mineurs étoient allez chez un Peintre pour faire faire le portrait de S. François d'Assise *. Ils furent tout un jour à debattre en sa présence, si on le peindroit *stigmati-*

* Moine fanatique du treizième siècle, canonisé par Innocent III.

tisé *, ou prêchant, où ſous quelque autre attitude. Lorſqu'ils ſe furent retirez pour s'aller coucher, le Peintre qui crût qu'ils s'étoient moquez de lui, peignit S. François joüant de la flute. D'autres diſent pendu à un gibet. Ils voulurent faire pendre le Peintre, mais il avoit gagné au pied.

L V I I.

Il n'y a point de lieu où le jugement & la bienſeance ſoient plus neceſſaires qu'en Chaire. Un Prédicateur prêchant à Tivoli contre l'adultere avec beaucoup de vehemence, s'emporta follement jusqu'à dire qu'il aimeroit mieux connoître dix filles qu'une femme mariée. *Il y a*, dit quelqu'un là-deſſus, *bien des gens de votre goût.* p. 433.

L V I I I.

C'eſt une coûtume en Hongrie qu'après la Meſſe tous ceux qui ont mal aux yeux s'approchent de l'autel pour ſe faire verſer de l'eau du calice par le Prêtre officiant, qui prononce en même tems quelques paroles de l'Ecriture en Hon- p. 460.

* Les Stigmates ſont les marques des playes de notre Seigneur que les Cordeliers prétendent qu'il avoit imprimée, ſur le corps de leur S. François.

Hongrois pour leur ſouhaitter la convaleſcence. Un Prêtre Florentin, qui ſe trouvoit en Hongrie, ayant un jour dit la Meſſe en preſence de l'Empereur Sigiſmond, pluſieurs gens qui avoient mal aux yeux s'approcherent du Prêtre, afin qu'il y repandît de l'eau du calice ſelon la coutume. Le Prêtre qui crût que les yeux ne leur pleuroient que pour avoir trop bu la veille, leur verſa de l'eau & leur dit en Italien, *Mourez plutôt de l'épée que de trop boire.* L'Empereur en rit & en ayant fait le conte à table, tout le monde en rit auſſi, hormis ceux qui avoient mal aux yeux.

LIX.

p. 461. La coûtume & l'éducation mettent beaucoup de difference entre les hommes. Un homme fort riche allant en hyver à Bologne, fourré depuis la tête juſqu'aux pieds rencontra, un jour qu'il faiſoit un froid horrible un pauvre Païſan qui n'avoit ſur lui qu'un méchant juſtaucorps. Le Voyageur lui demanda s'il n'avoit pas grand froid. Non, lui dit le Païſan d'un viſage fort gai. Comment cela ſe peut-il? je gele ſous mes peliſſes. *Ah*, dit le Païſan, *ſi comme moi vous portiez tout ce que*

vous

vous avez d'habits vous n'auriez point froid.

L X.

Il y a des exemples de ſimplicité fort ſinguliers & fort facetieux. Un Païſan de *Pergola*, petite Ville de l'Etat de l'Egliſe dans le Duché d'Urbin, eût bien voulu marier ſa fille à un de ſes voiſins. Le voiſin n'y vouloit point entendre parce qu'il la trouvoit encore trop jeune pour être mariée. *Oh*, dit le pere, *elle eſt bien nubile, car elle a déja eu trois enfans du Vicaire de notre Curé.* p. 461.

L X I.

En voici un autre exemple. Un Venitien homme fort ſimple, étoit monté à cheval pour aller à la Campagne; Il avoit derriere lui ſon valet à pied. Le cheval donna un coup de pied au valet, qui de colere prit une pierre & la jetta contre le dos de ſon maître croyant la jetter au cheval. Le maître crut, que c'étoit le cheval qui lui avoit donné un coup de pied. Cependant comme le valet ne pouvoit pas marcher fort vîte le maître le querelloit; Je ne ſaurois, dit-il, marcher plus vîte, votre cheval m'a bleſſé. Oh, dit le Venitien, ce n'eſt rien, c'eſt une bête fort p. 464.

vicieuſe, elle m'a auſſi donné un coup de pied dans les reins.

LXII.

p. 488. Un de ces Moines quêteurs qui vont par le païs demandant l'aumône pour *S. Antoine de Padoue*, avoit tiré une bonne quantité de bled d'un Païſan, ſur la promeſſe qu'il lui avoit faite qu'il proſpereroit cette année-là, & qu'il ne perdroit pas une de ſes brebis. Le Païſan, ſur la parole du Religieux laiſſa errer ſes brebis à l'avanture, il vint un loup qui en mangea pluſieurs. Le quêteur revint l'année ſuivante & redemanda du grain. Mais le Païſan lui en refuſa & ſe plaignit qu'il l'avoit affronté & que le loup avoit mangé ſes brebis. Oh, dit le Moine, je ne m'en étonne pas, il ne faut point vous fier au loup, c'eſt une méchante bête qui n'a point de parole. Elle tromperoit non ſeulement S. Antoine, mais notre Seigneur ſi elle pouvoit.

Antoine ſurnommé de Padoue, parce qu'il étoit Profeſſeur en Théologie dans cette Ville & qu'il y mourut, étoit un Moine Franciſcain, Originaire de Lisbonne. Il fut canoniſé par Gregoire IX. dans le XIIIme. ſiècle. Voici le

ju-

jugement que Polydore Vergile Auteur Italien faisoit des Moines de ce nom sur la fin du XVme. siècle, & par consequent avant la Réformation. *C'est*, dit-il, *une racaille de gens qui pillent le peuple Chrétien avec autant d'impudence que d'impunité. Ils portent la lettre T. peinte sur leur poitrine, pour être reconnus Disciples de S. Antoine, & pour demander l'aumône sous ce prétexte. En certaines saisons de l'année on leur donne des porcs qu'ils menent de village en village afin qu'on les nourrisse en l'honneur de S. Antoine, à qui cet animal & plusieurs autres sont consacrez.* Polyd. Vergil. L. VII. c. VII. p. 466.

LXIII.

Un Voyageur ayant fait bonne chere dans un cabaret, l'Hôte lui demanda son payement. Le Voyageur dit qu'il n'avoit point d'argent, mais qu'au lieu de cela il lui chanteroit les plus jolies chansons du monde. Le Cabaretier répondit qu'il vouloit de l'argent & non des chansons. Mais si je vous en chante une qui vous plaise, ne la prendrez-vous pas pour argent comptant? A la bonne heure, dit l'Hôte. Il lui en chanta plusieurs qui ne lui plurent point. Enfin le Chanteur mettant la main à la bourse p. 487.

com-

comme s'il eût voulu la délier; Pour cette fois je m'en vais vous en chanter une qui sera de votre goût. Il se mit à en chanter une qu'on appelle en Italien la Chanson du Voyageur. *Mettez la main à la bourse & payez l'Hôte.* Celle-ci vous plait-elle? *Oui*, dit l'Hôte. *Vous êtes donc payé*, dit le Voyageur, & s'en alla.

L X I V.

p. 468. Un Docteur de Milan fort ignorant s'imaginoit que les oiseaux fuyoient non au son de la voix, mais au sens des paroles que l'on prononçoit. Il eut un jour la curiosité d'accompagner un Oiseleur qui alloit prendre des oiseaux au filet. Celui-ci lui recommanda fort de ne point parler. Mais dès qu'il vit des oiseaux assemblez il crut devoir en avertir l'Oiseleur; les oiseaux de s'envoler. L'Oiseleur le pria encore une fois de ne dire mot, & il le promit. Les oiseaux revinrent & le Docteur cria en Latin: *Voila des oiseaux.* Comme l'Oiseleur lui en faisoit des reproches, *je ne croyois pas*, dit-il, *que les oiseaux entendissent le Latin.*

L X V.

p. 473. Un homme de Perouse fort oberé s'en

n alloit dans la rue tout melancholi-
e. Quelque passant lui demanda quel
›it le sujet de sa tristesse. Je dois,
-il, & je ne saurois payer. *Bon!* lui
›artit l'autre, *Laissez cette inquietu-
à votre Creancier*.

LXVI.

Un certain bouson connu de Pogge, p. 476.
manda à un Religieux lequel étoit le
ıs agréable à Dieu de dire ou de fai-
Le Religieux répondit que c'étoit
faire. Il y a donc plus de merite, dit
bouson, à faire des *Patenotres* * qu'à
dire.

LXVII.

Il n'y a rien de si ordinaire que de p. 482.
ir les Fanfarons de bravoure saigner
nez dans l'occasion. Lorsque l'Em-
reur Frederic II. mourut en Italie †,
guerre y étoit allumée de tous côtez.
n jour de bataille un Officier de dis-
tinc-

* Les *Patenotres* sont des chapelets avec les-
els on recite le *Pater*.
† Il mourut en 1250. dans la Pouille au Royau-
de Naples proche de Luceria, & non à Sien-
proche de Florence, comme le dit Pogge, ne
ısant pas qu'il y a aussi dans la Pouille un en-
›it qui s'appelle Florence, ou Florenzola. *Struv.
nt. Hist. Germ.* Diss. XX.

tinction fut des premiers à cheval fa
ſant de grandes rodomontades & r
prochant aux autres leur lenteur & le
lâcheté. *J'irai*, diſoit-il, *contre l'enn
mi quand je devrois y être ſeul.* Il fit e
viron un mille au grand galop. Ma
comme il vit revenir du combat, q
avoit déja commencé, des Soldats co
verts de bleſſures, il ſe mit à n'aller q
le pas. Il s'approcha enfin pas à pa
mais entendant les cris des deux armée
& voyant que le combat étoit furieu
il s'arrêta tout-à-coup comme s'il eú
été petrifié. Quelqu'un qui l'avoit e
tendu ſe faire tout blanc de ſon épé
lui demanda pourquoi il n'avanço
pas. *Je ſens*, dit-il, *que je ne ſuis p
intrepide comme je me croyois.*

LXVIII.

p. 485. Un Tyran qui ne cherchoit qu'à ſa
gner ſes Sujets en exigeoit d'eux de
choſes impoſſibles ſous de groſſes pe
nes. Il commanda à l'un d'eux d'a
prendre à lire à un âne. L'autre n'oſa
refuſer demanda dix ans de terme po
pouvoir executer cet ordre, il les ob
tint. Comme on ſe moquoit de lui d'a
voir entrepris une choſe auſſi impoſſi
ble. *Laiſſez-moi faire*, dit-il, *je n'a*

rie

à craindre, avant ce tems-là ou je rai; ou l'âne; ou mon maître mour-

LXIX.

1 Curé annonçant au peuple la fê- *l'Epiphanie: Je ne sai,* dit-il, *si in homme ou une femme, mais c'est rande solemnité.*

p. 486. L'Epiphanie est communément le jour des Rois.

LXX.

y a beaucoup de gens qui pour r les apparences font commettre 'autres à leur profit des crimes ont honte de commettre eux-mê- Un homme qui avoit besoin d'ar- alla pour en emprunter sur gage un vieux Bourgeois qui avoit fait :r d'usure, mais qui feignoit d'y a- renoncé. L'emprunteur portoit gage une croix d'argent, où on ndoit qu'il y avoit un morceau du le la vraie croix. Le rusé vieillard idit qu'il ne se mêloit plus de ce ais trafic, mais qu'il avoit un pen- le fils qui pourroit lui faire son af- Il le fait conduire chez son fils in valet. A peine avoit-il fait quel- pas que le vieux usurier cria au va- *Au moins, dites à mon fils qu'il rab- le la somme ce que pese le bois.*

Ibid.

LXXI.

Ibid. Un Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or étant venu en Ambassade à Florence faisoit parade de plusieurs chaînes qu'il avoit à son col. Un homme d'esprit dit là-dessus : *On se contente d'une chaîne pour les autres fous, mais celui-ci en veut avoir plusieurs.*

LXXII.

Ibid. Il y a des gens qui goguenardent & profanent jusqu'au dernier soupir. Un Religieux qui étoit allé voir un homme de ce mauvais caractere au lit de la mort lui disoit entre autres choses, que Dieu avoit accoûtumé de châtier ceux qu'il aime. *Je ne m'étonne donc pas*, dit le malade, *si Dieu a si peu d'amis puis qu'il traite si mal ceux qu'il aime* *.

LXXIII.

Ibid. Il y a de faux penitens qui semblent n'aller à confesse que pour se moquer de la Religion & du Confesseur. Quelquefois même le Confesseur & le Penitent ne valent pas mieux l'un que l'autre. On voit des Confesseurs qui absolvent

* Voyez une semblable impieté dans la note sur Damon de la premiere Satyre de Despreaux au sujet de M. Cassandre.

leurs Penitens, dépens compensez ;
xemple des Juges qui mettent quel-
ɔis les plaideurs hors de cour & de
ès comme si devant Dieu le péché
un pouvoit expier celui de l'autre.
Pénitent alla dire un jour à son Con-
ır qu'il avoit volé son voisin, mais
ce même voisin l'avoit volé aussi.
nême homme lui dit encore : „ J'ai
ıttu un homme, mais il s'est bien
venché ". *Hé bien*, dit le Prêtre,
'st compensé par l'autre. „ J'ai en-
re à me confesser d'un grand pé-
ié, dit l'Hypocrite, mais je n'au-
i jamais le courage de vous l'avouer,
rce qu'il vous regarde de fort près ".
s avoir long-tems balancé, il se ren-
ux instances du Prêtre. „ J'ai,
t-il, abusé de votre sœur ", ; *&*
dit le Prêtre, *plus d'une fois de*
mere. Ainsi nous voila quitte à
?.

LXXIV.

n debite quelquefois au peuple des p. 479.
cles qui portent avec eux leur re-
ion ; mais dont la singularité mé-
juelque attention. Pogge témoi-
qu'étant un jour à Rome au Ser-
qu'un Augustin faisoit dans l'Egli-

se de Latran, ce Moine pour enga
le peuple à la penitence raconta pul
quement un miracle qu'il disoit av
vu, il y avoit six ans; „ Etant un jo
„ disoit-il, avec les autres Religi
„ dans la Basilique de Latran à dire 1
„ tines, il sortit d'un tombeau, d
„ lequel depuis environ quinze jours
„ avoit enterré un Citoyen Roma
„ une voix qui appelloit les Religie
„ Elle se fit entendre plusieurs fois i
„ tilement parce que les Moines éto
„ trop effrayez. Mais enfin s'ét
„ rassurez ils allerent où la voix les
„ pelloit. Le mort leur cria de ne
„ craindre, mais d'ôter la pierre & c
„ ler chercher un calice. Ce qu'ay
„ fait le mort se leva, & rejetta
„ le calice l'hostie consacrée qu'il a
„ prise avant sa mort, & leur dé
„ ra qu'il étoit damné & qu'il s
„ froit des tourmens horribles p
„ avoir connu sa mere & sa fille,
„ ne s'être pas confessé de ses cri
„ après quoi il se recoucha". Po
ne dit point son sentiment sur ce m
cle prétendu. Le mien est que la
grande grace que l'on puisse faire
Moine, c'est de croire qu'il avoit

e miracle en songe, & qu'à force de
e raconter, il s'étoit persuadé qu'il
toit véritable.

LXXV.

Il y a dans la Romagne un Bourg ppellé *Pera* qui appartenoit autrefois ux Genois, & où la plûpart des Ambassadeurs Chrétiens en Turquie font ujourd'hui leur residence. Quelques Genois étant allez à Constantinople our y negotier furent insultez par des Grecs qui tuerent les uns & blesserent es autres. Le Consul des Marchands Genois en porta des plaintes à l'Empereur des Grecs; Ce Prince pour toute punition fit raser le menton aux coupables, ce qui est une grande ignominie en ce païs-là. Le Consul se croyant nsulté par une punition qu'il trouvoit egere permit aux Genois de se vanger eux-mêmes. Ils allerent donc à Constantinople & firent main basse sur plusieurs Grecs.

Ce pouvoit être Michel Paleologue ou Andronic son fils.

L'Empereur s'en plaignit au Consul qui étoit à Pera, & ce dernier promit d'en faire bonne justice. Il fit en effet amener un jour les coupables dans a place publique, comme s'il eût voulu leur faire couper la tête. Tout le

p. 474.

monde y accourut, Grecs & Latins. Les Prêtres s'y trouverent avec leurs croix pour conduire les suppliciez au cimetiere. Le Consul ayant fait faire silence ordonna qu'on rasât le derriere aux coupables, disant que c'étoit là, & non au menton que les Genois avoient de la barbe.

LXXVI.

p. 472. Du tems d'Eugene IV. il y avoit quantité de courtisannes à la Cour de Rome & cette Cour étoit fort effeminée. Un Cardinal Grec y étant venu avec sa longue barbe on lui conseilla de la faire raser pour se conformer à l'usage. *Non non*, dit le Cardinal Angelot, *il faut bien qu'il y ait un bouc parmi tant de chevres.*

LXXVII.

p. 465. Un Notaire de Florence, qui avoit peu de pratique, s'avisa de cette friponnerie pour gagner de l'argent. Etant allé trouver un jeune homme dont le pere étoit mort, il lui demanda s'il avoit été payé d'une certaine somme que son pere avoit prêté à quelqu'un qui étoit mort aussi. Le jeune homme dit qu'il n'avoit point trouvé cette dette parmi les papiers de son pere. „ J'en ai „ fait moi-même l'obligation & je l'ai
„ en-

entre les mains, il ne tient qu'à vous de l'acheter ". Le jeune homme hete le faux acte & fait assigner le fils prétendu debiteur. Celui-ci soûtint 'il paroissoit par les Livres de son Pe- qui étoit Marchand, qu'il n'avoit ja- ais rien emprunté, & alla trouver le No- re pour l'accuser d'avoir fait un faux te. „ Vous n'étiez pas au monde, dit le Notaire, quand cette somme fut empruntée. Votre pere la rendit au bout de quelque tems & j'en ai chez moi la quittance ". Le jeune mme la racheta, & le Notaire par ce yen tira de l'argent des deux côtez.

LXXVIII.

Martin V. comptoit un jour que le p. 445. égat de Bologne ayant traité de fou Docteur qui sollicitoit quelque gra- avec importunité, le Docteur de- inda au Légat quand il l'avoit surpris aire l'action d'un fou. Le Légat lui rquoit une certaine occasion où il étendoit qu'il avoit fait une folie. *Vous us trompez*, dit l'autre, *je n'en ai fait e quand je vous ai fait Docteur, car us n'en étiez pas capable* *.

 LXXIX.

* Il faut que ce soit Balthazar Cossa qui fut de- Jean XXIII. deposé au Concile de Constance.

LXXIX.

p. 441. A trompeur trompeur & dem dit le Proverbe. * Un Renard voyant poules juchées avec leur Coq dans cour tâchoit de les attirer par de b paroles. *J'ai*, dit-il, *une bonne velle à vous apprendre, c'est que les maux ont tenu un grand Conseil, & fait entre eux une paix éternelle. De dez*, dit-il, *celebrons de bonne a cette paix.* Le Coq plus fin que le nard se dresse sur ses ergots & reg de tous côtez. *Que regardez-vous* le Renard. *Je regarde deux chien s'avancent*, & le Renard de fuir à tes jambes. *Eh*, dit le Coq, *la pa faite entre les animaux. Oh*, dit le nard, *peut-être que ces deux chiens savent pas encore la nouvelle.*

LXXX.

p. 432. Un Païsan étant monté sur un taignier pour secouer des châta tomba en descendant & se rompit côte. *Si vous m'aviez consulté*, quelque mauvais plaisant qui se t

* La Fontaine a imité cette Fable, m omis la repartie du Renard fugitif qui a coup de sel.

beur ne vous seroit pas arrivé,
Conseil pourra vous servir,
'nir. C'est de ne descendre ja-
vête que vous êtes monté.

LXXXI.

rtain Nicolas homme savant, p. 429.
, esprit satyrique & d'une lan-
mal apprise, se moquoit un
igene IV. en ces termes. „ Je
plus malheureux de tous les
es; C'est aujourd'hui le regne
'olie, le Pape avance tous les
les sots & des fous. Je suis le
ur qui il ne fait rien. C'est,
il, sa faute, car j'ai tout le
qu'il faut pour parvenir.

LXXXII.

rtain Abbé fort gras & d'une Ibid.
excessive allant un soir assez
orence demanda à un Païsan,
:oit bien dans la Ville. *Oui,*
ïsan, qui jouoit sur l'équivo-
not *entrer, puis qu'un chariot*
entre bien.

LXXXIII.

ouvera ici le caractere de bien
Un Seigneur de Rome étant
rence pour y entrer en posses-
uelque charge tint tout un jour

les principaux de la Ville à ne parler que de lui. Il leur disoit qu'il avoit été Senateur Romain, & leur racontoit avec emphase tout ce qu'il prétendoit qu'on avoit jamais dit ou fait à sa gloire. Après cela il rendoit compte de son Voyage, comment il étoit parti de Rome, & par qui il avoit été accompagné à son départ, puis il disoit que la premiere journée il étoit arrivé à Sutri, & racontoit ce qu'il y avoit fait jusques aux moindres choses. Il s'étoit déja passé plusieurs heures sans que sa narration l'eût conduit à Sienne. Un des auditeurs ennuyé, comme tout le reste de la compagnie, de la longueur d'un discours si fastueux & si insipide, lui dit à l'oreille, qu'il étoit tard & que s'il ne hâtoit son Voyage pour arriver à Florence, il manqueroit l'affaire importante qui l'y avoit fait venir. Il profita de l'avis & conclut en disant; Enfin je suis arrivé à Florence.

LXXXIV.

On infligeoit à *Terra Nova* une certaine peine à ceux qui jouoient aux dez. Un homme de la connoissance de Pogge ayant été surpris à y jouer fut mis en prison. Comme on lui demandoit

ſe de ſa detention. *C'eſt*, dit-il, *Juge qui m'a fait mettre ici parce ai joué mon argent ; Je ne ſai ce m'auroit fait ſi j'avois joué le ſien.*

LXXXV.

ıelqu'un diſoit mille plaiſanteries le Palais du Pape Eugene IV. vez vous, lui dit-on, qu'on vous ɛndra pour un fou ". *J'en ſerois* dit-il, *c'eſt le ſeul moyen de s'a-r auprès de ceux qui gouvernent au-'hui.*

LXXXVI.

ı Prédicateur prêchant à Perouſe, ſes auditeurs ſur la fin de ſon Ser- *Mes Freres, toutes vos femmes protеſté à confeſſe qu'elles avoient leles à leurs maris, & vous de vo-té vous avez confeſſé que vous aviez connu les femmes d'autrui. Dites-lonc, je vous prie, qui des femmes s maris a dit la verité.*

LXXXVII.

: Cardinal de Bar Napolitain avoit Iôpital à Verceil *, dont il tiroit peu de profit parce qu'il avoit beau- de malades à entretenir. Il en- voya

:'étoit Landolphe de Maramaur dont il eſt lans le Concile de Conſtance.

voya un jour l'Intendant de sa maison pour en recevoir les rentes. Cet Officier voyant un nombre prodigieux de malades qui consumoient tout le revenu de son maître s'avisa de ce tour. Il se deguisa en Medecin & fit assembler tous les malades, visita leurs playes & leur déclara qu'on ne pouvoit les guerir qu'avec un onguent de graisse humaine. Il faut donc, leur dit-il, que dès aujourd'hui vous tiriez au sort entre vous à qui sera cuit dans de l'eau bouillante pour le salut de tous les autres. A ces mots tous les malades effrayez vuiderent incessamment l'Hôpital.

LXXXVIII.

On croit ordinairement que la distraction est une marque d'esprit. Cette marque est au moins bien équivoque & c'est aussi souvent une marque de stupidité. Les Païsans les plus grossiers ont leurs distractions aussi bien que les plus grands esprits. Un Païsan de Terra Nova, nommé Mancini, gagnoit sa vie à mener du bled dans les Villes du voisinage. Un jour qu'il revenoit du marché il monta sur le plus beau de ses ânes dont il savoit bien le compte. Approchant de sa maison il s'apperçut qu'il lui en

›it un, ne comptant pas celui qu'il
t. Il retourne sur ses pas & court
illes de chemin demandant son
›ut le monde. Point de nouvelles.
retournoit fort triste de sa perte;
étant descendu de dessus son âne;
ne l'avertit que c'étoit là celui
ıerchoit.

LXXXIX.

autre Païsan, après avoir labou-
u'à midi, se mit avec sa charrue
âne, pour ne pas fatiguer ses
à la traîner. S'appercevant que
ıl succomboit sous le poids il
l, met sa charrue sur la tête, &
te en disant à son âne : *Tu mar-
bien à present; ce n'est pas toi qui
ı charrue, c'est moi.* La distrac-
t certainement une absence d'es-
ın défaut, une impolitesse dont
›mme qui veut être sociable doit
iger soigneusement.

XC.

avoit dans une Ville proche de
gne un *Podestat* ou autrement un
›rt ignorant. Il vint un jour plai-
vant lui deux hommes dont l'un
à l'autre. Le Créancier ayant
dé sa dette, le Podestat se tour-
noit

noit du côté du Debiteur & le querelloit de ce qu'il ne payoit pas ce qu'il devoit. Le Debiteur de nier la dette & le Juge de se tourner vers le Créancier & le blâmer de demander ce qui ne lui étoit pas dû. Les ayant ainsi balotez pendant long-tems au lieu de demander des preuves & des témoins, les renvoya avec ce jugement : *Vous avez*, dit-il, *tous deux perdu & gagné.*

XCI.

Un Florentin qui avoit été absent de chez lui pendant un an, trouva sa femme en couche à son retour. Le mari confus & fâché va trouver une matrone, & lui demande si une femme pouvoit porter son fruit douze mois. *Oui*, dit-elle, *si par hazard votre femme a vû un âne le jour qu'elle a conçu, elle n'accouchera qu'au bout d'un an comme font les ânesses.* Le bon mari prit cette réponse pour argent comptant & s'en retourna chez lui tout rejouï.

XCII.

Un Prédicateur prêchant le jour de la fête de St. *Christophore* *, c'est-à-dire,

* C'est St. Christophle. L'Eglise Romaine célèbre deux Saints de ce nom. L'un le 28. Juillet qui

ire, *porte-Christ*, demanda plusieurs
ɔis à ses auditeurs qui étoit celui qui
voit eu cette gloire de porter J. C.
"*étoit un âne*, répondit quelqu'un qui
ennuyoit de ses questions.

Un jour une grande Princesse d'Al-
:magne demandoit à un homme de sa-
oir & d'esprit ce que vouloit dire
Histoire de l'âne de Balaam dont il est
arlé dans l'Ecriture, parce qu'elle
rouvoit l'Histoire peu vraisemblable.
"*étoit une ânesse*, *Madame*, dit l'inter-
ogé. La Princesse en rit & la question
emeura là.

XCIII.

Il y a des faits qui paroissent incroya-
les, mais qu'on ne sauroit pourtant
uere se dispenser de croire sans incivi-
ité quand on examine le caractère des
émoins qui en déposent. Ce que Pog- p. 485.
e raconte d'un homme qui fut deux
ns sans boire ni manger quoique ce soit
st dans ce rang. Il s'agit d'un Prêtre
le Noyon qui exerçoit à Rome la char-
ge

ui est le jour qu'on prétend que St. Christophle
ut martyrisé sous Decius; l'autre le 20. Août
our où l'on prétend aussi que St. Christophle
ouffrit le Martyre dans le neuvième Siècle pen-
ant la persecution des Sarrasins. *Baronii Martyr.*

ge de *Scripteur* de la Chancelerie Apostolique sous le Pontificat d'Eugene IV. Cet homme étant allé faire un Voyage dans sa patrie y tomba malade d'une grande & longue maladie qui étoit accompagnée de symptomes singuliers. Quelques années après il retourna à Rome sous le Pontificat de Nicolas V. exercer la même charge. Là il racontoit à plusieurs graves personnages de la Cour Romaine qu'étant relevé de sa maladie il avoit été deux ans sans manger ni boire, quoiqu'il eût essaié souvent de faire l'un & l'autre. Cet homme paroissoit de fort bon sens, homme de bien, & n'avoit point du tout l'air ni d'un imposteur ni d'un possedé, comme quelques-uns le croyoient. Tout le monde couroit à lui de toutes parts pour l'interroger là-dessus & Pogge témoigne l'en avoir souvent entretenu. Il avouoit lui-même qu'il ne l'auroit jamais cru s'il ne l'avoit pas experimenté dans sa personne. Ceux qui raisonnoient le mieux là-dessus jugeoient que la même humeur melancholique qui le rongeoit lui fournissoit de la nourriture. Pogge ajoute ici qu'il avoit lu dans les Annales de France au neuvième siè-

le sous l'Empereur Lothaire & le Pa-
e Paschal, que la même chose étoit ar-
ivée à une fille de Toul en Lorraine,
ui d'abord avoit été dix mois sans man-
er de pain, & ensuite trois ans sans
oire ni manger, & qui étoit revenue à
on premier état.

Æneas Sylvius raconte à peu près la même Histoire, mais avec quelques irconstances differentes. 1. Il dit que et homme qui étoit Prêtre fut quatre ns sans manger, mais qu'il mangeoit ourtant un peu, quand il étoit invité hez des Evêques. 2. Que ce même omme étant à Sienne dit à *Leonard d'Imola*, qu'il s'en alloit à la Cour de Rome, qu'il y souffriroit, mais qu'il n'y periroit pas. 3. Qu'étant à Rome, l y fut en admiration & en odeur de ainteté pendant un assez long-tems, nais qu'enfin il fut mis en prison & oüetté, *parce*, dit fort bien Æneas ylvius, *que tout ce qui tient du prodige st suspect.* Comment. in Dict. & fact. Alfons. p. 37. 38.

XCIV.

Un Prédicateur prêchoit un jour sur 'Evangile de la multiplication des pains. Au lieu des cinq mille hommes que J. C. epût il n'en nomma que cinq cens. Ce-

lui qui le souffloit lui dit tout bas; *il faut dire cinq mille.* TAISEZ-VOUS, *Sot*, repartit l'Orateur, *on aura encore assez de peine à en croire cinq cens.*

XCV.

Quelcun demandoit un jour à Rodolphe de Camerino, dont on a parlé ailleurs, un cheval si accompli qu'il étoit impossible d'en trouver un tel dans aucune écurie; Rodolphe fit tirer de la sienne une cavalle & un étalon, & dit à cet homme: *Tenez, vous n'avez qu'à faire faire un cheval à votre fantaisie.*

XCVI.

Deux hommes avoient un procès ensemble; l'un d'entre eux donna au Juge un baril d'huile, & l'autre un cochon. Le Juge prononça pour celui qui lui avoit fait présent de l'animal. L'autre lui en ayant fait des plaintes il répondit qu'il étoit entré dans sa maison un cochon qui avoit rompu le baril d'huile, & que cela lui avoit fait oublier sa cause.

XCVII.

Un Prédicateur, qui au lieu de parler sembloit rugir & braire, apperçût une femme qui pleuroit à son Sermon. S'imaginant qu'elle en étoit touchée à

la

iir chez lui pour ſavoir le ſujet
ɔupirs & de ſes larmes dans la
lui donner quelque conſeil ou
conſolation. *Helas!* dit-elle,
*e, en vous entendant il me ſem-
nnoître la voix d'un âme que
i m'avoit laiſſé en mourant pour
a vie, & que j'ai malheureuſe-
du. C'eſt ce qui me faiſoit pleu-*

XCVIII.

a rien de plus équivoque que
rences de la Vertu, & ſouvent
plus inutile que le grand Savoir,
s par rapport aux mœurs. *Jean*
étoit au quatorzième ſiècle un
bres Docteurs en Droit Canon
eût en Italie. Sa femme le trou-
our badinant avec la ſervante;
levenuë, lui dit-elle, *votre Sa-*
JE *l'ai donnée*, dit-il, *à cette*

André vivoit ſous Frederic II.
oi Roi de Sardaigne fils de cet
eur avoit remporté une victoire
Genois qui tenoient le parti du
& fait quantité de priſonniers,
eſquels étoient trois Légats du
e une grande quantité de Prélats
 d'Ita-

d'Italie. Le Roi fit demander à l'Empereur ce qu'il vouloit qu'on fît de tous ces Prélats, il lui envoya ce distique de la façon de Jean André,

Voyez Cave sur Jean André.

Omnes Prelati Papa mandante vocati
Et Legati veniant huc usque ligati.

XCIX.

La jalousie est une fureur capable de porter les hommes aux dernieres extravagances, & aux plus grands crimes. Un habitant de *Gubio* dans le Duché d'*Urbin* en Italie, soupçonnant la fidélité de sa femme, fit par jalousie pour s'en éclaircir ce que l'Histoire Ecclesiastique nous apprend qu'Origene avoit fait par devotion.

C.

Un Curé de Florence recevant les offrandes de ses Paroissiens avoit accoûtumé de dire, *Vous en recevrez une fois autant & la Vie Eternelle.* *Je serois bien content*, repondit un vieux Gentilhomme libertin, *si seulement on me rendoit le capital.*

CI.

Le Cardinal d'Avignon étoit un homme d'un grand merite, mais extremément

:nt fastueux. Il ne marchoit jamais s un beau cortege, & quantité de :vaux de main superbement harna- :z. Le Roi de France lui demandant jour si les Apôtres marchoient en si ınde pompe : *Non*, dit-il, *mais de r tems les Rois ne vivoient pas non s comme aujourd'hui*, *puis qu'ils ient Bergers*, *&* *qu'ils gardoient des upeaux.*

La réponse eût mieux valu si le Car- ıal eût pris les choses de plus haut, falloit qu'il crût le Roi bien igno- ıt, ou qu'il le fût lui-même beaucoup ır ne savoir pas que du tems des Apô- s les Rois ne vivoient rien moins 'en Bergers.

CII.

Quelques Religieux s'entretenoient jour de l'âge & des actions de notre gneur, & disoient qu'il avoit com- :ncé à prêcher à la fin de sa trentiè- : année. Un ignorant de la troupe r demanda quelle avoit été la pré- ere action de Jesus-Christ après a- ır atteint l'âge de trente ans; Com- : ils hesitoient là-dessus, *vous voila n embarassez*, leur dit-il, *avec tout re savoir. Ce qu'il fit d'abord ce*

fut d'entrer dans son année trente & unieme.

CIII.

Un Banquier de Florence étoit allé negocier à Avignon, dans le tems que les Papes y résidoient. Etant venu à Rome on lui demanda des nouvelles des Florentins d'Avignon. *Ils sont gais & gaillards*, dit-il, *& il n'y en a pas un qui en un an n'y devienne fou.* Un autre Florentin qui vouloit venger ses compatriotes, lui demanda combien il y avoit sejourné ; *six mois seulement*, répondit-il. *Vous êtes bien habile*, lui dit-on, *car vous avez fait en six mois ce que les autres ne font qu'en un an.*

CIV.

Un jeune homme de Florence devint amoureux d'une Dame de qualité, & d'une grande vertu. Il la suivoit dans toutes les Eglises pour lui faire un compliment qu'il avoit préparé. Un jour qu'elle prenoit de l'eau benite, il crut l'occasion favorable, mais comme il avoit oublié son compliment, il ne put lui rien dire, si ce n'est, *Madame, je suis votre serviteur.* J'AI, lui dit-elle, *assez de serviteurs chez moi pour balayer la chambre, & faire tout l'ouvrage de la maison.*

CV.

Un Prédicateur voulant faire entendre à ses Auditeurs que pour juger de la conversion de quelqu'un, il falloit regarder aux œuvres & non aux paroles & aux larmes, raconta cette fable, „ Un homme prenoit des oiseaux dans „ une voliere & les étrangloit avec ses „ doigts. Il se blessa par quelque ac- „ cident & il pleuroit de douleur. Un „ des oiseaux qui s'en apperçût dit à „ ses Camarades, *prenons courage, il a* „ *pitié de nous*. O! dit le plus vieux „ & le plus experimenté d'entre eux, „ *ô mes enfans, ne regardez pas à ses yeux,* „ *regardez à ses mains*.

CVI.

Pendant la guerre de Gregoire XI. avec les Florentins la Marche d'Ancone, & presque toutes les Provinces de l'Etat Ecclesiastique se revolterent contre ce Pontife. Un Orateur d'Ancone étant envoyé à Florence pour remercier les Florentins de ce que par leur secours ils avoient recouvré leur liberté, se mit à declamer avec fureur contre le Pape, contre ses Ministres, & sur tout contre les Grands Seigneurs, les Ducs, les Gouverneurs des Provinces qu'il

traitoit tous de Tyrans. Rodolphe de Camerino alors Duc de Florence, qui étoit présent, offensé de cette hardiesse demanda à l'Orateur de quelle profession il étoit. Il répondit qu'il étoit Docteur en Droit Civil, & qu'il avoit étudié les Loix pendant dix ans. *Vous auriez bien fait*, dit Rodolphe, *d'en employer un à étudier la discretion.*

CVII.

Il y avoit à Rome deux Prédicateurs, dont l'un étoit long & l'autre court. On disoit de celui qui étoit long, qu'il n'étoit pas capable d'être court, & de celui qui étoit court qu'il n'avoit pas le moyen d'être long.

CVIII.

Il n'y a point de tems plus mal employé, & cependant il n'y en a point qui se passe plus agréablement que celui où l'on fait des châteaux en Espagne. Si ce passe-tems étoit volontaire, il donneroit un grand ridicule, mais comme il ne l'est pas, c'est autant de pris sur l'ennemi. L'ennemi, c'est l'Ennui.

CIX.

Il y avoit à Rome un Moine Dominicain qui expliquoit Virgile à la Jeu-

esse. Quand il rencontroit quelque mot qu'il n'entendoit pas, il faisoit accroire à ses écoliers que ce mot signifioit un certain oiseau de l'Arabie. C'est ainsi, dit Pogge, que Laurent Valle donne le change pour couvrir son ignorance. Quand il est convaincu de quelque faute il la rejette sur le Copiste.

CX.

Le Cardinal Capranica, dont on a parlé au commencement de cet Ouvrage, n'aimoit point les visites inutiles. Quand il venoit quelques Courtisans lui rendre visite sans avoir aucune affaire à lui proposer, il leur demandoit ce qu'ils vouloient, *Nous venons*, disoit-on, *vous visiter*. EH BIEN, répondoit-il en presentant le bras, *voyez donc si j'ai la fievre*.

CXI.

Ce même Cardinal sortant du Conclave où *Alfonse Borgia*, qui étoit Catalan, fut élu Pape, sous le nom de Calixte III. rencontra un mendiant qui lui demandoit l'aumône disant qu'il venoit de sortir d'entre les mains des Catalans. *C'est vous*, dit le Cardinal, *qui nous devez donner l'aumône, vous sortez d'entre les mains des Catalans, &*

pour nous, nous y sommes actuellement.

Ce mot n'est pas rapporté par Pogge le Pere, mais par Baptiste son fils. M. Auberi, qui le rapporte de Garimbert, en doute *parce*, dit-il, *que Calixte III. étoit de Valence* & non pas Catalan. Cet habile homme se trompe. Calixte étoit Catalan, & avoit fait ses études à Lerida, mais il avoit été Evêque de Valence.

CXII.

Le Cardinal Capranica étoit un Prélat fort généreux. Il ne vouloit point qu'on le remerciât des bons offices qu'il rendoit. Il ne se fâchoit pas même qu'un autre s'en fît honneur quoi qu'il n'y eût point de part. Il obtint de Calixte III. que Pogge seroit confirmé dans sa charge de Sécretaire. Le Président de la Chancelerie s'en fit honneur & envoya l'expedition à Pogge comme de sa propre part. Capranica le sut; *Qu'importe*, dit-il, *pourvû que Pogge soit accommodé?*

CXIII.

Pogge étoit ennemi juré de l'avarice & des avares qu'il regardoit comme les ennemis du public & d'eux-mêmes. Un

Me-

Medecin demandant à un avare qui étoit tombé malade, ce qu'il mangeoit. *Du bœuf*, lui dit l'avare; *& pourquoi pas des poulets?* repartit le Médecin. *Ils ne conviennent pas à ma nature*, dit le Malade, *parce qu'ils sont trop chers*. Un de ses amis lui en envoya, & il en mangea avec avidité.

CXIV.

Un homme de Perouse avoit envoyé par un esclave à un de ses amis une corbeille de figues, avec une Lettre. L'esclave mangea une partie des figues en chemin. Comme la Lettre marquoit la quantité qu'il y en avoit dans la corbeille, on lui en fit des reproches, mais il jura que la Lettre avoit menti & qu'il n'étoit pas un voleur. Son maître l'envoya une autre fois avec le même présent accompagné d'une Lettre, le Valet la cacha sous une pierre, pendant qu'il mangeoit les figues, s'imaginant, qu'elle les lui avoit vû manger l'autre fois. On l'accusa encore d'avoir mangé des figues, mais il soutint que non, & que quand même il l'auroit fait, la Lettre n'auroit pas pu le voir parce qu'il l'avoit cachée. Il fallut le désabuser à bons coups de fouets.

CXV.

CXV.

p. 305. Pogge dans son *Traité du malheur des Princes* rapporte un fort bon mot que Lucien met dans la bouche de *Plutus* Dieu des richesses. On se plaignoit à cette Divinité de ce qu'elle ne se trouvoit presque jamais chez les honnêtes gens. *Je suis aveugle*, dit Plutus, *les bons sont rares, les mechans font la foule, faut-il s'étonner que je me rencontre plus souvent avec eux?*

CXVI.

François Sforce, qui de simple Soldat étoit devenu un des plus grands Capitaines de son tems, avoit accoûtumé de dire que quand on avoit trois ennemis sur les bras, il falloit faire la paix avec l'un; treve avec l'autre, & attaquer le troisième *.

CXVII.

MOTS d'AULU-GELLE & de PLUTARQUE.

Tous les gens de Lettres doivent chérir la memoire de Pisistrate Tyran d'Athenes qui vivoit dans la soixante-troisième Olympiade, un peu plus de deux cens ans avant la fondation de Rome, & un peu plus de cinq cens ans avant

* Ammirato, Differt. politic. in Tacitum. L. XIII. Diff. IV.

avant J. C. C'étoit un homme d'esprit fort éloquent, bien versé dans les Sciences & dans les Disciplines qui avoient vogue en ce tems-là. Ciceron (a) nous apprend que ce fut lui qui mit dans l'état où nous les avons les Oeuvres d'Homere, que Lycurgue avoit apportées en Grece (b). Pisistrate fut le premier qui introduisit à Athenes l'usage des Bibliotheques publiques (c). Depuis ce tems-là les Atheniens furent fort soigneux d'entretenir & d'enrichir les Bibliotheques jusqu'au tems de Xerxès qui après avoir fait brûler la Ville fit emporter tous les Livres en Perse: Ils furent ensuite renvoyez à Athenes par *Seleucus Nicator* lorsqu'il succeda à Alexandre le Grand. L'exemple de Pisistrate fut imité par *Eumenès Attalus*, Roi de Pergame qui fit une Bibliotheque de deux cens mille volumes dont Marc Antoine fit présent à la Reine Cleopatre (d). Les Ptolomées avoient beaucoup encheri sur les Bibliotheques de Pergame, puis qu'ils avoient assemblé à Alexandrie jusqu'à sept cens mille volumes. Cette Bibliotheque fut brûlée pendant la guerre de Cesar & de Pompée.

(a) De Orat. L. III. C. 34.

(b) Ælian. var. Hist. XIII. 14.

(c) Agel. VI. 17.

(d) Plut. vit. Marc. Ant. p. 943.

CXVIII.

CXVIII.

(a) Agel. VII. 16.

(b) Attagen.

(c) Asellus.

(d) Plin. Liv. IX. C. 54.

Varron dans son Poëme (a) *des bons morceaux* avoit fait l'énumeration de ceux que les friands de Rome faisoient venir de loin. Le *Paon* venoit de Samos, le *Francolin* (b) de Phrygie, les *Gruës* de l'Isle de Melos *, le *Chevreau* de l'Epire, le *Thon* de Calcedoine, la *Lamproye* d'Espagne, la *Merlue* ou le *Cabilhau* (c) de quelque endroit de Phrygie, les *Huîtres* de Tarente, le *Petoncle* de Chio †, un autre poisson à coquille nommé *Elops* (d), de Rhodes, le *Scaricot* ‡ de Cilicie, les *Noisettes* de quelque Isle de la mer Ægée, la *Palme* d'Egypte, une sorte de *Gland*, d'Ibere. Les Romains de ce tems-là qui cherchoient des friandises si loin, n'étoient pas du goût d'Euripide qui reduit les hommes au pain & à l'eau, comme alimens faciles à avoir & dont on ne se rebute jamais.

CXIX.

Il faut bien se garder d'offenser ces gens qui

* Horace & Pline témoignent qu'on servoit des Grues sur les tables des Romains.

† *Pectunculus*. C'est un petit poisson à coquille dentelée. Voyez Hor. Sat. Lib. II. Sat. IV. 34.

‡ Pline le met entre les principaux poissons de mer. Liv. IX. C. 17.

ui peuvent vous anéantir ou vous immortaliser dans leurs Ouvrages tels que ont les Poëtes. Virgile avoit loué le bon terroir de *Nole* dans la Campanie. Mais les habitans de cette Ville n'ayant pas voulu lui permettre de faire conduire de leurs eaux dans sa terre, il effaça *Nola* & mit un autre mot en sa place *.

CXX.

Les mauvaises nouvelles ôtent souvent l'appetit. Pendant la guerre que le Duc de Milan eut avec les Florentins, il étoit pourvû d'un excellent Cuisinier, qu'il avoit même envoyé en France, pour apprendre son métier. Un jour que le Duc reçut quelque fâcheuse nouvelle de l'Armée, s'étant mis à table, il ne trouvoit rien de son goût. Il fit appeller le Cuisinier & le traita d'ignorant & d'empoisonneur. *Si les Florentins vous ont ôté l'appetit*, dit le Cuisinier, *ce n'est pas ma faute*.

Il y a eu dans ce siècle-là & dans le sui-

* Agell. Liv. VII. C. 20. Virg. Georg. II. 224. Le Poëte mit *Ora* au lieu de *Nola*:

Talem dives arat Capua, & vicina Vesevo
Ora *jugo*.

† Voyez la description de cette guerre dans l'Histoire Florentine de Pogge sur l'an 1369. p. 36. 37. 38. 39.

suivant plusieurs Ducs de Milan, q
ont fait la guerre aux Florentins av
des succès differents. Autant qu'on e
peut juger par l'Histoire, il s'agit ic
ou de *Bernabo* dont l'Armée fut batt
par les Florentins en 1369, & sur q
ils prirent *San Miniato* petite Ville d
la Toscane, ou, de *Jean Galeas*, q
quelques années après fit une longu
guerre aux Florentins, où il eut so
vent du dessous, ou, enfin de *Philip*
Galeas, qui quoique superieur fut ba
tu plus d'une fois par les Florentins a
commencement du quinzième Siècle.

Quoiqu'il en soit, ce Cuisinier q
étoit homme à bons mots, voyant un
autre fois le même Duc tout pensif
table, *je ne m'étonne pas*, dit-il, à que
qu'un qui étoit auprès de lui, *qu'il so*
si reveur, il a dans la tête une chose im
possible' c'est de contenter l'ambition d
mesurée de son favori, & la sienne pr
pre.

CXXI.

Antonio Lusco intime ami de Pogg
fut comme lui Secretaire de Martin V
Ce Pontife en faisoit tant de cas, qu'
l'employoit aux Negociations les plu
importantes, comme il fit, lorsqu'
l'en

l'envoya en 1423. à Philippe Duc de Milan, pour l'engager à faire la Paix avec les Florentins. Cet Antoine étoit d'ailleurs homme d'esprit & heureux en bons mots. Martin V. lui ayant ordonné de faire une certaine Lettre, & de la communiquer à un homme en qui le Pontife avoit beaucoup de confiance, & qui étoit aussi ami d'Antoine; il trouva son ami à table la tête échauffée d'un Vin, qui l'avoit rendu de mauvaise humeur. Il blâma aigrement la Lettre d'Antoine, & dit, qu'il la falloit faire tout autrement. „ Je „ ferai, *dit Antoine à quelqu'un*, à „ l'égard de cette Lettre, comme le „ Tailleur du Duc Jean Galeas à „ l'égard de sa robe de chambre. „ Ce Duc après avoir bien soupé trou„ vant sa robe de chambre trop étroi„ te, fit venir son Tailleur pour la ré„ largir. Le Tailleur la pendit quel„ que part sans y faire un point d'ai„ guille, & l'ayant raportée le lende„ main, le Duc la trouva fort bien. „ Il en sera de même de ma Lettre, „ dit Antoine.

CXXI.

Un Cardinal, qui étoit à la tête des trou-

Ce doit être le

Cardinal Capranica.

troupes de Boniface IX. dans la che d'Ancone, se trouvant dan occasion où il falloit vaincre ou rir, promettoit à ses Soldats, qu remportoient la victoire, ceux q roient tuez au combat dîneroie jour-là même avec Dieu & av Anges. Ils allerent au combat av legresse; mais comme le Cardi s'exposoit point: „ D'où vient *dit un Soldat*, „ que vous ne vous „ tez point en devoir de partic „ ce repas celeste, auquel vous „ invitez? *C'est*, dit-il, *qu'il n'e tems de dîner pour moi, parce q n'ai pas faim.*

CXXII.

Le Patriarche de Jérusalem, qui à la tête de la Chancelerie Apo que, assembla un jour les Avocats quelque affaire. Il s'éleva une di où ce Patriarche dit des parole rudes à ces Avocats. L'un d'entr ayant répondu avec fermeté, le dent lui dit, *Vous avez une mé tête*. CELA *est vrai*, répondit-i *si nous avions une bonne tête, ce qu voyons n'arriveroit pas.*

CXXIII.

Evêque d'Arezzo de la connoif-
de Pogge affembla un jour fes
; en Synode, & leur ordonna
orter leurs ornemens facerdotaux,
ez en Italien *Cappe cotte.* Un
e Curé qui n'avoit point ces or-
ns, étoit fort en peine comment
ireroit d'affaire. Sa Servante le
t tout chagrin, lui demanda ce
avoit; „ Notre Evêque, dit-il,
a commandé d'apporter nos chap-
nos roquets & je n'en ai point.
dit-elle, *vous n'avez pas bien*
s fa penfée, il vous a demandé
apons cuits. Le Prêtre la crut,
des chapons cuits à l'Evêque,
reçut fort bien. *Perfonne*, dit-
a mieux entendu mon Mandement
lui-ci.

Cotto en Italien fignifie *cuit.*

CXXIV.

varice eft une paffion fort inge-
. Dans une des guerres de Phi-
Bernabo avec les Florentins,
ci avoient publié un Edit, par le-
ls condamnoient à mort quicon-
arleroit de paix. Un Florentin
oit dans la place publique, fut a-
par un Frere mendiant en ces

termes, *Paix vous soit*. N E *savez-vo pas que c'est un crime capital que de pa ler de paix ? Retirez-vous au plus v de peur que je ne passe pour votre co plice*, dit-il, & le quitta sans lui ri donner.

CXXV.

C'est un grand art de reprendre fautes d'autrui avec modestie. Le Co fesseur de Bernabo Vicomte de Mil surprit un jour ce Seigneur en flagr délit avec une Courtisanne. Berna plein de dépit & de confusion d'av été pris sur le fait, demanda au Co fesseur ce qu'il feroit s'il se trouvoit près d'une telle femme. *Je sai bi* dit-il, *ce que je ne devrois pas fai mais je ne sai pas ce que je ferois.*

CXXVI.

Dans le tems de la guerre de G goire XII. contre les Florentins la V le de Perouse leur envoya demander secours contre le Pape. L'un des Orate commença sa harangue par ces paro *donnez-nous de votre huile*. Un de Collegues lui dit, *ce n'est pas de l'huile sont des Soldats qu'il nous faut*. M A dit l'Orateur, *ce sont des paroles de l'E ture*. B O N ! dit l'autre, *nous sommes en*

ennemis de l'Eglise, & vous appellez l'Ecriture Sainte à notre secours?

CXXVII.

Les gens simples & ignorans ont quelquefois des raffinemens fort ridicules. La République de Florence avoit envoyé des Ambassadeurs en France; Ils allerent en passant saluer Bernabo Prince de Milan. Ce Seigneur leur demanda d'abord qui ils étoient. *Nous sommes, ne vous deplaise, Monseigneur, Citoyens & Ambassadeurs de Florence.* Ils furent congediez avec beaucoup de civilité. Mais ils ne furent pas plutôt arrivez à Verceil que repassant dans leur esprit ces paroles, *ne vous deplaise*, ils jugerent qu'ils n'avoient pas dû s'en servir, parce que soit que cela plût ou que cela deplût au Duc, ils n'en étoient pas moins Citoyens & Ambassadeurs de Florence. Ils retournerent donc à Milan & déclarerent au Prince qu'ils avoient eu tort de soûmettre leur caractere à son bon plaisir. Bernabo qui d'ailleurs n'étoit pas de fort belle humeur, en rit de tout son cœur, & leur dit qu'il lui plaisoit bien qu'ils fussent Citoyens & Ambassadeurs de Florence.

CXXVIII.

Un jeune homme de Florence d'un fort petit genie disoit à un de ses amis, qu'il avoit mis à part mille florins pour voyager afin de se faire connoître dans le monde. *Vous feriez bien mieux d'en mettre à part deux mille pour n'être point connu*, lui repondit son ami.

CXXIX.

Jean Augut étoit un des plus grands Généraux de son tems, homme de tête & de main, aussi versé dans les ruses de la guerre que dans les exploits militaires. Il se trouva un jour renfermé avec l'Armée des Florentins qu'il commandoit, entre l'Armée Milanoise de beaucoup inferieure à la sienne, & la riviere de *l'Oglio* dont le passage étoit très-perilleux, à cause du voisinage de cette armée. *Jaques de Ver* * Général Milanois sachant la situation du Général Florentin, lui fit présent d'un Renard enfermé dans une cage, comme pour l'insulter de ce qu'il s'étoit laissé mettre en cage, tout fin Renard qu'il étoit. Augut reçut le present de la meilleure gra-

* Sur Jaques de Ver, voyez Philippe de Bergame. Fol 356. b.

:e du monde, & envoya dire au Mi-
is, que le Renard trouveroit bien
endroit pour sortir de sa cage, com-
il le fit en effet, par une des belles re-
:es, dont l'Histoire ait jamais parlé *.

CXXX.

l y a des gens d'avec qui l'on ne sort
iis sans être pleinement convaincu
existence du vuide.

CXXXI.

Qu'est-ce qu'un *Système?* demandoit
our une Dame. *C'est un fagot d'idées
lié & bien arrangé*, lui répondit-
:n badinant. J'ai trouvé depuis dans
ugelle, que *Democrite* avoit pris la
lution d'enseigner la Philosophie à
agoras, parce qu'il lui avoit vû ar-
ger & lier avec art un fagot.

CXXXII.

In Florentin connu de Pogge avoit p. 404.
in d'un cheval. Il en trouva un
n lui voulut vendre vingt-cinq Du-
Je vous en donnerai quinze comp-
;, dit-il au Maquignon, & je serai
e debiteur du reste. Le Maquignon
onsentit. Quelques jours après il

 alla

* Pogg. Hist. Flor. L. III. p. 110. Abregé de
Histoire, p. 41.

alla demander ses dix Ducats. Il fa dit l'acheteur, vous en tenir à nos c ventions. Je vous ai dit que je v devrois le reste, & je ne vous le dev plus, si je vous le payois.

CXXXIII.

p. 478. Il y avoit à Florence un si grand n teur, que jamais il n'étoit sorti une rité de sa bouche. Un homme qu connoissoit sur ce pied-là, lui dit, *l mentez*, d'aussi loin qu'il le vit. *C ment mentirois-je*, repartit-il, *je pas ouvert la bouche*. Je veux c que dès que vous l'ouvrirez vous n tirez.

CXXXIV.

p. 480. Il y a des choses qu'un Cathol Romain ne regarderoit que comme médisance, si c'étoit un Hugueno les dit. Pogge raconte que dan tems où l'Italie étoit menacée d peste, un Charlatan de Moine ven des amuletes (a) par lesquels il pro toit qu'on seroit garanti de la pes les pendant au col; mais en m tems il défendoit de les ouvrir per

(

(a) Billets ou brefs où il y avoit des paro des caracteres.

quinze jours. Quand il eut fait sa moisson, il se retira. On ouvrit les billets, & on y trouva ces mots qui découvroient tout ensemble l'imposture, l'impieté & l'effronterie du Moine : *Femmes, quand vous filez, si votre fuseau vient à tomber, serrez bien le derriere en le ramassant.*

CXXXV.

Pogge nous assûre qu'un certain Romain de sa connoissance étant monté sur une muraille prêchoit à des roseaux, comme si c'eût été des hommes. Là il discouroit de l'état de la Ville & des Citoyens. Il se leva un petit vent, qui agitoit les roseaux. Le fou de Prédicateur s'imaginant que c'étoient des hommes qui lui faisoient la reverence pour le remercier de son Sermon : *Messieurs les Romains*, dit-il, *point tant de reverences, je suis le moindre d'entre vous.* Pogge dit, que cela passa en proverbe. p. 460.

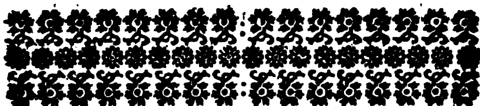
CXXXVI.

Il y a des gens qui ont le secret de trouver leur profit dans les conseils qu'ils donnent aux autres. Il y a une Ville dans la Marche d'Ancone où c'est la coûtume d'inviter son voisin, Ibid.

quand on a tué un cochon. Un I
geois de cette ville, qui auroit
voulu éviter cette dépense, alla 1
dre conseil d'un de ses comperes,
lui conseilla de dire qu'on lui avoit
son cochon. Le donneur d'avis ne 1
qua pas d'aller lui-même la nuit
ver le cochon de son compere. Le
vre Bourgeois qui avoit été volé,
alla dès le matin faire ses condole
chez le compere, & jura ses g
Dieux, que son cochon lui avoit
volé. Vous faites bien de parler a
lui dit le voleur; c'est ce que je
avois conseillé.



A I



AVIS

SUR LES BONS MOTS

D'ÆNEAS SYLVIUS.

ANTOINE DE PALERME, de l'illustre famille des Beccadelli de Bologne, fut un des premiers hommes de Lettres, & un des plus beaux esprits du quatorzième & du quinzième siècle. Il étoit Jurisconsulte de profession, mais il fut aussi Théologien, Orateur, Historien, Poëte & très-excellent Humaniste. Ses talents & ses vertus lui attirerent l'estime & les bonnes graces de plusieurs Grands Seigneurs, qui se firent honneur de son amitié. L'Empereur Sigismond lui donna, selon l'usage de ce tems-là, la couronne de Laurier, en qualité de grand Orateur & d'excellent Poëte. Philippe Marie Duc de Milan avoit

avoit pour lui une estime, qui alloit jusqu'à la tendresse. Il lui faisoit une pension de huit cens Ducats d'or pour enseigner les belles Lettres à la jeunesse, & il se mit lui-même au rang de ses Disciples. Il les enseigna aussi à Alphonse Roi d'Arragon, de Sicile & de Naples, qui en fit non seulement son Précepteur, mais son Conseiller & même son ami intime. Ce Prince le combla d'honneurs, de dignitez & de bienfaits, & l'employa à plusieurs Ambassades importantes. Entre autres marques de distinction, il lui permit d'avoir les mêmes armes que lui sur son cachet, comme cela paroît par une patente de 1450. écrite de la propre main du Roi. Il n'eut pas moins de part à la faveur de Ferdinand fils & Successeur d'Alphonse. Antoine avoit érigé à Naples une belle Academie d'où il est sorti quantité de grands personnages. Il mourut dans cette Capitale en 1471. âgé de 78. ans. Il s'étoit fait lui même cette Epitaphe:

Quærite, Pierides, alium qui ploret amores,
Quærite qui Regum fortia facta canat.

Me

Pater ille ingens hominum factor atque Redemptor
Evocat, & sedes donat adire pias.

composa plusieurs Ouvrages tant
ers qu'en prose. On a parlé ailleurs
on *Hermaphrodite*, piece obscene,
ne sauroit faire honneur, quelque
écrite, qu'elle puisse être. Une
es principales productions sont *les*
s & les Faits d'Alphonse Roi d'Arra-
, Ouvrage qui lui valut mille Du-
d'or *. ÆNEAS SYLVIUS Evêque
Sienne & ensuite Pape sous le nom de
II. fit des *Commentaires* ou plutôt
Remarques & des Réflexions sur ces
s mots d'Alphonse, recueillis par
:oine de Palerme. Il les met au dessus
ceux des Anciens.

Ces Reflexions d'Æneas Sylvius mar-
nt en lui deux excellens caracteres,
ui d'un bon Citoyen & d'un bon E-
que, & celui d'un homme animé
n grand zele pour le Christianisme.
mme il étoit tout ensemble & Ci-
toyen

Tout ceci est tiré de la Bibliotheque Sici-
ne d'Antonius Mongitor, Docteur en Théo-
e à Palerme.

Æn. Sylv. Comment. in Dict. & Fact. Alfonsi. p. 8.

toyen & Evêque de Sienne, la plûpart de ses Reflexions roulent sur le salut & la delivrance de sa Patrie & de son Eglise alors opprimée par la Ligue qu'Alphonse avoit faite avec le Duc de Milan contre Venise & Florence. *Le Roi Alphonse*, disoit-il, *marchant à la tête de son armée contre les Venitiens & les Florentins, rencontra les Ambassadeurs de ces deux Républiques, qui venoient au devant de lui pour lui demander la paix, & il la leur donna. Ne la donnera-t-il point aux Sienois, qui se sont déclarez vaincus, & qui ont imploré sa clemence avant même qu'il eût pris les armes? Cet acte de clemence lui acquerroit d'autant plus de gloire, que comme les Venitiens & les Florentins sont beaucoup plus puissans que les Sienois, on pourroit croire que le Roi n'a donné la paix aux premiers, que dans la crainte de ne pouvoir les vaincre. Au lieu que s'il la donne aux Sienois on ne pourra l'attribuer qu'à sa générosité.* C'est ainsi qu'Æneas Sylvius ne perd aucune occasion de marquer dans ce petit Ouvrage son amour pour son Eglise & pour sa Patrie, & c'est même par là qu'il commence ses Remarques sur la piéce de son ami.

La

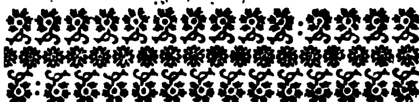
La guerre dont on vient de parler mettoit en feu toute l'Italie, & empêchoit le Pape, le Roi de Naples & les autres Puissances voisines d'aller secourir les Chrétiens contre les Turcs. C'est le second objet d'Æneas Sylvius dans ses Remarques. Entre autres actions de générosité d'Alphonse, Antoine de Palerme racontoit qu'un jour ce Monarque s'exposa au danger de perir pour sauver une Galere où il n'y avoit pas plus de deux cens personnes. *Que ne fera-t-il point*, dit-là dessus Æneas Sylvius, *pour sauver la nasselle de J. C. prête à perir par la fureur des Turcs?* Pour excuser Alphonse de ce qu'en faveur de Philippe Duc de Milan il avoit entrepris la guerre contre les Venitiens, Antoine de Palerme disoit, que ce Monarque avoit de grandes obligations * au Duc. *Il en a bien plus à J. C.*, dit là-dessus Æneas Sylvius, *que n'entreprend-il donc la guerre contre les Turcs ennemis du nom Chrétien?* En effet Alphonse donna la paix

* Le Duc ayant pris Alphonse prisonnier dans une guerre, lui rendit genereusement la liberté, sans exiger aucune rançon. *Ammirat. Dissert. Polit. in Tacit.* L. V. Disc. 7.

paix à l'Italie, marcha contre Mahomet à la tête d'une grosse armée, & en revint triomphant. Cet échantillon nous inspire l'envie de faire part au Public de quelques traits & de quelques bons mots, qui se trouvent dans cette piece du Prélat de Sienne.



BONS



BONS MOTS
ÆNEAS SYLVIUS.

I.

les Gots & les Lombards avoient
ı des Alphonses pour Rois, nous au-
Tite Live tout entier, & on n'au-
point à regreter la perte d'aucun
:n Auteur.

Æn. Sylv. Comment. in Dict. & Fact. Alphonsi Reg. p. 5.

II.

lphonse approuvoit fort ce mot,
avoit lu dans la Préface d'une Ver-
Françoise des Livres de S. August-
e la Cité de Dieu, *qu'un Roi sans*
res est un âne couronné. Ce mot est
pour encourager les Princes à étu-
, mais il est fort outré. Un Roi
avoir des qualitez heroïques &
er dignement sans savoir ni A

III.

Ibid. p. 5. Il faut que les Harpies soient en grand nombre, car je n'ai jamais vu de Cour où il n'y eût de ces oiseaux-là.

IV.

Ibid. Il faut qu'un Roi surmonte courageusement tous les obstacles dans une entreprise juste, mais quand elle ne l'est pas, il y a plus de grandeur à s'en dédire qu'à y persister. Alors il est plus glorieux d'être vaincu que de vaincre.

V.

p. 8. Æneas Sylvius étoit à table à Vienne chez *Julien* Cardinal de St. Ange qui présida au Concile de Basle. Comme on s'entretenoit de ce Concile il survint tout à coup un petit tremblement de terre. L'Ambassadeur de Cologne qui étoit des conviez avoit déja quitté la table, & entrainoit tous les autres, lorsque le Cardinal Julien leur dit d'un grand sang froid : *O mes amis, prenez courage, nous parlions tout à l'heure du Concile de Basle. Il a fait trembler toute la terre, mais il ne l'a pas renversée.*

VI.

p. 13. Il y avoit à Cologne un Peintre fort

habi-

le, mais pareſſeux & yvrogne. Il
t engagé au cabaret pluſieurs ima-
de notre Seigneur. Comme on lui
andoit pourquoi il ne les vendoit
C'eſt, dit-il, que j'aime mieux
Chrétien que Juif.

VII.

rançois Philelphe envoya des Saty-
le ſa façon au Roi Alphonſe, Æneas
ius diſoit là-deſſus: „ Apparemment
ıilelphe a lu ce que les Anciens ont
rit du Poëte Grec Oppien, qui ayant
voyé à Antonin le pieux ſon Poëme
r la nature des paſſions, reçut une
ɜce d'or pour chaque vers.

Voſſius prétend que c'eſt Antonin Caracalla.

VIII.

Iarian Socin, célèbre Juriſconſulte
|uinzième ſiècle, negligea beaucoup
études depuis qu'il ſe fut marié.
nme on lui alleguoit l'exemple de
rate, qui depuis ſon mariage n'avoit
moins étudié qu'auparavant. Je n'en
pas ſurpris, dit-il, Xantippe étoit
ɜ & mechante, ma femme eſt bon-
& d'une grande beauté.

C'étoit le grand-pere de l'Héréſiarque Fauſte Socin.

IX.

ı. Bernardin de Sienne dont on a
é ailleurs, diſoit qu'il n'étoit per-
de prêter à interêt, qu'à ceux

qui n'avoient pas le moyen de rendre le capital.

X.

Quelques Grands de Hongrie étant entrez un jour dans le Palais de Sigismond leur Roi à dessein de le prendre prisonnier ou de le massacrer, ce Prince s'avança vers eux, & leur dit, „ Y „ a-t-il quelcun d'entre vous assez har„ di, pour mettre la main sur moi? „ Quel mal ai-je fait pour meriter la „ mort? Mais si tel est votre dessein, „ qu'un d'entre vous s'avance & se bat„ te seul à seul avec moi, s'il en a le „ courage ". Un langage si magnanime les fit retirer tous.

XI.

L'Empereur Frederic ayant été couronné à Rome, alla rendre visite à Alphonse Roi de Naples. Quand il fut de retour en Allemagne, on lui demanda ce qu'il avoit vu de plus memorable dans son Voyage. *J'ai vu*, dit-il, *Alphonse qui est le plus grand & le plus prudent des Rois qui regnent à present.* Comme on n'approuvoit pas qu'étant Empereur, il eût été rendre visite à un Roi. *Il est vrai*, dit-il, *que l'autorité d'un Empereur est plus grande que cel-*

d'un Roi, mais Alphonse est plus
nd que Frederic.

XII.

On apporta un jour à l'Empereur
smond quarante mille Ducats d'or,
l fit mettre dans la chambre où il
oit coucher. Etant au lit il révoit
tant d'inquietude sur l'emploi qu'il
it de cet argent, qu'il ne put jamais
pper le sommeil. C'est ce qui lui
rendre la resolution de mander à mi-
ses Ministres d'Etat & ses Généraux,
inrent fort allarmez d'un ordre si ex-
rdinaire. Dès qu'ils furent entrez
la chambre, l'Empereur ouvrit son
e & leur distribua cet argent. Vous
ez, leur dit-il ensuite, qu'à vous
er; je m'en vais dormir tranquile-
t, puisque ce qui m'avoit ôté le
neil est sorti avec vous.

XIII.

'Empereur Frederic III. n'avoit
is goûté de vin non plus qu'Eleo-
son Epouse. Les Medecins ayant
eillé à cette Imperatrice d'en user
avoir lignée, Frederic dit qu'il ai-
mieux que sa femme fût sterile,
sujette au vin. Quand on le rap-
a à Eleonor; Quoique j'aime mon

Epoux à l'égal de la vie, dit-elle, & que je lui obeïsse toujours avec plaisir, j'aimerois mieux mourir qu'obeïr, s'il me commandoit de boire du vin.

XIV.

Il y a dans la vie de cet Empereur des traits de clemence & de generosité fort remarquables. Après la mort d'Albert Roi des Romains, les Electeurs s'assemblérent à Francfort pour élire un Empereur. Un certain *Jean de Gers* Westphalien, qui avoit été Protonotaire de Sigismond, y alla pour s'opposer à l'élection de Frederic, contre qui il inventoit mille calomnies. Frederic fut néanmoins élu. Mais comme il alloit à Rome pour y recevoir la Couronne Imperiale, Gers écrivit à Nicolas V. pour empêcher ce Pape de couronner l'Empereur. Ce Prince sut tout cela, mais au lieu de s'en vanger, il laissa Gers jouïr paisiblement de ses biens à Vienne, sans lui temoigner jamais le moindre ressentiment.

XV.

Le même Prince étant allé à Aix la Chapelle pour se faire couronner, Albert son frere se ligua contre lui avec les Comtes de Cillei. Ils lui enleverent

la

la Carniole, les Villes de *Laubach*, de *Kreinsbourg*, de *Trieste*, & souleverent la *Carinthie* & la *Stirie*. Comme ses amis lui conseilloient de differer le dessein de son Couronnement pour aller défendre son patrimoine, lui disant que l'Empire étoit l'affaire du public, que la défense de son païs étoit la sienne propre, il répondit, qu'il vouloit faire les affaires du public par lui-même & les siennes par procureur; il se contenta d'envoyer des troupes & des Généraux contre ses ennemis, & continua sa route. Après son couronnement il trouva que son frere & les Comtes avoient été battus. Il fit venir son frere, lui pardonna, & le rétablit dans ses Etats, content de lui avoir reproché son infidelité.

XVI.

Les anciens Comtes de Wirtemberg étoient déja puissans & redoutables dans le quatorzième siècle, quoiqu'ils n'eussent pas encore la qualité de Princes. Æneas Sylvius les taxe de rebellion contre l'Eglise & contre l'Empire. Un Gentilhomme qui avoit été fort avant dans leurs interêts quitta leur parti & s'étant retiré à la Cour de l'Empereur Henri septième, il ne cessoit de

médire d'eux comme de brigands & de rebelles a l'Empire & à l'Eglise. *Taisez-vous, fourbe,* dit l'Empereur, *on ne vous croiroit pas, si vous les louiez, parce qu'on les connoît bien, mais on ne vous croit pas non plus, quand vous les blâmez, après avoir été si fort de leurs amis.*

XVII.

On lui rapporta un jour, que quelqu'un avoit médit de lui? „ Ne savez-„ vous pas, répondit-il, qu'il est d'un „ Prince comme d'un blanc toûjours „ en bute à des fleches? La foudre „ tombe sur les édifices élevez, & passe „ les petits. Nous sommes encore trop „ heureux quand on ne nous attaque „ que par des paroles.

XVIII.

Alphonse, disoit Æneas Sylvius, est non seulement savant lui-même, mais il aime les Savans. Chose rare dans notre siècle, où la plupart des Rois ressemblent aux *Norciens* *, qui ne veulent point recevoir de gens de Lettres dans leur Conseil.

XIX.

* *Norcia*, Espece de petite République sur les terres du Pape dans le Duché de Spolete.

XIX.

Le Roi Alphonse ayant trouvé une Medaille de Neron, où il s'attribuoit la gloire qu'on a donnée à Auguste d'avoir fermé le Temple de Janus, c'est-à-dire, donné la paix à l'Univers, traitoit Neron de fou, de se repaître d'une gloire qu'il n'avoit point acquise. Æneas Sylvius concluoit de là que ce seroit mal faire sa cour à Alphonse, que de lui donner de fausses louanges. La consequence n'est pas toujours juste. Il n'y a souvent point de gens qui savourent mieux la flaterie que ceux qui déclament le plus contre elle. Au moins est-ce un aveu que l'Empereur Sigismond faisoit de lui-même. Cependant l'Histoire dit que ce même Empereur donna un jour de bons soufflets à quelcun qui le loüoit excessivement. *Pourquoi me battez-vous?* lui dit le flateur; *Pourquoi me mordez-vous?* repliqua Sigismond. p. 12[illegible]

XX.

Tout le monde sait le Proverbe Italien, *Tù m'aduli, mà tù mi piace*; „ Vous me flattez, mais vous me faites „ plaisir ". Mais tout le monde ne sait pas que c'étoit le proverbe favori p. 2[illegible]

de *Jean XXIII.* *Je n'ignore pas*, disoit-il, *que tout le bien qu'on dit de moi est faux, mais je l'écoute avec plaisir.*

XXI.

Præf. Æneas Sylvius, qui fut depuis Pape sous le nom de Pie II. fut fait Secretaire de l'Empereur Frederic III. par la faveur de l'Evêque de *Chiemzée* *. Cet Empereur donna à l'Evêque quelques Lettres d'Æneas Sylvius à examiner. Le Prelat les barbouilla en quelques endroits, sans y rien corriger, que par ci par là & même quelquefois mal à propos. Æneas Sylvius en ayant fait des reproches à l'Evêque; *Je n'en ai usé ainsi*, dit ce dernier, *qu'afin que vous vissiez que j'ai lu vos Lettres, & de peur que vous n'entrassiez en défiance de votre Ouvrage, comme vous auriez pu faire, si je n'y avois rien remarqué.* C'est ainsi qu'Æneas Sylvius dit à Antoine de Palerme, qu'il en avoit usé à l'égard de son Ouvrage sur les faits & les dits d'Alphonse.

XXII.

Il n'y a point d'homme au monde, qui ne soit hypocrite en quelque chose. Le

* Ville Episcopale du Cercle de Baviere.

e Comte *Gaſpard de Schlick*, qui a-
oit été Chancelier de trois Empereurs,
ſoit à Frederic III. qu'il vouloit ſe
tirer du monde, parce qu'il étoit rem-
i d'hypocrites & de fourbes. *Il fau-
'a donc*, lui dit cet Empereur, *que
ous vous retiriez aux Terres Auſtrales
connuës; encore y aura-t-il de l'hypo-
iſie, quand vous y ſerez, à moins que
ous ne ſoyez un Dieu, & non pas un
omme* *.

XXIII.

Alphonſe Roi de Naples & de Sicile,
ut un jour la curioſité d'aller entendre
e Jeudi ſaint, un Moine Dominicain
rêcher ſur l'Euchariſtie †. Après le
ermon, le Prédicateur croyant n'en
voir pas encore aſſez dit, propoſa plu-
ieurs queſtions fort vaines & fort ſub-
iles ſur ce Sacrement. Le Roi lui en
it une à ſon tour. *Mon Pere*, lui dit-
l, *ces jours paſſez quelcun ouvrit un
aſe d'un or très-pur & qui étoit bien
ermé. On avoit mis une hoſtie dans ce
aſe, & il n'y trouva rien qu'un ver.*
Le

* *Ultrà Sauromatas* &c Juven. Sat. II. 1.

† On ne dit pas où. Le Moine étoit Sicilien
& s'appelloit *Antoine Antonin*.

Le ver ne pouvoit s'être engendré de l'or, qui, comme je l'ai dit, étoit très-fin, & le vase d'ailleurs étoit fermé de tous côtez. Il ne pouvoit pas non plus naître des accidens, puis qu'ils étoient là sans sujet. Il falloit donc que le ver eût été produit du corps de Jesus-Christ. Mais de la substance de Dieu, il ne peut rien se produire que Dieu. Donc un ver est Dieu. Répondez à cela. Le Moine n'eut rien à repliquer. Mais la compagnie en conclut que le Roi avoit fort bien fait de visiter l'école des Dominicains, pour y reprimer les subtilitez de la Scholastique, qui ne sert le plus souvent qu'à profaner la Religion, à l'exposer aux railleries des libertins, & dont les consequences sont quelquefois non seulement des extravagances, mais des impietez & des blasphemes.

XXIV.

Tout le monde sait quel étoit le caractère de l'Empereur Wenceslas Roi de Boheme. Un de ses grands vices étoit l'yvrognerie. *Si jamais*, disoit-il, *il m'arrive de piller les villes d'Italie, j'en donnerai tout le butin à mes Soldats, & ne me reserverai que le vin; mais si quelcun entre dans ma cave sans*

mon ordre, je lui ferai couper la tête. On n'ignore pas non plus que cet Empereur fut déposé par les Electeurs, & c'est même une grande question en Politique, si ce fut légitimement. Quoiqu'il en soit, Robert de Baviere * ayant été mis en sa place, toute l'Allemagne le reconnut hormis ceux de Nuremberg. Combattus qu'ils étoient entre la crainte de violer leur serment, & celle de s'attirer à dos le nouvel Empereur, ils envoyerent à Wenceslas le prier de les degager de leur serment de fidélité, lui offrant pour cela vingt mille Ducats. *Je vous en degage*, dit-il, *pourvû que vous m'envoyiez quatre chariots de vin de Baccara.*

XXV.

C'est une grande honte aux Prêtres d'Italie, disoit Æneas Sylvius, de n'avoir jamais lû une seule fois, le Nouveau Testament. Parmi les Thaborites, il n'y a pas une femme qui ne puisse rendre raison du Vieux & du Nouveau. Il leur rend encore ce témoigna-

ge

* Josse Duc de Moravie succeda à Wenceslas, mais il ne vécut que six mois, depuis son élection.

ge qu'ils avoient exterminé à Prague tous les cabarets & les lieux de débauche.

XXVI.

p. 228 *Jean Corvin Hunniade* Comte de *Bistriks*, Gouverneur du Royaume de Hongrie, Général des Armées de Ladislas, fut un des grands Capitaines du quinzième siècle ; la terreur & le fleau des Turcs ; l'appui des Chrétiens. Il n'étoit pas de naissance. Un jour *Ulric Comte de Cillei* lui envoya dire, qu'il auroit bien voulu avoir une conference avec lui. *Je le veux bien*, dit Hunniade, *pourvû que vous veniez dans mon camp*. „ Je n'en ferai rien, *dit Cillei*, „ je suis Prince, né de Prince, & vous „ n'êtes qu'un homme nouveau, anno„ bli de nos jours ". *Ce n'est pas à vos ancêtres*, repliqua Hunniade, *que je me compare ; C'est à vous. Vous n'avez vôtre noblesse que par le sang, je l'ai acquise en combattant pour la Religion Chrétienne, & je prépare à ma posterité plus de gloire, que vos ancêtres ne vous en ont pû donner. La race des Comtes de Cillei va finir en vous, sans que vous l'ayez illustrée par aucune belle action, & celle des Comtes de Bistriks commence glorieusement en moi.*

XXVII.

XXVII.

Théodoric Archevêque de Cologne, étoit un des grands Prélats de son tems. Un jour l'Empereur Sigismond lui demanda, par quel moyen on pouvoit être heureux. *Il ne faut pas l'esperer dans ce monde*, dit le Prelat. Mais, continua l'Empereur, quel chemin faut-il prendre pour arriver au bonheur celeste? *Il faut marcher droit*, repliqua Théodoric. Qu'entendez-vous par marcher droit? demanda Sigismond. *Il faut toujours vivre comme vous promettez de faire, quand vous avez la goute ou la gravelle, ou quelque grande maladie.*

XXVIII.

Amédée Duc de Savoye élu Pape au Concile de Basle sous le nom de Felix V. offrit en mariage à l'Empereur Frederic sa fille, qui étoit jeune & belle avec deux cens mille Ducats de dot. Frederic eut horreur de cette proposition. *Les autres*, dit-il, *vendent le Pontificat, celui-ci le veut acheter.*

XXIX.

Un jour que les Courtisans de Sigismond se plaignoient de la médisance des Allemands, qui osoient mal parler de leur Prince; *Est-il surprenant*, dit- p.27.

il

il en souriant, *qu'ils parlent mal, puis que nous faisons mal?*

XXX.

Un Religieux prêchant devant l'Empereur Albert, ce Prince s'endormit. Le Prédicateur demanda là-dessus au peuple, s'il croyoit qu'il y auroit des Princes sauvez. Après avoir rendu la chose fort difficile & fort douteuse;
p. 32. *Vous vous trompez*, dit l'Empereur, *on peut esperer le salut des Princes qui meurent au berceau après avoir été baptisez.*

XXXI.

Ibid. Zisca, Général des Hussites, avoit perdu un œil dans son enfance en joüant avec ses camarades; il perdit l'autre au siége de quelque place. Tout aveugle qu'il étoit il battit diverses fois les Bohemiens & les Allemands. Etant au lit de la mort on lui demanda, ce qu'il vouloit qu'on fit de son corps après sa mort. „ Jettez-le, *dit-il*, aux bêtes „ sauvages, après en avoir ôté la peau „ dont vous ferez un tambour pour „ vous en servir à la guerre. Les en„ nemis n'ont pu soutenir ma vuë pen„ dant que j'ai vécu, ils ne soutien„ dront pas non plus le son de ce tam„ bour.

XXXII.

XXXII.

Frederic, Comte de Gillei, étoit un homme perdu de débauches. Il tua sa femme pour s'abandonner tout à son aise à des concubines. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, un de ses amis lui ayant dit, qu'il étoit tems de penser à la mort, c'est ce que je fais actuellement, répondit il, car j'ai ordonné qu'on mît cette inscription sur mon tombeau: *C'est ici pour moi la porte des Enfers. Ce que j'y trouverai, je n'en sai rien. J'ai eu de grands biens, dont je ne remporte rien, non plus que de ce que j'ai bu & mangé, & de ce qu'une volupté insatiable a englouti.* Voilà, lui dit son ami, l'épitaphe d'un Sardanapale, plus digne, au jugement d'Aristote, d'être écrite sur le sepulchre d'un bœuf, que sur celui d'un homme. p. 4.

XXXIII.

Dante étoit un homme fort appliqué à ce qu'il méditoit, & à ce qu'il lisoit. Un jour qu'il étoit allé à un spectacle public, il entra dans la boutique d'un Libraire, d'où on pouvoit tout voir. Il trouva sous sa main, un Livre de son goût, qu'il devora avec un si grand appetit, qu'à son retour il jura, qu'il p. 11.

n'avoit rien vu, ni rien entendu de ce qui s'étoit passé & de ce qui s'étoit dit sur la place. Je connois un homme, qui étant allé à l'Eglise de S. Pierre à Geneve pour voir l'élection des Senateurs, s'enfonça si profondement dans la lecture des *Meditations du P. Malebranche*, qu'il ne regarda pas l'élection, & ne put au sortir de là dire, comment elle s'étoit faite. Je doute fort qu'il soit à présent de ce goût-là.

XXXIV.

Ce qu'on appelle le Martyre est une preuve fort équivoque de la verité d'une Religion; S. Augustin avoit raison de dire, que ce n'est pas le supplice qui fait le Martyre, mais la cause. Albert, Duc d'Autriche, persecuta cruellement les Juifs avant que d'être Empereur. Il avoit même donné un Edit par lequel il ordonnoit de les faire tous mourir dans ses Etats, s'ils n'embrassoient le Christianisme. Plusieurs se faisoient baptiser par la crainte du supplice. Il y en eut un de ceux-là, que Frederic III. qui fut depuis Empereur, prit en si grande amitié qu'il vivoit avec lui comme avec un frere. Quelques années après le Proselyte gagné, à ce qu'on prétend, par

par argent, déclara qu'il vouloit reprendre sa premiére Religion. Le Prince n'oublia rien pour l'en détourner, éclaircissemens, exhortations, promesses, menaces, priéres, larmes, il mit tout en œuvre, mais inutilement. Enfin il fut obligé avec beaucoup de regret à l'abandonner à sa mauvaise destinée. Le Juif condamné au feu fut conduit au supplice sans être enchaîné, comme il l'avoit demandé. Dès qu'il vit le bucher, il se mit à chanter un hymne en Hébreu, se jetta lui-même dans les flammes, & en fut consumé sans discontinuer de chanter les loüanges de Dieu.

XXXV.

Quand Zisca pilloit les villages, il ne se reservoit du butin que les *toiles d'araignée*. C'est ainsi qu'il appelloit les jambons & les saucisses, qui pendoient au plancher des Païsans.

XXXVI.

Albert Duc d'Aûtriche eut de longues guerres avec les Bohemiens avant que d'être Empereur. Un jour qu'on lui demandoit à qui il vouloit donner le commandement de son Armée: *Si vous voulez*, dit-il, *un autre Chef que moi*,

vous n'avez que faire de m'appeller Duc d'Aûtriche.

XXXVII.

Dans le combat qui décida de l'Autriche en faveur de l'Empereur Rodolphe & où fut tué Ottocarus Roi de Boheme son concurrent, l'Armée de l'Empereur souffroit beaucoup de la soif. On enleva à un Païsan un vase plein de biere, qu'il portoit aux moissonneurs; & on le presenta à l'Empereur pour se desalterer. *Rendez*, dit-il, *cette cruche, ce n'est pas moi qui ai soif, c'est mon armée.*

XXXVIII.

Frederic Duc d'Autriche, surnommé le Vieux, oncle de l'Empereur Frederic III. prenoit souvent plaisir à se déguiser en Villageois, & alloit se louer aux Païsans pour labourer, moissonner & travailler comme eux. Là il s'entretenoit avec eux sur tout ce qui se passoit à sa Cour, se mettant lui-même sur les rangs sans être connu, il entendoit tout ce qu'on disoit de lui. Quand on lui demandoit la raison de cette conduite. *C'est*, dit-il, *que sans cela je ne saurois apprendre aucune verité sur mon chapitre.*

XXXIX.

XXXIX.

e Roi Alphonſe étoit un Prince p. 42.
liberal envers les Gens de Lettres,
y avoit que les Aſtrologues à qui il
iiſoit aucun bien; il ne les ſoufroit
nême à ſa Cour. Un jour qu'on lui
emandoit la raiſon, quelqu'un ré-
lit pour lui: *Comme il n'y a que des*
qui ſe mêlent de regler les Aſtres, &
es ſages ſont au deſſus de leurs influen-
c'eſt aux Princes qui ne ſont pas ſa-
t honorer les Aſtrologues, & non à
'rince ſage, comme Alphonſe.

XL.

ierre de Montaloino étoit un Aſtro- Ibid.
e célèbre au commencement du
zième ſiècle. Pendant le Concile
ionſtance il publia une Prophetie,
prédiſoit que Sigiſmond ſeroit cou-
é à Rome cette année-là, & que
XXIII. ſe retireroit du Concile
gloire. Le premier de ces évene-
s n'arriva que pluſieurs années après,
ſecond fut tout opposé à la prédic-
Comme on le reprochoit à l'Aſ-
ogue, *C'eſt*, dit-il, *que j'avois à ju-*
le deux fous, dont je deſierois Pto-

*lomée * lui-même, de rien predire de juste.*

XLI.

Duché en Silesie aux confins de la Moravie.

p. 44.

Un Duc de *Troppau* avoit épousé quelque Princesse Lithuaniene. Comme il alloit au devant d'elle, il apperçut à sa suite un jeune homme bien fait & vigoureux, couché mollement sur le duvet dans une caleche suspendue. Ne sachant si c'étoit son frere ou quelcun de ses parens, il voulut s'en éclaircir. „ C'est, *lui dit-on*, la coutûme en „ Lithuanie, que les femmes de qua„ lité tiennent chez elles, un ou plu„ sieurs hommes, pour faire les fonc„ tions du mari, en cas qu'il devienne „ malade ou qu'il soit absent ". Le premier mouvement du Duc fut de faire dechirer le jouvenceau par les chiens, mais il se contenta de le renvoyer chez lui au plus vîte.

XLII.

Ibid.

Quelque Gentilhomme rodomont méprisoit un jour les Magistrats en présence de Sigismond, & témoignoit ne faire cas que des gens de guerre: *Tai-*

sez-

* Claude Ptolomée, Mathematicien & Astronome celebre dans le second siècle.

ſez-vous, fanfaron, lui dit l'Empereur, *ſi ceux qui gouvernent le faiſoient juſtement, nous n'aurions point beſoin de gens de guerre.*

XLIII.

On apporta un jour à Frideric III. des Lettres que Gaſpard de Schlick ſon Chancelier écrivoit en Hongrie. Comme on lui conſeilloit de les ouvrir, parce qu'on ſoupçonnoit qu'elles contenoient quelque projet de trahiſon. *Je croi*, dit l'Empereur, *que Gaſpard eſt honnête homme, & qu'il m'eſt affectionné. Si je me trompe, j'aime mieux, que mon erreur ſe découvre d'elle-même, que par mes ſoins & ma défiance.* Ibid.

XLIV.

Vitolde Duc de Lithuanie prétendoit que le peuple devoit être ſujet aux Loix, mais que les Loix devoient être aſſujetties au Prince. C'eſt pour cela qu'il affectoit de ſe mettre au deſſus des Loix & des coûtumes de ſon païs. Il ordonna par un Edit à tous ſes Sujets, de ſe faire raſer, contre leur uſage, & laiſſa croître ſa barbe, pour ſe diſtinguer par cette prétendue marque de Majeſté. Le projet ne réüſſit pas. Les Lithuaniens proteſterent, qu'ils per- p. 45. 46.

droient plutôt leur vie que leur barbe. Le Duc se fit donc raser, & défendit à tous ses Sujets de le faire sur peine de la vie. Lequel est le plus bizarre, du Prince ou des Sujets? C'est une espece de Tyrannie au Prince de gêner ses Sujets sans necessité & sans fruit. C'est une opiniâtreté & une rebellion aux Sujets, de ne pas obéir dans une chose indifferente,

XLV.

p. 48.
Il mourut en Autriche à l'âge de 93. ans un homme qui avoit toujours vécu dans les plaisirs & dans le vice, sans que sa santé ni sa fortune eussent jamais souffert la moindre atteinte. *C'est là*, disoit là-dessus l'Empereur Frideric III. *une preuve d'une autre vie. Car s'il y a un Dieu juste qui gouverne le Monde, comme la Raison & la Religion nous l'apprennent, il faut que les ames au sortir du corps, passent dans d'autres lieux pour recevoir leur peine ou leur recompense, puis qu'on ne la reçoit pas dans ce monde.*

XLVI.

Un Bourgeois de Prague prêta un
p. 49.
jour cent mille Ducats à Charles IV. qui lui en fit son billet. Le lendemain le Citoyen invita l'Empereur à dîner

avec

avec un bon nombre de grands Seigneurs. Quand on fut au deſſert le Bohemien ſe fit apporter le billet de l'Empereur dans un baſſin d'or, & lui dit, *Sire, les autres mets, que j'ai preſentez, ont été communs à toute la compagnie, celui-ci ſera pour votre Majeſté ſeule. Je vous donne ce que je vous ai prêté, & je vous rends votre billet.*

XLVII.

On raconte de l'Empereur Charles IV. une action d'une clemence & d'une grandeur d'ame peu commune. On vint un jour lui donner avis, qu'un certain homme gagné par une ſomme d'argent que lui promettoient quelques ennemis de ce Prince, avoit reſolu de l'aſſaſſiner ou de l'empoiſonner. Il fit venir cet homme chez lui & ne ſe vengea de ſon mauvais deſſein, qu'en le comblant de bienfaits. *Il me fait*, dit-il, *de la peine que vous n'ayez pas le moyen de marier votre fille qui eſt déja grande. Tenez, voilà mille Ducats pour ſa dot.* On peut juger de la ſurpriſe & de la confuſion de ce traître, qui s'en alla ſe dédire de ſon criminel engagement.

XLVIII.

Le même Empereur aimoit les Lettres & les Savans. C'étoit lui, qui en 1347. avoit fondé l'Université de Prague. Il alla un jour entendre soûtenir quelques Theses, & il y prit tant de plaisir, qu'il y demeura quatre heures entieres. Les Courtisans ennuyez & impatients, l'avertissoient qu'il étoit tems d'aller dîner. *C'est*, leur dit-il, *ici mon repas*.

XLIX.

p. 27. L'Empereur Frideric III. disoit que les Princes durs & cruels devoient extremement craindre la mort, parce qu'ils trouveroient dans l'autre vie, un Juge aussi impitoyable, qu'ils l'avoient été dans celle-ci.

L.

Ibid. Le même Empereur disoit, qu'il lui étoit impossible de se plaire avec des sots ou des fous, & qu'il haïssoit comme la mort les gens superbes & *glorieux*. C'est le moyen de se bien ennuyer dans le Monde. Il est partagé entre la sotise ou la folie, & l'orgueil, & souvent ces deux caracteres y sont réünis. Pour peu qu'on ait d'esprit, de savoir, de merite & de quelque distinction que

ce soit ; c'est un orgueil ou une fatuité insupportable. Les sots fourmillent.

Un merite orgueilleux c'est un bel œillet qui creve.

L I.

St. Bernard Abbé de Clervaux étoit p. 28. un Moine d'une grande abstinence. Un jour qu'il avoit des hôtes chez lui son hospitalité lui fit passer les bornes de sa temperance ordinaire. Ses Moines lui en firent des reproches. *Ce n'est pas moi*, dit-il, *c'est la charité qui a bu & mangé.*

L I I.

Sigismond Roi de Hongrie & de- p. 37. puis Empereur, avoit été arrêté prisonnier par les Grands de son Royaume. Il étoit gardé par deux Gentilshommes de la Maison de *Gara*, dont il avoit fait mourir le pere, & qui étoient proches parens du Comte de Cillei. Pour obtenir sa liberté il promit d'épouser Barbe fille de ce Comte, & il tint parole. L'Histoire nous représente cette Princesse, d'une galanterie qui alloit jusqu'à la prostitution. Lors que l'Empereur son mari fut mort p. 29. on l'exhortoit à imiter l'exemple de la chaste tourterelle. *Si vous voulez*, dit-

elle,

elle, *me proposer des bêtes pour modele, proposez-moi les pigeons & les moineaux.*

LIII.

J'ai lu dans un vieux Manuscrit, qu'au Concile de Constance, l'Electeur de Saxe ordonna à son Conseiller de lui faire une liste exacte de toutes les Courtisannes qui étoient alors dans la ville. Il le fit, autant qu'il put, car il y en avoit beaucoup. Comme l'Electeur se plaignoit qu'elle étoit incomplete. *Si vous voulez*, dit-il, *que je les y mette toutes, il faut donc y mettre la premiere.* Il entendoit par-là l'Imperatrice Barbe.

LIV.

Æneas Sylvius disoit que si quelcun devoit être content des faveurs de la fortune, c'étoit Alphonse, puis qu'il possedoit les Empires de trois Divinitez. Dans l'Espagne celui de *Pluton*, dans la Sicile & dans les Isles voisines celui de *Neptune*, & dans l'Italie celui de *Jupiter* *.

LV.

* *Latin* étoit un des titres de Jupiter. *Jupiter Latius*,

L V.

Jaques Archevêque de Treves étoit un Prélat d'un grand merite, mais fort ambitieux & d'une avidité insatiable. Etant un jour auprès de Frideric III. il faisoit demande sur demande à cet Empereur. *Si vous ne mettez fin*, dit-il, *à vos demandes, je trouverai bientôt le commencement de mes refus.*

L V I.

C'est un grand mot de Metellus. Aulugell. L. I. C. 6.
„ Les Dieux peuvent beaucoup, *dit-*
„ *il*, mais ils ne doivent pas nous ai-
„ mer plus, que ne nous aiment nos
„ parens. Or nos parens nous deshé-
„ ritent à la fin, quand nous leur des-
„ obéïssons continuellement. Qu'avons-
„ nous donc à attendre des Dieux, si
„ nous perseverons dans notre mauvais
„ train? Il n'est pas juste que les Dieux
„ soient favorables à des gens qui sont
„ ennemis d'eux-mêmes. * Les Dieux
„ aiment la vertu, mais ils ne la don-
„ nent pas par force.

L V I I.

Fabrice Général Romain n'étoit pas riche. Aulug. L.I. C.14.

* *Dii immortales virtutem approbare, non adhibere debent.*

riche. Les Samnites qui ſavoient cela, lui envoyerent des préſens conſiderables, pour lui témoigner leur reconnoiſſance de ce qu'il leur avoit donné la paix. Il ne les accepta pas, mais portant ſes mains aux oreilles, aux yeux, au nez, à la bouche, à l'eſtomach, il dit aux Ambaſſadeurs des Samnites, que *tant qu'il ſauroit commander à tout cela, il n'auroit beſoin de quoi que ce ſoit.*

LVIII.

Id. L. I. C. 15. C'eſt un bon mot d'Aulugelle. *Il ne faut pas que la Langue flotte dans la bouche. Il faut qu'elle ſoit tellement enchaînée avec l'eſprit, qu'il ne lui échappe rien que par ſon ordre.*

LIX.

Id. L. II. C. 1. C'étoit une grande ſotiſe à Socrate de demeurer comme il faiſoit ſouvent, au rapport d'Aulugelle, des journées entiéres debout comme un piquet dans la même poſture ſans branler & ſans ciller les yeux, pour s'accoûtumer à la patience. Il eſt vrai qu'ayant une auſſi méchante femme que Xantippe, il en avoit grand beſoin.

LX.

Id. L. II. C. 2. Un Proconſul Romain étoit allé à Athenes avec ſon Pere qui n'étoit que par-

articulier, pour visiter le Philosophe 'aurus. Dès qu'ils furent entrez, Taurus présenta au pere la seule chaise qui toit dans sa chambre. Le pere la refusa, & dit qu'il falloit la donner à son ls parce qu'il étoit Magistrat. *Asseyez-ous toujours sans préjudice*, dit-il au ere, *en attendant que nous examinions, quel des deux doit s'asseoir le premier; u du pere qui n'est que particulier, ou u fils qui est Magistrat.* Le pere s'assit c Taurus décida, que dans les occasions publiques un pere particulier devoit relâcher de son droit en faveur de a Magistrature de son fils, mais que hors le là, la nature reprenoit ses droits.

LXI.

Autrefois les Romains laissoient croître leur barbe *. Ce ne fut qu'en 454. le la fondation de Rome qu'ils firent venir des Barbiers de Sicile, au rapport le Pline †. Depuis ce tems-là ils se rasoient grands & petits; & ils commençoient de le faire à l'âge de 20. ans, comme l'Histoire dit que firent Caligu-

* Agell. L. III. c. 4. Pitisc. Lex. Ant. Rom. sub voce *Barba*.

† Plin. Hist. Nat. L. VII. p. 107.

gula & Neron. Adrien changea cette coutume, il laissa croître sa barbe & les autres Empereurs l'imiterent.

LXII.

C'étoit une belle action, que celle de Cadicius Tribun dans l'armée des Romains, lors de la premiere guerre de Carthage. L'Armée Romaine étoit enveloppée par la Carthaginoise, dans un endroit où elle ne pouvoit éviter d'être taillée en piéces. Le Tribun pour la sauver conseilla au Consul de détacher 400. hommes pour aller occuper une certaine colline qu'il lui montroit; afin que pendant que l'ennemi s'amuseroit contre ce détachement, l'armée pût échapper. *Fort bien*, dit le Consul, *mais qui est-ce qui voudra mener ces 400. hommes à la boucherie?* C'EST MOI, répondit le Tribun. *Je veux bien me sacrifier pour vous & pour la République. Allons, mes amis*, dit-il sur le champ aux Soldats, *il est necessaire d'aller là & il n'est pas necessaire d'en revenir.* Le stratageme réüssit. Les ennemis donnerent dans le piege, & les 400. hommes se défendirent assez long-tems pour donner à l'armée Romaine celui de se retirer. Il n'en échap-

Agell. L. III. c. 4.

pa

pa que le Tribun, qui fut reconnu entre les blessez. Caton & Seneque ont comparé cette action à celle de Leonidas dont il est parlé dans Herodote. Mais Caton se plaint, que l'action de Leonidas, & des 300. hommes qui perirent avec lui aux Thermopyles a été célébrée par des monumens & des statues, & transmise à la posterité par l'Histoire, au lieu qu'on n'a presque point parlé de celle de Cædicius. Senec. Ep. 82. Herodot. L. VII. p. 224.

LXIII.

On disoit à Rome des gens malheureux, qu'ils avoient le cheval de *Sejus*, *Habet equum Sejanum*. Voici l'Histoire ou la Fable de ce cheval. Un certain Cneius Sejus avoit un cheval d'une beauté extraordinaire, qu'il prétendoit être de la race des chevaux de Diomede. Mais il y avoit cette fatalité attachée à ce cheval, que tous ceux qui le possedoient faisoient une fin malheureuse. En effet Marc Antoine fit trancher la tête à *Sejus* maître du cheval. *Dolabella* qui l'avoit acheté trois mille Ducatons se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de *Cassius*. Ce dernier qui herita de ce che- Agell. L. III. c. 9.

val en fit de même auffi bien que *Marc Antoine* qui voulut l'avoir après avoir vaincu Caffius.

LXIV.

Agell. Ibid. On difoit auffi à Rome d'une chofe qui portoit malheur, *c'eft l'or de Toulouſe*, parce qu'un Conful Romain nommé *Cæpio* ayant pillé Touloufe, tous ceux qui toucherent l'or qu'on trouva dans les Temples de cette ville, perirent miferablement.

LXV.

On peut dire de la plûpart des Prédicateurs, qui décident en chaire de toutes chofes fi à leur aife, parce que perfonne ne les contredit, ce que difoit un celebre Rheteur * d'un homme
Agell. IX. 15. qui ayant difputé tout feul dans une harangue, s'en alloit fort content de lui-même, fans attendre le jugement de fes auditeurs. † *Ce jeune homme eft fort éloquent fans contradiction.*

LXVI.

Plutarque comparoit les oreilles d'un curieux à des ventoufes, qui attirent tout ce qu'il y a de mauvais.

LXVII.

* Antoine Julien, Rheteur & bel efprit du tems d'Adrien.

† *Adolefcens hic fine controverfia difertus eft.*

LXVII.

Ce même Philosophe appelloit fort agréablement l'adultere, *la curiosité des plaisirs d'autrui*. Plutarch. Moral. p. 518. 520.

LXVIII.

C'est une archive fort ennemie des Muses & des Graces, qu'une tête qui ne se remplit que des défauts & des sotises d'autrui. C'est encore un mot de Plutarque.

FIN *du Recueil de bons Mots.*



SUPPLEMENT.

*ON avoit resolu d'abord de donner à la fin de cet Ouvrage, les Lettres de Pogge qui se trouvent manuscrites dans la fameuse Bibliotheque de Wolffenbutel & qui n'ont pas encore vu le jour, au moins que l'on sache. Mais on a changé de dessein parce qu'il n'y a presque aucune de ces Lettres, dont on n'ait eu occasion de parler dans la Vie de Pogge. Pour tenir parole on se contentera de mettre ici en forme de Supplément la Lettre de Pogge à Jean Guarin * de Verone, sur la découverte de Quintilien, celle de Francisco Barbaro à Pogge sur le même sujet, & la Lettre de Cincio à Pogge pour le feliciter sur l'augmentation de sa famille. On y a joint l'Oraison funebre de Chrysolore, que fit André Julien, Noble de Venise, à la sollicitation de Guarin.*

I.

* Jean Guarin étoit un des Savans hommes du quinzième siècle. Il fut Critique, Orateur, Philosophe. Il possedoit parfaitement le Grec & le Latin. Il traduisit en Latin la Geographie de Strabon & quelques Vies de Plutarque. Philippe de Bergame dit que Guarin avoit publié plusieurs Lettres, qui étoient autant de monumens de son Esprit & de son Savoir. Il mourut à Ferrare fort âgé.

I.

EPISTOLA POGGII AD GUARINUM, *in qua scribit* Quintilianum *sese apud Monasterium S. Galli*, *ac* Asconium Pedianum *adinvenisse*, *ob quod communi Rhetorum utilitati gratulatur.*

POGGIUS GUARINO VERONENSI Sal. pl. d. Licet inter quotidianas occupa-:iones pro tua in omnes humanitate & beni-volentia singulari commodum semper tibi mea-'um litterarum adventum esse non ignorem, :amen ut hisce perlegendis præcipuam quan-lam præstes attentionem. Te majorem in mo-lum obsecro: non quidem ob eam causam, it aliquid in me sit, quod vel summe otiosus equirat; sed propter rei dignitatem, de qua cripturus sum; quam certe scio, cùm sis lon-;e peritissimus, non parvam tibi ceterisque stu-liosis hominibus esse allaturam animi jocundi-atem. Nam quid est (per Deum immorta-:m!) quod aut tibi, aut ceteris viris possit sse jocundius, gratius, acceptius, quam cogni-io earum rerum, quarum commercio doctio-es efficimur, & quod majus quiddam videtur, legantiores? Nam cùm generi humano rerum arens natura dederit intellectum ac rationem, inquam egregios duces ad bene beateque vi-endum, quibus nihil queat præstantius exco-itari; tamen haud scio, an sit omnium præ-antissimum, quod ea nobis elargita est usum que rationem dicendi, sine quibus nec ratio

 ipsa,

ipsa, neque intellectus quicquam ferme valerent. Solus est enim sermo, quo nos utentes ad exprimendam animi virtutem a reliquis animantibus segregamur. Permagna igitur habenda est gratia tum reliquorum liberalium & artium inventoribus, tum vel præcipue his, qui dicendi præcepta ac normam quandam perfecte loquendi suo studio & diligentia nobis tradiderunt. Effecerunt enim ut qua in re homines ceteris animantibus maxime præstant, nos ipsos & homines antecelleremus. Hujus autem sermonis ornandi atque excolendi cum multi præclari, ut scis, fuerint Latinæ Linguæ auctores, tum vel præcipuus atque egregius *M. Fabius Quintilianus*: qui ita diserte, itaque absolute summa cum diligentia exequitur ea, quæ pertinent ad instituendum perfectissimum oratorem, ut nihil ei vel ad summam doctrinam, vel singularem eloquentiam meo judicio deesse videatur: quo uno solo, etiamsi Cicero Romanæ parens eloquentiæ deesset, perfectam consequeremur scientiam recte dicendi. Is vero apud nos antea (Italicos dico) ita laceratus erat, ita circumcisus, culpa, ut opinor, temporum, ut nulla forma, nullus habitus hominis in eo recognosceretur. Tute hominem vidisti hactenus

lacerum crudeliter ora;
Ora manusque ambas populataque tempora, raptis
Auribus & truncas inhonesto vulnere nares.

Dolendum quippe erat & ægre ferendum, nos tantam in hominis tam eloquentis fœda laceratione jacturam oratoriæ facultatis fecisse. Sed quo plus tunc erat doloris & molestiæ ex ejus viri mutilatione, eo magis nunc est congratulandum, cum sit in pristinum habitum ac dignitatem,

ſtatem, in antiquam formam atque integram valetudinem noſtra diligentia reſtitutus. Nam ſi M. Tullius magnum præ ſe fert gaudium pro M. Marcello reſtituto ab exſilio; & eo quidem tempore, quo Romæ plures erant Marcelli ſimiles, domi foriſque egregii ac præſtantes viri: quid nunc agere docti homines debent & præſertim ſtudioſi eloquentiæ, cum ſingulariſſimum lumen Romani nominis, quo exſtincto nihil præter Ciceronem ſupererat, & cum modo ſimili lacerum ac diſperſum non tantum ab exſilio, ſed ab ipſo pæne interitu * revocaverimus? Nam me hercule! niſi nos auxilium tuliſſemus, neceſſe erat illum propediem interiturum. Nam neque eſt dubium virum ſplendidum, mundum, elegantem, plenum moribus, plenum facetiis fœditatem illius carceris, ſqualorem loci, cuſtodum ſævitiam diutius perpeti non potuiſſe. Mœſtus quidem ipſe erat ac ſordidatus, tanquam morti rei ſolebant: ſqualentem barbam gerens ac concretos pulvere crines: ut ipſo vultu atque habitu fateretur ad immeritam ſententiam ſe vocari. Videbatur manus tendere, implorare Quiritum fidem, ut ſe ab iniquo judice tuerentur; poſtulare & indigne ferre quod qui quondam ſua ope, ſua eloquentia multorum ſalutem conſervaſſet, nunc neque patronum quempiam inveniret, quem miſereretur fortunarum ſuarum, neque qui ſuæ conſuleret ſaluti, aut ad injuſtum rapi ſupplicium prohiberet. Sed quia temere perſæpe eveniunt, quæ non audeas optare, ut inquit Terentius noſter, fortuna quædam fuit cum ſua, tum maxime noſtra, ut cum eſſemus Conſtantiæ otioſi, cupido inceſſeret viſendi ejus loci, quo ille recluſus tenebatur. Eſt an-

* *In avitam patriam*, addit Mabillon.

autem Monasterium S. Galli prope urbem hanc millia passuum XX. Itaque nonnulli animi laxandi, & simul perquirendorum librorum, quorum magnus numerus esse dicebatur, gratia eo perreximus. Ibi inter confertissimam librorum copiam quos longum esset recensere, *Quintilianum* * comperimus, adhuc salvum & incolumem, plenum tamen situ, & pulvere † squalentem. Erant enim non in Bibliotheca libri illi, ut eorum dignitas postulabat, sed in teterrimo quodam & obscuro carcere, fundo scilicet unius turris, quo ‡ nec capital. quidam rei damnati retruderentur. Atqui ego pro certo existimo, si essent qui hæc barbarorum ergastula, quibus hos detinent viros, rimarentur ac cognoscerent more majorum, similem fortunam experturos in multis, de quibus jam est conclamatum. Reperimus præterea libros tres primos & dimidiatum quarti *C. Valerii Flacci Argonauticon*, & expositiones tanquam thema quoddam super octo Ciceronis Orationibus *Q. Asconii Pediani*, eloquentissimi viri, de quibus ipse meminit Quintilianus. Hæc mea manu transcripsi & quidem velociter, ut ea mitterem ad Leonardum Aretinum & Nicolaum Florentinum. ‖ Habes, mi suavissime Guarine, quod ab homine tibi deditissimo ad præsens tribui potest. Vellem potuissem etiam librum transmittere; sed Leonardo nostro satisfa-

* *Reperimus* Mabill.

† *Refertum* Mabill.

‡ *Ne vita quidem damnati detruderentur*, Mabill. *ne capitales quidem rei*, Menag.

‖ Addit Mabillon: *qui cum a me hujus thesauri adinventionem cognovissent, multis a me verbis Quintilianum per suas literas quamprimum ad eos mitti contenderunt.* Hæc in nostro codice desiderantur.

faciendum fuit. Verum ſcis, quo ſit in loco, ut ſi eum voles habere, puto autem te quamprimum velle, facile id conſequi valeas. Vale & me, quoniam id mutuo fit, ama. Conſtantiæ XVII. Kl. Jan. Anno Chriſti M CCCCXVII.

II.

EPISTOLA FRANCISCI BARBARI AD POGGIUM,

in qua multas hiſtorias ad ſuum propoſitum adducit, cum eum ob doctrinæ ſuæ elegantiam laudet & potiſſimum, quod ex Germania aliiſque locis varia & utilia in humanitatis ſtudio attulerit, ob quod ſibi & gratias agit, idque indies magis ac magis curet, hortatur.

ETſi præclari facti tui conſcientia & eruditorum hominum, de quibus bene meritus es, tanta etiam voluntate contentus ſis; tamen pro ea litterarum neceſſitudine, qua non mediocriter devincti ſumus, noſtra intereſſe putavi tibi gratias agere, ut humaniſſimum hoc officium tuum minime ſilentio præterirem: cùm illorum indicium librorum ad nos dimiſiſſes, quos opera & diligentia tua nobis & poſteris recuperaſti, ut privatim & publice maximo gaudio & gratulatione frueremur. Nihil enim prope gratius ac jocundius indicari potuiſſet, quam id, quod communiter ad laudem tuam, quæ (ut debet) nobis cariſſima eſt,

& ad humanitatis & doctrinæ amplitudinem maximum in modum pertineret. Quis tantum in bonos omnes studium, tot pro communi utilitate labores, tot immortalia beneficia, nisi ingratus esse & haberi velit, tacitus cogitare posset, non intelligo. Tu Reipublicæ causa quid facturus esses facile declarasti; cum te non vis hyemis, non nives, non longitudo itineris, non asperitas viarum, ut monumenta literarum e tenebris in lucem erueres, retardarunt. Tu *Tertullianum*, tu *Marcum Fabium Quintilianum*, tu *Q. Asconium Pedianum*, tu *Lucretium*, *Silium Italicum*, *Marcellinum*, tu *Manilium Astronomum*, *L. Septim. Valerium Flaccum*, tu *Caprum*, *Eutychium*, *Probum*, *Grammaticos*, tu complures alios Bartholomæo Collega tuo adjutore vel fato functos vita donastis, vel longo, ut ajunt, postliminio in Latium reduxistis. Quo factum est, ut in medio desiderii tui cùm a me abesses, te potissimum isthic esse gauderem. Quidni, cum nihil tibi propemodum honorificentius ac doctis viris acceptius assequi potuisses, quam ut antequam postulares, majora quam velles, plura quam sperares vetustatis monumenta in squalore latentia ad eruditorum hominum conspectum retulisses. Lycurgo summo viro gloriæ datum est, cum primus Homerum variis in locis per frusta dispersum, quem apud Creophyli pronepotes integre servatum invenerat, ex Asia totum in Græciam reportasset. Si quid illi doctissimi homines, ubicunque sunt, sapiunt, nonne civicam tibi coronam, quæ vitæ ac salutis a te restitutæ testimonio sit, debent, cum tua virtute factum sit, ut deinceps immortalitatem facile sperare possint: præsertim cum non modo clarissimi viri, sed etiam infimus quisque civis conservatores suos hoc honore dignos judi-

dicarit. Aesculapium inter Deos relatum accepimus, postquam cum alios nonnullos, tum Hippolytum supremum vitæ diem functum, aliquot tamen post annos moriturum, ab inferis revocavit: cui si populi, nationes, provinciæ; sacras ædes dicaverunt, quid vobis (nisi hoc consuetudo jam pridem abolevisset) faciundum putarem, qui tot illustres ac sapientissimos viros mortuos in perpetuum resuscitastis? quorum ingeniis ac institutis non solum nos, sed etiam posteri bene dicere ac honeste vivere poterunt. Si his, qui castella, urbes, provincias, receperant, triumphum dari majores nostri censuissent, & ego dignitate ac auctoritate & gratia tantum possem, quantum hi, qui fuerunt amplissimi in literario senatu & in æde Musarum, te triumpho dignissimum decernerem; quippe cum eorum doctrina & ratio humano generi longe plus adjumenti afferre possit, quam aliquorum illustrium ducum res gestæ attulerunt. Nam ut hæ paucos indices aliquando ut unam civitatem & unam interdum provinciam ab imminentibus periculis cum magna mortalium occasione deliberaverunt & a frugalitate ad omne libidinis genus plerumque converterunt; sic humanitatem & disciplinam, quæ ad bene beateque vivendum & ornate dicendum accommodatæ sunt, non modo privatis rationibus, sed urbibus, nationibus, universis denique hominibus non mediocres utilitates afferre posse dubitandum non est. Athenienses enim cùm Apollinem opinione sua sapientissimum Deum consulerent, responsum retulerunt: Se præstantissimos cives habituros, si quod optimum ac pulcherrimum esset, liberorum suorum auribus imponerent. Quod cum doctrinam, quæ libero homine digna, liberos facit, prætenderet; id Indorum gemmas male

&

& aurum interpretati sunt; cùm id non ad probitatem, non ad continentiam, non ad constantiam, sed ad avaritiam, cupiditatem, libidinem ac levitatem propensiores reddat. Cato ille perfectus, Ciceronis sententia, Stoicus, cum ex Asia Athenodorum gravissimum Philosophum deduxisset, plus sibi gloriæ, quam Cn. Pompeio ac L. Lucullo deberi censuit, quod inermis ex Asia honestiora spolia retulisset, quam ipsi maximis copiis, magnis rebus gestis, essent consecuti. Ex quibus ille superior Mithridatico bello, cum Possidonii doctissimi viri visendi ac salutandi causa domum venisset, fores percuti de more a lictore vetuit, ac fasces litterarum domicilio submisit; is cujus imperio ortus occasusque parere didicerat. Quid multa? Nonne Cæsar Dictator M. Tullium hostem quondam suum omnium triumphorum majorem lauream adeptum esse confessus est? Quid quod majores nostri eadem corona Poetas & eos, qui triumpharent, dignos esse censuerunt? Innumerabilia exempla sunt, quæ hic loci, ne infinitus sim, prætermitto. Nec ab honore collegæ & tuo quispiam alienior esse debet, quod M. Marcellus & P. Scipio curru triumphali invecti non sunt, cum Syracusas & Hispanias sine magistratu in potestatem redegissent; quod te & Bartholomæum ad hoc munus obeundum summi & honestissimi ecclesiæ Romanæ Pontifices delectos publice dimiserunt. Quod si Q. Fulvio Capua capta & Opimio Frègellanis ad deditionem compulsis triumphus decretus non pro recuperatis, quæ aliquando Reipublicæ fuissent, laurea decerni jus esset; quis ita de rebus male sentiet, ut vos vel honore statuæ dignos non putet, cum Olympionicis qui nunquam ex se, sed ex lateribus & lateratis suis nobilitati sunt, statuas di-

catas acceperit, vos autem ingenio & industria
ı perfecisse cognoscat, quæ nisi per homines
: peritos & diligentes effici non potuissent.
·æterea Sex. Pacuvius Taurus, Ædilis plebeius,
ım unam Sibyllarum statuam, duas autem M.
[essala, quæ juxta rostra positæ fuerant, resti-
.issent, & plerique sacras ædes ac privatas domos
fecissent, non mediocrem laudem adepti sunt;
os vero quid non estis consecuti, cum Orato-
s, Poetas, Historicos, Astronomos, Gramma-
cos, qui jam sine ulla dubitatione deleti erant,
stituissetis? Profecto non usitatus honos ac per-
ılgatus vobis tribuendus est, sed novi singu-
ılaresque debentur. Ignominia econtra no-
ndi sunt illi Germani, qui clarissimos viros,
ıorum vita ad horum memoriam sibi com-
.endata esse debuit, quantum in se fuit, vi-
ɔs diuturno tempore sepultos tenuerunt: quod
prudenter factum est, quid negligentius? si
ɛ sententia, quid crudelius? An quisquam
a invidus esset, ut vos exornari nimium a me
:nseat? Quos autem orno? Eos nempe, qui
ıjus litterariæ reipublicæ plurima adjumenta
que ornamenta contulerunt. Libero patri ve-
res aram dicare, templa collocare, & heca-
ımbas facere voluerunt, qui reperiundi vini
ıus auctor fuisset, quod plerumque libidinis,
ıroris, insaniæ instrumentum est. Nos vero
·æstantissimorum librorum inventoribus vel
ıediocrem honoris gradum negabimus? Pro-
:cto si majores nostri novitati invidissent; nec
.rtutem, nec industriam multis ac præclaris
ıonumentis honestassent, nobis tot bene di-
:ndi præcepta, tot bene vivendi exempla de-
ıissent. Constat statuam C. Terentiæ sive Suf-
:ciæ virgini Vestali decretam fuisse, ut pone-
:tur ubi vellet, quia nescio quid campi Tibe-
ni gratificata esset Populo Romano: quæ fe-
mi-

mina si hoc fortunæ munere tanto honore donata est, quis iniquum putarit, si tibi & collegæ non loricatam, non equestrem, non inauratam, sed togatam & æream in æde Camœnarum decernerem. Vellem, Poggi carissime, ut omnes vel exemplo meo curam & industriam, ac diligentiam tuam in imitationem dignam, non invidiam putarent. Profecto nisi hic honestissimus prorogandi memoriam hominum mos prorsus sublatus & antiquatus esset, honorificentissimis verbis hujus monumenti causas complecterer ipse scriptura, sed quoniam hanc veniam nobis & ætatis nostræ & reipublicæ status non præbet, vel senioris illius Catonis mei consilio contentus eris, qui suas res gestas non marmoreis ac argenteis imaginibus, quæ tempestate & vetustate intereunt; sed diuturna civium suorum memoria in perpetuum commendavit. Hæc si tecum cogitabis, æquiori animo & majori consolatione nostrorum temporum injuriam feres. Quid enim magnificentius ac præclarius assequi poteras, quam immortalia hæc tua merita non latere in tenebris, nec esse abdita; sed cum in luce Europæ tum in oculis Germaniæ provinciæ, atque in auribus omnium gentium & nationum esse posita? Quantum & illud est, quod in hoc communi gaudio vobis omnes gratulantur, vobis gratias agunt, quod curas vestras in Reipublicæ dignitatem ac utilitatem defixistis? Quo fit, ut sperem, quemadmodum cerasa Luculliana, Zizypha Papiniana, cum alter e Ponto post Mithridaticam victoriam, alter e Syria in Italiam detulisset, & quemadmodum mala ab Appio e Claudia gente Appiana & pira a Mallio Malliana cognominata sunt; sic hæc litterarum scientia, quæ vestra ope ac opera e Germania in Italiam deferetur, aliquando & Pog-

giana & Monte-Politiana vocabuntur. Cur autem id sperem? Quod si peregrini quidam frutices, retentis vocabulis, transmigrationis suæ auctoribus æternam memoriam propagaverunt, quid de vobis exspectari par est, qui hos honestissimos & singulares humanitatis & disciplinæ fructus ad nos attulistis. Accedet ad gratiam, cum uberrimam laborum tuorum mercedem suscepturus sis, si quando, quod maxime vellem, is in universam rempublicam summam potestatem habebit, cui in doctrina, cui in virtute, cui in laude percipienda ab ineunte ætate plurimum studii fuit & temporis. Erit enim sapientis Pontificis Max. beneficiis vestram memoriam persequi & magna vobis præstare, quandoquidem non parva in hoc genere a vobis accepit, quæ eo majora judicio meo censeri debent, quo minus erant exspectata. Sententiam de te & collega non levem & republica dignam dixisse videor: si quis tamen eorum, qui favent laudi tuæ, honorificentiorem dixerit, in eam me iturum facile recipio; hac tamen mea te contentum fore existimo, cum pro tua singulari prudentia eum honestum tibi triumphum videri putem, cum bene de republica meritis, verbis testimonium, ac consensu spectatissimorum hominum datur. Hæc hactenus. Reliquum est, ut te moneam & horter, ut incumbas toto animo & studio omni in eam rem, & reliquam illam peregrinationem, ad quam, ut ad optimum ac doctissimum Guarinum Veronensem scripsisti, probe te comparaveras, ne ullam publicæ & amplificandæ tuæ dignitatis occasionem deseras ac prætermittas. Majus enim quoddam a te Romanæ litteræ, quam adhuc præstiteris exspectant, quod in eam spem abductæ sunt, (ad hoc enim natus esse videris) ut per te *Ciceronis* de Republica,

&

mina si hoc fortunæ munere tanto honore donata est, quis iniquum putarit, si tibi & collegæ non loricatam, non equestrem, non inauratam, sed togatam & æream in æde Camœnarum decernerem. Vellem, Poggi carissime, ut omnes vel exemplo meo curam & industriam, ac diligentiam tuam in imitationem dignam, non invidiam putarent. Profecto nisi hic honestissimus prorogandi memoriam hominum mos prorsus sublatus & antiquatus esset, honorificentissimis verbis hujus monumenti causas complecterer ipse scriptura, sed quoniam hanc veniam nobis & ætatis nostræ & reipublicæ status non præbet, vel senioris illius Catonis mei consilio contentus eris, qui suas res gestas nón marmoreis ac argenteis imaginibus, quæ tempestate & vetustate intereunt; sed diuturna civium suorum memoria in perpetuum commendavit. Hæc si tecum cogitabis, æquiori animo & majori consolatione nostrorum temporum injuriam feres. Quid enim magnificentius ac præclarius assequi poteras, quam immortalia hæc tua merita non latere in tenebris, nec esse abdita; sed cum in luce Europæ tum in oculis Germaniæ provinciæ, atque in auribus omnium gentium & nationum esse posita? Quantum & illud est, quod in hoc communi gaudio vobis omnes gratulantur, vobis gratias agunt, quod curas vestras in Reipublicæ dignitatem ac utilitatem defixistis? Quo fit, ut sperem, quemadmodum cerasa Luculliana, Zizypha Papiniana, cum alter e Ponto post Mithridaticam victoriam, alter e Syria in Italiam detulisset, & quemadmodum mala ab Appio e Claudia gente Appiana & pira a Mallio Malliana cognominata sunt; sic hæc litterarum scientia, quæ vestra ope ac opera e Germania in Italiam deferetur, aliquando & Poggi-

a & Monte-Politiana vocabuntur. ...
id sperem? Quod si peregrini quidam ...
, retentis vocabulis, transmigrationi...
oribus æternam memoriam propagaverunt,
de vobis exspectari par est, qui hos ...
ssimos & singulares humanitatis & disci...
fructus ad nos attulistis. Accedet ad gra...
, cum uberrimam laborum tuorum mer...
m suscepturus sis, si quando, quod maxi...
rellem, is in universam rempublicam sum...
i potestatem habebit, cui in doctrina, cui
rtute, cui in laude percipienda ab ineunte
e plurimum studii fuit & temporis. Erit
i sapientis Pontificis Max beneficiis vestram
ioriam persequi & magna vobis præstare.
idoquidem non parva in hoc genere a vo...
ccepit, quæ eo majora judicio meo ...
debent, quo minus erant exspectata. ...
am de te & collega non levem & repu...
ignam dixisse videor ... tamen eo...
favent ... honorificentiorem. ...
in eam me ... facile recipio; ...
mea te contentum fore existimo. ...
tua singulari prudentia eum honest...
nphum videri putem, cum bene ...
i meritis, verbis testimonium, ...
tatissimorum hominum datur. ...

Reliquum est, ut te moneam ...
ıcumbas toto animo & stud...
, & reliquam illam peregr...
n, ut ad optimum ac doct...
ı Veronensem scripsisti, ...
:ras, ne ullam publicæ & ...
iitatis occasionem deseras ...
us enim quoddam a te ...
m adhuc præstiteris ex...
ı spem abductæ sunt, (...
videris) ut per te Cicero...

& *Varronis* divinarum ac humanarum rerum, & *Crispi*, & *Livii* libros, & *Catonis* Origines (ut ceteros omittam) recepturæ sint. Quare, Poggi suavissime, perge, ut cœpisti: nihil tibi sit antiquius, quam quod in his studiis & liberalissimis artibus conducere judicabis. Hi labores quietem, & hæc impensa gloriæ & fortunæ tuæ fructum quam amplissimum reddent. Quod eo diligentius tibi faciundum est, quod & valitudo Bartholomæi nostri hoc tibi munus magis necessarium efficit. Cum enim illius operam ac vigilantiam non parum his litteris allaturam sperarem, nescio quo casu suo, & fato nostro magna ex spe decidimus. Quamobrem omnes in te conversi sumus, quemadmodum vectores sæva tempestate vexati & cunctis navalibus armamentis nudati oculos in sacram anchoram vertere soliti sunt. Tu igitur solus pro tua cetera diligentia tantum proficis, ut hac tua cura & industria Bartholomæi valitudinem ad hoc munus minus graviter feramus, quæ certe literatis hominibus permolesta est. Id vero nisi tu conficias, quis alter exspectationi nostræ respondeat, nescio; & tu communi utilitati & tuæ dignitati defuisse videberis. Quam quidem ad rem ut commodius navare operam queas, quæcunque inveneris, modo digna judicaris, ut scribi cures, & rogo & oro: quid invenisse enim prodest, nisi inventis uti liceret. Nam ut illud plerumque fortunæ, sic hoc virtuti attribui justis ex caussis solet: nec indecorum erit beneficium tuum tueri, cujus fundamenta non opinione solum feceris, sed re quoque ipsa auxeris & confirmaveris. Andronici Rhodii vetus vocabis exemplum: nam cum Sylla Apelliconis Bibliothecam Athenis Romam misisset, eique Tyrannionem Grammaticum præfecisset, Andronicus adhibitis libra-

Stariis & Aristotelis & Theophrasti libros, qui pæne ignoti erant, conscripsit, eosque doctissimis hominibus misit, unde ferme reliqua omnia exempla nata sunt; & ipse apud posteros diligentia sua nobilitatus est: quod tibi quoque faciundum esse judico. Ita enim videri videor: omnes qui favent Poëtis, Oratoribus, Historicis, Philosophis, Mathematicis, qui Latinis denique literis dediti sunt, tuas in laudes certaturos, quod non parvi genus ornamenti censeo. M. Varronis, librorum, qui primo Romæ constituti sunt, curam habentis, ab Asinio Pollione imago posita est, quæ sibi, judicio meo, non minus honoris attulit, cum a principe oratore ac cive amplissimo sibi collocata esset, quam cum eundem classis præfectum Pompejus ille Magnus confectis piratis navali corona donavit. Quodsi fortunarum tuarum ratio impedimento sit, hujus impensæ partem in me & alios, qui veteris scripturæ vestigia colimus, arbitratu tuo conferas: tibi enim non modo velut censori parendum statui, sed extra ordinem munus hoc sine provocatione decrevi. Quare voluntati meæ, & honestissimæ peritorum omnium expectationi satisfacies. Quod de tanto singulari in nos amore scribis, gratissimum est: hunc & tu fovebis, & ego quibuscunque potero rebus augebo. Vale. Ex Venetiis pridie Nonas Julias Anno Christi M. CCCC. XVII.

III.

CINCII EPISTOLA AD POGGIUM.

CINCIUS POGGIO SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI PAPE* SECRETARIO. Sal. pl. d. Jam pridem cum essem in palacio apostolico unà cum gravibus viris, sermoque de felicitate humana inter nos casu haberetur, Antonius de Piscia nunciavit te ex justa † uxore, uno filíolo auctum fuisse, que denunciacio cunctis astantibus gratissima profecto extitit. Omnesque uno ore gratulantes optavimus, ut is perpetue consolacioni, ornamento presidioque tibi sit. Ego vero cum mecum ipse cogito puerum hunc ex te viro doctissimo comprobateque vite, eque tua conjuge honestissima muliere natum fuisse, minime dubitandum esse arbitror, eum ad doctrinam, honestatem eximiasque virtutes & laudes sua natura dispositum esse. Qui cum tuis uxorisque tue domesticis institutis & moribus excultus fuerit, educabiturque preterea Florencie, que urbs miris ingeniis, miraque doctrina & precipua negociandi industria ita floret, ut omni genere laudum aut ceteras urbes superet, aut certe à nulla alia superetur, & se ipsam veram Romani populi filiam ac here-

* On a suivi par tout l'Orthographe de l'Auteur de cette Lettre; mais on y a ajouté la ponctuation, qui s'y trouve rarement selon la coutume de ce tems-là, ou qui y est mal placée.

† Pogge avoit eu des bâtards, comme on l'a vu dans sa Vie.

redem esse ostendat, michi persuadeo eum virtutum disciplinarumque ornamenta fuse cumulateque adepturum esse. Inherebit bonitati sue nature, parentum instituta ultro complectetur, mores patrios ac doctrinam avide arripiet. Neque enim sidera ipsa celorumque influxus ac fortuna, que humanarum rerum domina esse dicitur, prestantes hominum naturas bonarum artium studiis & optimis morum institutis roboratas pervertere ac depravare possunt. Quamquam Homerus auream illam catenam fingat, à celo ad terram usque venientem; quam quom homines deorsum trahere conantur, ab ipsa pocius tracti sunt. Hanc quidem catenam poëta fatum appellat, ut intelligamus humanas actiones fato inferiores esse, nec ejus vi ac necessitati ullo modo resistere posse. Allusit fortasse poëta multitudinis judicio, aut profecto ita credidit, cum nonnulli etiam Philosophi non minuti quidem hanc de fato opinionem pertinaciter tenentes ab ea racionibus abduci minime potuerunt. Que cum ita sint, cape à teneris, ut dicitur, unguiculis hujus tue imaginis curam, in eaque gradatim alenda tantum studium, tantamque diligenciam adhibeas, quantam flagitat paterna caritas. Quod si forte instituisti, ut tua uxor hianti filio ubera non tradat, ut ad ampliandam sobolem fecundior existat, & in valetudine facilius conservetur, incumbito omnino ut nutricem habeat corpore robustam, complexionis natureque bonitate prestantem, que eciam ingenuos ac liberales mores habeat. Quantam autem in educandis pueris nutrices vim habeant, quantumve aut earum probitate ad virtutem eos inclinent, aut improbitate ad vicia impellant, noster poëta declarat cantibus

Homer. Iliad. Θ. ℣. 19. &c.

Virgil. Æneid. L. IV. ý. 367.

Hircaneque admorunt ubera tigres.

Quom autem adoleverit, enitere, ut omnis ejus etas de se ipsa contenta sit, utque sermones actionesque etati consonent, ad quantum puericiam adolescencia, adolescenciam juventa, juventam grandior etas annis superat; tantum prudencia ceterisque virtutibus excellat, ut per omnem vitam animo ac corpori armonia quedam apte respondeat, & continuo major virtutum suarum splendor appareat. Verum quia nichil virtuti ac racioni magis repugnat, nichilve magis adversatur quam corporis voluptas, comprimenda profecto est, & adhibenda curacio ne per viscera serpens artus ac mentem enervet. Tantum autem sibi tribuendum est quantum ad conservandam naturam pertinet. Sed ejus insidie tanquam callidi hostis, evitande sunt. Habet enim titillaciones venenatas quidem suavitatem quandam pre se ferentes, que nisi moderacione vite, curis, vigiliis & exercitacionibus, modico cibo, & persico, ut dicitur, nasturcio * reprimantur, eo trahimur, ut racio ipsa que hominis auriga esse debet, & tamquam regina in arce mentis dominari, voluptate victa prostrata jaceat: & cum ab extenuato eciam nature lumine aliquando excitata se ipsam erigere voluerit, in ipso conatu rursus cadit, & turba viciorum apum in morem veniencium duce voluptate obruitur. Preclare itaque Hercules † voluptatem

* *Nasturcium Persicum*, c'est du cresson de Perse. Xenophon *Cyropad.* L. I. p. 4. & Ciceron *Tuscul.* L. 5. c. 34. nous apprennent que les Perses ne donnoient que de ce cresson à leurs enfans avec le pain. Cette plante est un preservatif.

† Voyez ce choix d'Hercule dans Xenophon, *Memorab.* L. II. p. 583. Un savant Seigneur Anglois, qui est mort en Italie, avoit fait le dessein de ce choix d'Her-

tem est aspernatus, ejusque delicias pro nichilo putavit. Intellexit enim vir ille, quem ob suarum virtutum excellenciam fortitudinisque prestanciam gentilitas Deorum in numero collocavit, viam illam quam virtus suadebat, quamquam difficilem, asperam, laboribus anxietatibusque plenam, continere tamen in se felicitatem, & demum parituram esse leticiam atque jocunditatem nullo unquam tempore defuturam. Quemadmodum apud Hesiodum * est,

Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν.

Alteram vero viam quam voluptas ingrediendam esse alliciebat, similem esse putavit histrionibus, qui cum abjecti obscurique homines sint, simulato vultu Hectorem, Agamemnonem referunt. Ita voluptas vultu blanda deliciis mulcet, que plerunque in dolores converse perniciosam ejus naturam ostendunt. Ex his igitur ambabus viis tamquam ex diversis fontibus, felicitatem miseriamque nasci recte arbitratus est. Sed nescio quo pacto à gratulacione ad vite restitucionem (a) ac precepta oracio defluxa est. Ego vero, mi Poggi, non ita tui ignarus sum, ut hoc scribens te preceptis Philosophie ab adolescencia admodum eruditum excitare velim, & caritate erga filium ardentem ardenciorem efficere, qui summo amore filium prosequeris, ut bonarum artium Disciplina, maximarumque rerum experien-

(a) Forsan, *institutionem.*

d'Hercule, tiré de Xenophon, qui a paru au Public d'un très bon goût. On ne sait s'il a été executé.

* *Hesiod. Op. & Dier.* 289. On a mis ce vers d'Hesiode en la place de la copie fautive qui paroit dans cette Lettre.

riencia ac exemplo vite vel tuum vel alios adolescentes ad rectam vivendi viam facile inducere potes. Sed quia hic est amicorum mos, hoc munus, ut eos qui nobis benevolencia conjuncti sunt, nonnunquam ad preclara opera hortemur, que tamen ipsos effecturos esse non dubitamus, & si quid rerum expetendarum aut à natura aut a fortuna sibi tributum est, simul congratulemur, ut majori efferantur leticia intelligentes in suis laudibus eadem sentire, que amici senciunt, & ampliori etiam gaudio extollantur, cum percipiunt suis felicibus eventus eos quos diligunt, aut eque aut certe prope gratulari. Extremum est ut ad nos qui desiderio tuo vehementer movemur propere proficiscaris. Quom autem adveneris natalicia tui filii solempni in convivio celebraturi. Ubi tu hujus symposii principis (a) una cum grecorum, latinorum Philosophorum cetu aderis, multaque, ut in conviviis fieri solet, in medium ponentur, presertim disputacio de voluptatis natura, que profecto patronos habebit acerrimos, cum in defensione sue cause epularum suavitate, crebris poculis sensibus jocunditatem ita infundet ut in blanda quasi mercede allecti pro ipsius dignitate tuenda acucius disputabunt. Ego eciam qui hanc ipsam voluptatem acerbissimis verbis insectatus sum, ab hominibusque exterminandam esse censui, fortassis eam in graciam redisse profitebor. Ex Ferraria. Id. Octobris.

(a) Forsan, *princeps*.

IV.

IV.

ANDREÆ JULIANI *pro* MANUELE CHRYSOLORA FUNEBRIS ORATIO *incipit*.

SI quis vestrum est, Viri doctissimi, qui forte admiretur, quod ego, qui neque ingenio neque eloquentia is sim, qui in Manuelis funere laudes nedum Oratione mea ornare, sed pene verbis referre possim: inter vos primum spectati atque optimi Viri hujus virtutes immensas ausus sim enarrare. Hanc totam in Guarinum nostrum causam vertat, est sua potius benevolentia solita, quam aut auctoritate mea, aut aliqua orandi facultate, quas in me nullas esse sentio adductus, hoc mihi dicendi onus adjecit, cui ex ea amicitia, quæ mihi cum illo jam diu est, haud æquum esse censui, morem suis in lacrymis negare. Majorem tamen in modum cupiebam, quod cum de Manuele defuncto laudationem audituri fuissetis, non mei, sed ipsius Guarini Oratio fuisset, qui cum magna dicendi copia, tum exercitationis vi præditus sit: sententia mea hanc sibi rem vendicare debuisset. Tamen, quoniam, charissimi velut patris atque suavissimi Præceptoris morte lachrymæ, ut videtis, hoc fieri vetuerunt, ad me hanc rem detulit, non, quod in dicendo aut doctior, aut uberior verbis sim, qui mihi semper Præceptores & Magistri fuistis: sed quia hujus ornatissimi viri laudes mecum forte sæpius, quam vobiscum communicare solitus erat. Verum neque mihi tantum assumerem, Viri lite-

ratissimi, ut Manuelem Chrysoloram laudatione mea diuturniorem famam consecuturum putarem, nisi integerrimam ejus in omni parte ætatis vitam, summam religionis scientiam, fidem, continentiam conspicerem, quæ etsi non orando, enumerando certe non minimam sibi gloriam vendicare potuerunt. Quod enim genus orationis, quæ copia, quæ dicendi aut scribendi auctoritas hujus nobilissimi Viri clarissimique Philosophi, satis ornate, satis digne commemorare possit? Quas ipso potius vivo, quam mortuo, utinam referre nobis contigisset. Sed incertus atque inopinatus casus hanc optatissimam nobis voluptatem intercepit. Nam cum summus Pontifex Constantiam ire constituisset, nonnullosque summæ auctoritatis Viros & sapientiæ atque erga hanc nostram religionem insigni quadam pietate affectos sibi delegisset, Manuelem inter plurimos habere constituit, qui in hanc laudatissimam rem necessariumque negotium ita omnem curam, studium, diligentiamque contulit, ut neque vim ullam, neque insidias, neque metus perspicere, nec senectutis suæ incommoda aut labores *extimare* (a) videretur. Quo circa hujus tam diu agitatæ, divisæ laceratæque religionis nostræ divino prope affectu permotus Pontificibus maximis, qui ipsius gravitatem, prudentiam & vitam, tanquam cœleste oraculum venerabantur, Concilii sententias, quantum in se fuit, suscipiendas fore suadere conatus est. Et ut cæterorum bonorum judiciis adhæreret, omnem itineris longitudinem, frigora, hyemes, viarum asperitates atque mortem, si opus esset, perferre instituit. Quæ cum, ut cogitaret, perfecta fuissent, inveteratos Græcorum errores ad Romanam religionem sua opera ac diligentia deduxisset. Quo quidem officio omni laude atque honore dignissimo

(a) *Forsan.* Extimere.

simo

ſimo quid majus fieri, aut divinius excogitari poterat? Quam coronam, quas ſtatuas huic viro, cui nullus honos, niſi debitus, nulla gratia, niſi digniſſima, reddi poterat, homines, ſi in vita diutius fuiſſet, ſtatuiſſent? Ipſe mediusfidius non ſolum urbes, ſed ipſi prope dicam agri, colles, & ſi non pares, maximos certe honores Manueli decreviſſent. Sed cum præter ſuam opinionem atque omnium bonorum judicium, communem omnium libertatem defeſſam videret, & ad unius voluntatem redacta omnia, tandemque Pontificem ſuum ad fugam redactum aſſiduis febribus obſeſſus eſt, paucos poſt dies, dolore magis urgente, quam morbo, exceſſit e vita. Imo, ſi diligenter attendere ac vere judicare voluerimus, ad eam acceſſit vitam, ad quam majores noſtri ſuos illuſtres Viros aſcendiſſe arbitrabantur, qui cum ſuis curis ac moleſtiis ſoluti fuerant, ſuperiorum immortalium cœtum adire affirmabant, quibus non modo ſtatuas, verum etiam aras ac templa dedicabant. Eorum ſententias ſi quis noſtrum velut facinus probarit: neſcio, cur non Manueli noſtro inter ipſos ſuperos conſtitutum locum judicemus, præſertim cum totius ante actæ vitæ ſuæ mores conſpexerimus, omnemque præteriti temporis ac pueritiæ rationem recordari voluerimus, quam demum adoleſcens incredibili penè virtute ſummam fuiſſe declaravit. Quis enim eſt, qui tam ſingulari humanitate, verecundia, modeſtia adoleſcentiam ſuam ornaverit, qui eo ætatis tempore omnes libidines propulſavit? qui omnem ſui corporis partem illæſam ſanctiſſimamque ſervaverit? qui teneris adhuc annis ſe ſic ad Philoſophiam, liberaliumque ſcientiarum ſtudia contulit, ut adoleſcens inter Philoſophos & doctrina & vita numeraretur? Hoc, Viri optimi, paucis conti-

giſſe legimus. Platonem namque & Ariſtotelem aliquot poſt adoleſcentiæ ſuæ annos Philoſophiæ operam dediſſe conſtat, quorum codices, quos in ſenectute e media Philoſophia hauſtos ſcripſerunt, hic adoleſcens magno ſtudio conſecutus eſt, ut cæteras demum ætatis ſuæ partes clariſſimis virtutibus nedum ornaret, ſed ut numquam etiam hominum memoria evelli poſſent, effecit. Hi ſunt gradus, Viri clariſſimi, qui ad dignitates, qui ad honores, qui ad famam liberos aſcenſus parant. Hæc ſunt ea virtutis elementa, quæ non ſummis ac nobiliſſimis viris ſolum, verum etiam infimis, immortalem gloriam vendicant. Hujus nimirum adoleſcentiam omnes vos ſemper probaſtis, qui tam egregie traducta futuræ ſenectutis ſuæ fundamenta his moribus ac vita jecerat, & quæ uſque ad poſteros ipſius cineres, ſibi pudicitiam, caſtitatemque ſervarat, quam ſeculorum noſtrorum memoria, literatorum virorum commendationes, hominum linguæ divinis laudibus celebrabunt. Pari deinde virtute, animo, cura, omnis avaritiæ impetus propulſavit, quæ non ſolum privatos penates, verum etiam civitates, provincias, omniumque virtutum ornamenta corrumpit. Ab ſe enim præclare actum, exiſtimabat, cum minus pecuniæ, multum gloriæ domum reportaſſet. Quanta fide, quanta integritate rationis pecuniam ex Europa exactam (quam totam pene illuſtravit) cum ex Byzantii obſidione legatus ad ipſius Principes miſſus eſſet, Imperatori ſuo deſignavit, qui Principes, cum belli neceſſitate adducti tum maxime dignitate, ſapientia ac auctoritate hominis moti magnam auri partem contulerunt. Qua in legatione Manuelis ſapientiam atque fidem admirati maximis ſæpe præmiis, cum ipſum ad ſe ducere conati ſunt, ut ſuis in rebus gerendis, conſiliiſque

ca-

capiendis tanti Viri prudentia dulcissimaque hominis familiaritate uterentur. Sed ut ab omni libidine corpus: ita ab omni lucri suspicione animum semper aversum habuit. Quemadmodum enim ille ipse Transalpinæ voluptates nullam in ipsum luxuriæ suspicionem inferre potuerunt, sed continentiæ potius suæ cunctis exemplum atque experimentum extitere: Ita illum neque auri sitis, neque gloriæ aut honoris cupiditas, neque ambitio ulla ab instituto opere retardavit. Non refertam clarissimis Viris atque optimis artibus Italiam ad quietem elegit: non imminenti denique bello oblatum otium antepofuit: sed tanta abstinentia continentiaque usus est, ut quæ cæteri magnopere optare videntur, ab se ea ipsa spernenda judicaverit, adeo ut non ex Byzantio antiquissima civitate Augustorum urbe, aut ex patritia familia ortum sed velut e cœlo demissum homines intuerentur. Qua vero cæteris in rebus moderatione, humanitate, clementia usus sit, facile omnes intelligunt. Nec scio, an Xenocratem, aut Tarentinum Architam, aut reliquos homines in Philosophia clarissimos Manueli non modo anteponere, sed nec æquare possim; qui cum aliquando ab æmulis atque invidis detractum suæ dignitati apud Imperatorem intellexisset, non modo in eos, cum facile posset, ultus est, sed ultro se in periculis eorum defensorem patronumque constituit. Ampla hæc laus, memoria Chrysolorarum nominis dignitas atque gloria, & ut modo dixi, quæ ex mortalibus hominibus superorum immortalium cœtus auget. Sed liberalitati ejus quam aliam comparabimus? Difficillimum est judicare utrum majore laude dignus existimetur, an ea, qua in suos, aut in alios usus sit. Cujus rei testes quam plurimi, nisi nota hæc

vo-

vobis essent, adduci possent, unum tamen Guarinum nostrum dicam, qui cum Græcarum literarum, in quibus nunc peritissimus est, Manuelem sibi præceptorem delegisset, ab eo non modo doctrina & moribus ornatus fuit, sed multis aliis perpetuis ac maximis beneficiis sæpenumero adjutus. Quod non minus in omnes, qui vel artibus suis vel opibus eguissent, fecisse constat. Quot enim, cum aut scientiæ, aut alicui studiosæ rei operam dare instituissent, egestate impediti, si Manuel defuisset, incepta nondum re, defecissent? Quanta vero pietate, misericordia fuerit? non gratissima solum in parentes & necessarios, beneficia in cives suos, in patriam divina prope merita declarant; verum etiam in nostram religionem, immortalisque Dei cultum, honoresque agendos, assiduique labores, postremoque hæc legatio demonstravit. Quæ amandi ratio? Illud ego visus sum dicere, quod sæpius a sapientissimis atque optimis viris audivi, cum in sermonem de Manuelis amicitia incideremus. Neminem umquam aut benevolentia in omnes, aut amicitia in bonos viros ipsum antecessisse, neque qui in comparandis aut conservandis amicitiis majorem diligentiam adhibent. Nec id solum sibi ipsi persuadebat: verum etiam cum nihil ipsi tam virtuti consentaneum, tam jucundum, tam necessarium & secundis & adversis rebus existimaret, omnes quantum poterat, notos & necessarios hortabatur, ut cæteris rebus humanis amicitiam anteponerent. Nihil etiam vel ad augendam gloriam vel ad propriam communemque omnium utilitatem conservandam majus neque viro bono dignius a natura dari posse dicebat. Hi sunt, Viri clarissimi, humanitatis & sapientiæ fructus, & expressa hæc signa

vir-

virtutis, communique hominum consensu divina naturæ commendatio. Quæ etiamsi morte hac extingui non valeant, tanti viri consuetudine nos tamen orbatos video. Quorum omnium nostrum dolorem, amicorum & necessariorum luctus, mœrorem patriæ, domus Chrysolitarum calamitatem, quo pacto possim sine lachrymis referre non video. Ea enim ætate nobis ereptus est, qua bonis artibus, optimis disciplinis, & Græcis & nostris, haud parum prodesse poterat. Nam ut primum ab his se curis, quod toto animo conceperat, solvisset, omnem ad scribendi studium operam atque otium contulisset. O gravem atque acerbum diem hunc, qui non solum domesticis ac civibus tuis, verum etiam externis, hanc tuam mortem nuntiavit! O lugubres Epistolæ nuper hic perlectæ, lachrymarum atque tristitiæ plenæ! O sors hominum ignara intestabilisque fortuna, quam repente ea congratulatio, cupiditas ac voluptas, quas tui jucundi reditus expectatio paulo ante tuis omnibus afferebat, ad lachrymas conciderunt, quæ nos undique ad luctus nostrosque erroris dupplicant, & inprimis charissimi necessarii tui, Viri ornatissimi, atque illa tua nobilissima familia dignissimi Johannis Chrysoloræ, lachrymæ movent, quæ certe me plurimum ad dicendum impediunt, cui quid infelicius accidere, aut acerbius inferri poterat, nescio. Hic est qui generis tui dignitatem, studia, honores, cæteraque paternæ familiæ tuæ ornamenta, lacerata peneque extincta, non modo clara sobole, sed optimarum artium disciplina, quas a te olim didicerat, favente Deo reficiet. Sed omittamus nunc de Johanne dicere, cujus humanitas, scientia, incredibilis virtus ac sapientia alios sibi locos vendicare po-

poterunt, & ad id nostra redeat oratio, quod superius dicendum erat; cum Manuelis studium & industriam commemorarem. Cujus ingenium ego ipse, qui nihil de eo majus aut admirabilius, quamquam antea audiveram, afferri posse credebam, sæpius ac vehementer admiratus sum. Nam cum jam grandis esset, nullius Præceptoris auxilio nostras perdidicit literas, neque sibi oneri visum est, cum tot annis Philosophiæ studio vacasset, ad puerilia literarum elementa reverti, commodum atque otium aspernari, somnum ac voluptates omnes rejicere, totumque id tempus, quod ad res suas familiares obeundas, quod ad ipsam corporis requiem dari oportebat, omnem in hanc nostram scientiam perdiscendam contulit. In qua paulo post tantum profecit, ut doctissimis literatisque Viris nostris eum æquare Latini minime dubitaverint; quod haud nostrarum solum illustrandarum causa, quas clarissimis Philosophis, eloquentissimis oratoribus, summisque bonarum artium doctoribus refertas audierat, verum etiam ad suam & propagandam & conservandam scientiam, fecisse videtur. Nam cum Græcus fuerit, multis vestrum patere video, ut credere incipiatis, Græcos homines, omnium quondam scientiarum, omnium bonarum artium, omnis vitæ, optimarumque rerum omnium inventores, præceptores, magistros fuisse, cum Manuelis nostri vitam perspicitis, qui omnibus in rebus ita irreprensus vixit, ut bene beateque vivendi cunctis se speculum exhibuerit. Quod quidem mecum revolvo, tamen vobis, spectatissimi Viri, mihique persuadeo, æquo animo Manuelis mortem esse perferendam, qui ita ex hac nostra vita excessit, ut immortalem ipsius animum & ad me-

meliora proficiſci, & nobiſcum ſemper arbitrari poſſimus. Sed quo nunc te vertes, Græcia? quas parabis lachrymas? Philoſophorum omnium tuorum genus Manuelis morte mihi pene ſepultum videtur. Cui poſt hunc vacuas ſcalas trades? cui veteres tuorum illuſtrium virorum annales, cui quondam ex majoribus tuis artem Philoſophicam aſſignabis? quem ſibi hæredem inſtitues? Te ipſam lugere oportet. Nihil enim mali accidiſſe Manueli, ſed tibi arbitror, & ſi quid accidit, tui ſolum infortunii mœrore accidit. O Socratis ſapientia, o Platonis divinum ingenium! Ariſtotelis admirabilis cunctis in rebus ordo, Demoſthenis eloquentia, omniumque Philoſophorum Athenienſium gympnaſia, cui nunc ex veſtris tot vigilias, labores, famam committes? Quid infortunii tibi, infelix Græcia, addi poterat, niſi ut tot Regibus exactis, tot urbibus everſis, tot rebus publicis deletis, tanti quoque Philoſophi decorem amitteres? Sed cum nihil hac re certius homini a natura datum ſit, neque reliquis in rebus noſtris ſempiternum aliquid aut diuturnum fecerit, compoſitis animis ferenda ſunt omnia. Unum tamen perſuadere tibi non omittam. Quoniam Illuſtriſſimorum Imperatorum atque horum Virorum, quos nunc dixi, ſemper ſedes ac domicilium fuiſti, ut non ſolum huic locum ſtatuas aut ea corporum ſimulachra erigas, quæ præteritis hominibus dedicabas ad ſuarum immortalem memoriam virtutum eas conſtituas effigies, quæ apud futura ſecula ſempiternam de ſe laudem prædicant. Et ne hoc tam claro Viro minus etiam grata videare, immortalem ipſius memoriam cole. Cole continentiam, moderationem, humanitatem; cole liberalitatem, quam in propinquos, in amicos, in patriam geſſit;

cole

cole studium; doctrinam, divinarum humanarumque rerum scientiam hominis tui. Vos autem Viri eloquentissimi, ejus, cujus opera, vos nostræque literæ tantum sunt illustratæ, recordatione ac desiderio amicissimi, inquam, Manuelis nostri gloriam, nomenque totis animis atque ore celebretis. Nam cum omnibus rebus terminos, licet incertos, natura posuerit, horum tamen virorum æternam apud mortales famam, nisi interciderit negligentia scriptorum, ingenia artesque reservant.

FIN *de la IV. & derniere Partie du* POGGIANA.







